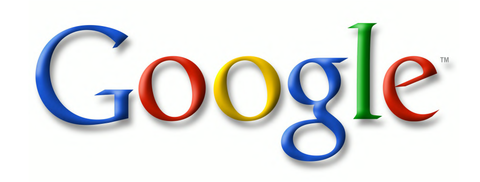
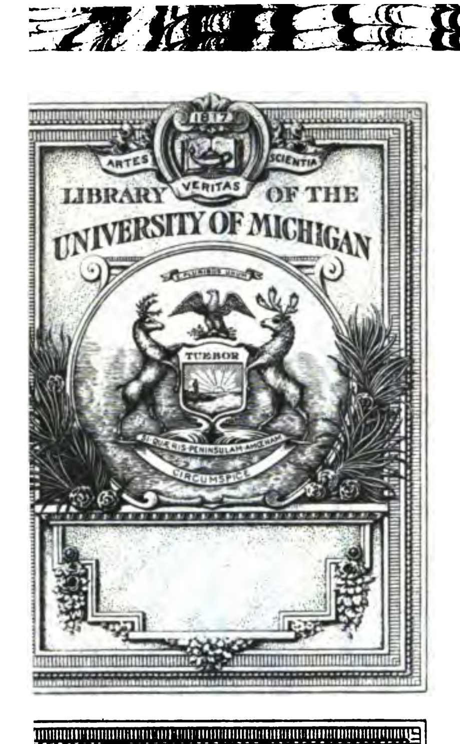
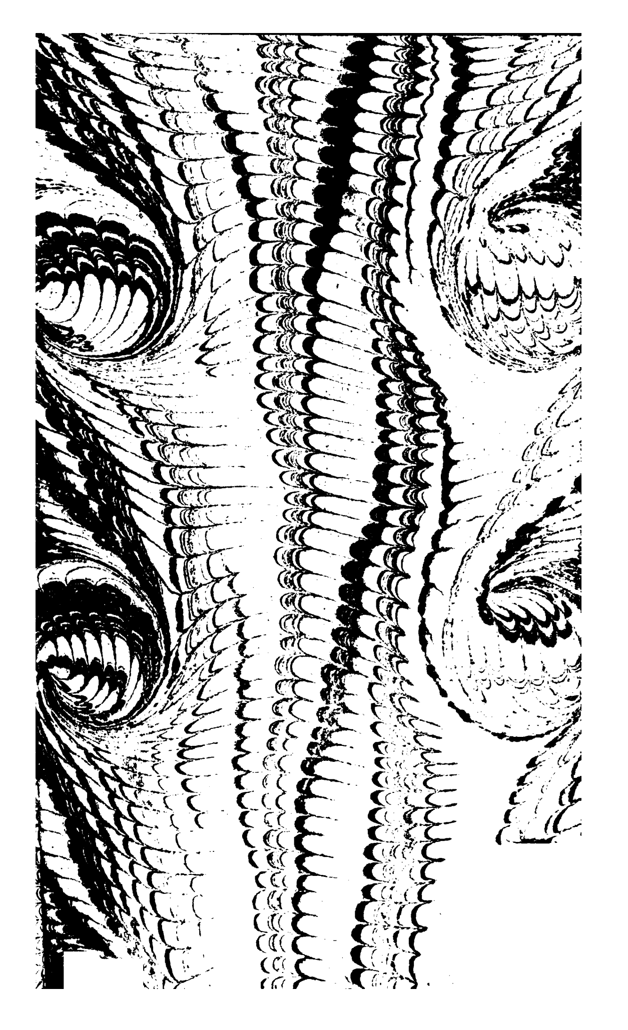



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



“ Petite Collection Guillaume ”

STERNE

Voyage Sentimenta



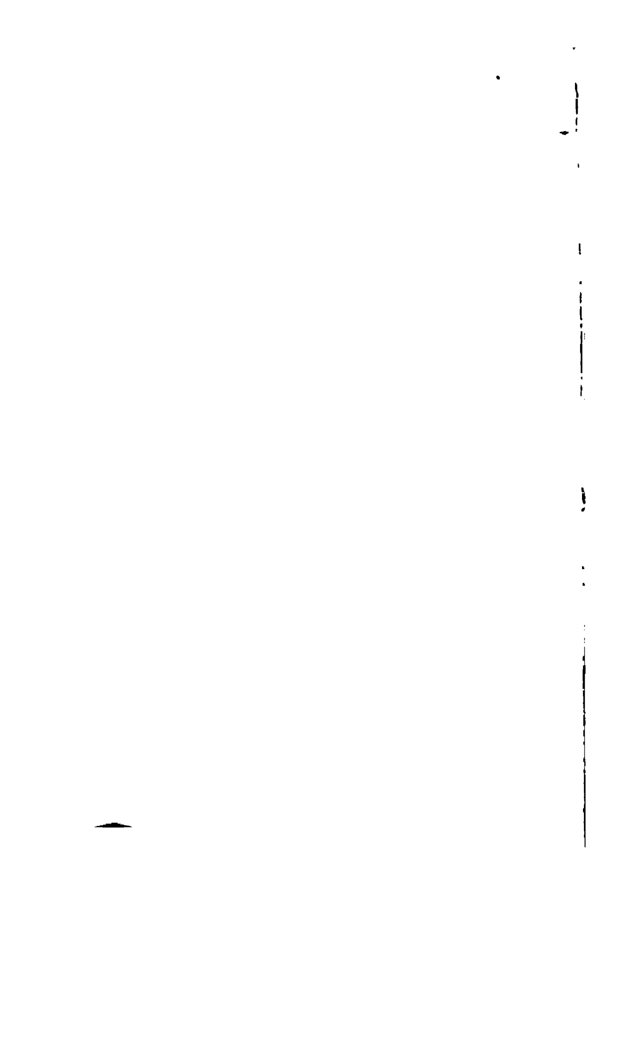
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

3, Place de Valois, 3

M DCCC XCIII


NELUMBO



Si est lisvres que ne se peuvent ignorer,
si tant plus ne peuvent ne se possesder.

Si eſt lisvres que ne ſe peuvent ignorer,
ſi tant plus ne peuvent ne ſe poſſeſder.

Voyage Sentimental







“ Petite Collection Guillaume ”

STERNE

Voyage Sentimental

Illustrations de Marold



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR
3, Place de Valois, 3

M DCCC XIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
quelques exemplaires sur vélin de cuve
des papeteries du Marais.

STERNE

STERNE Laurence naquit en 1713 à Clonmel (Irlande).

Orphelin à 17 ans, il fut recueilli par un parent, ecclésiastique anglican, qui lui fit suivre les cours de l'Université de Cambridge et, par la suite, obtenir la cure de Sutton.

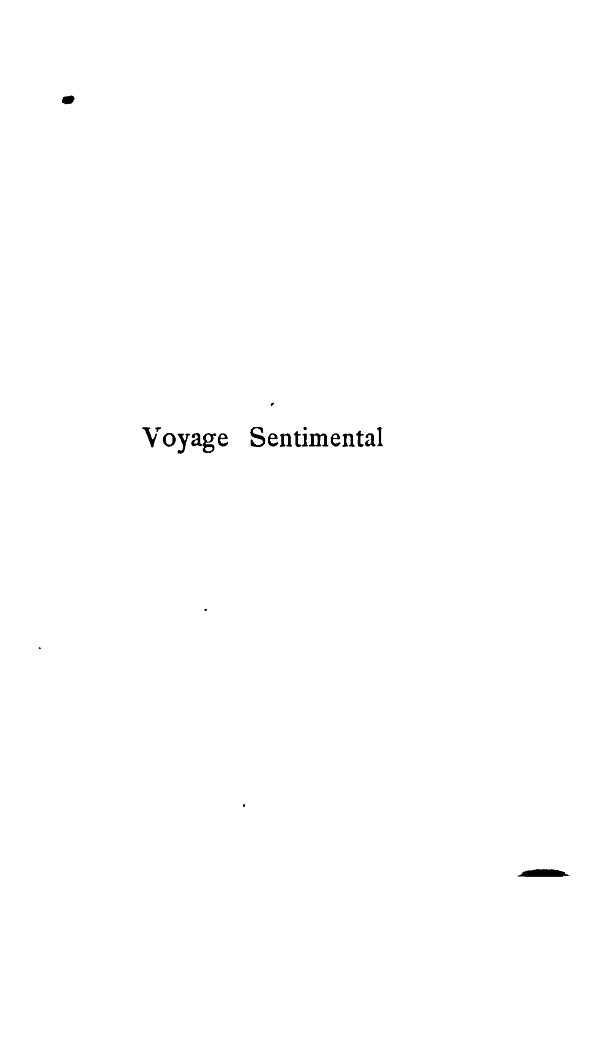
Étant venu se fixer en 1741, dans le comté d'York, où il avait une prébende, il fut nommé curé de Coxwold.

Connu jusque-là, par un recueil de sermons, il fit paraitre de 1759 à 1767, *La Vie et les opinions de Tristam Shandy*, ouvrage rempli de digressions fantasques et de subtiles dissertations et dont les deux principaux personnages, l'oncle Toby et le caporal Trim, sont restés populaires.

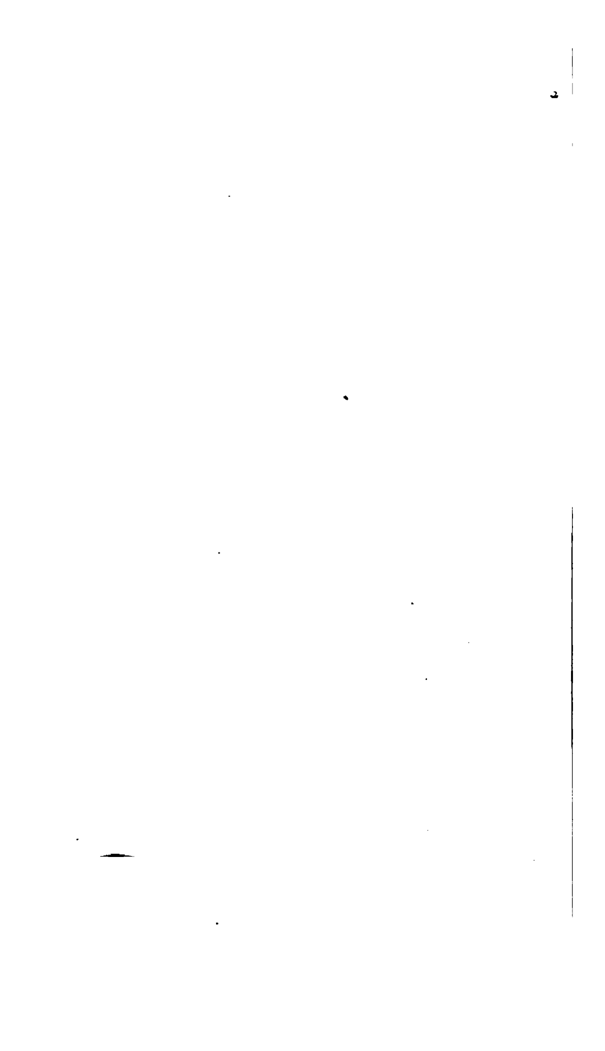
Ayant été traité de fou à l'apparition de cet écrit, Sterne, pour narguer ses critiqueurs, publia de 1760 à 1766, *Les Sermons de Mr Yorick* dans lesquels, il se plut lui-même à prendre le nom du bouffon d'Hamlet.

C'est au retour d'un voyage en France fait en 1767, qu'il publia son dernier ouvrage *Le Voyage sentimental*, le plus populaire, sinon le meilleur de tous ses écrits.

Il mourut l'année suivante à Londres, dans un complet isolement.



Voyage Sentimental





I

JE PARS ET J'ARRIVE

« Cette affaire, — dis-je, — est mieux réglée en France.

— Vous avez été en France ? — me dit le plus poliment du monde, et avec un air de triomphe, la personne avec laquelle je disputais...

Il est bien surprenant, — dis-je en moi-même, — que la navigation de vingt

et un milles puisse donner tant de droits à un homme... Je les examinerai...»

Ce projet fait aussitôt cesser la dispute... Je me retire chez moi... Je fais un paquet d'une demi-douzaine de chemises, d'une culotte de soie noire... Je jette un coup d'œil sur les manches de mon habit. Je vois qu'il peut passer... Je prends une place dans la voiture publique de Douvres. J'arrive. On me dit que le paquebot part le lendemain matin, à neuf heures. Je m'embarque, et, à trois heures après midi, je mange en France une fricassée de poulets, avec une telle certitude d'y être, que, s'il m'était arrivé, la nuit suivante, de mourir d'indigestion, le monde entier n'aurait pu suspendre l'effet du droit d'aubaine.

Mes chemises, ma culotte de soie noire, mon porte-manteau, le tout aurait appartenu au roi de France; et ce petit portrait que j'ai si longtemps porté, et que je t'ai si souvent dit, ma Lisette, que j'emporterais avec moi dans le tombeau, hélas! que serait-il devenu? On me l'aurait arraché du cou... En vérité, c'est être peu généreux que de se saisir des effets d'un

imprudent étranger, que la politesse et la civilité de vos sujets engagent à parcourir vos États... Par le ciel, sire, le trait n'est pas beau. Il ne convient pas au monarque d'un peuple si honnête, et dont la délicatesse des sentiments est si vantée partout, d'en agir ainsi avec moi, qui ne désire autre chose que de le connaitre et de me familiariser avec lui...

A peine ai-je mis le pied dans vos États...

II

CALAIS

Je dinai.. Je bus, pour l'acquit de ma conscience, quelques rasades à la santé du roi de France, à qui je ne voulais point de mal ; je l'honorais et respectais, au contraire, infiniment à cause de son humeur affable et humaine, et quand cela fut fait, je me levai de table en me croyant d'un pouce plus grand.

« Non, — dis-je, — la race des Bourbons est bien éloignée d'être cruelle... Ils

peuvent se laisser surprendre, c'est le sort de presque tous les princes ; mais il est dans leur sang d'être doux et modérés. »

Tandis que cette vérité se rendait sensible à mon âme, je sentais sur ma joue un épanchement d'une espèce plus délicate, une chaleur plus douce et plus propice que celle que pouvait produire le vin de Bourgogne que je venais de boire, et qui coûtait au moins quarante sous la bouteille.

« Juste Dieu ! — m'écriai-je en donnant un coup de pied dans mon porte-manteau, — qu'y a-t-il donc dans les biens de ce monde pour aigrir si fort nos esprits et causer des querelles si vives entre ce grand nombre d'affectionnés frères qui s'y trouvent ? »

Lorsqu'un homme vit en paix et en amitié avec les autres, le plus pesant des métaux est plus léger qu'une plume dans sa main. Il tire sa bourse, la tient ouverte et regarde autour de lui, comme s'il cherchait un objet avec lequel il pourrait la partager. C'est précisément ce que je cherchais... Je sentais toutes mes veines se dilater. Le battement de mes artères se

faisait avec un concert admirable. Toutes les puissances de la vie accomplissaient en moi leurs mouvements avec la plus grande facilité, et la précieuse la plus instruite de Paris, avec tout son matérialisme, aurait eu de la peine à me reconnaitre et à m'appeler une machine...

« Je suis persuadé, — me disais-je à moi-même, — que je bouleverserais son *Credo.* »

Cette idée, qui se joignit à celles que j'avais, éleva en moi, dans ce moment, la nature aussi haut qu'elle pouvait monter. J'étais en paix avec tout le monde auparavant, et cette pensée acheva de me faire conclure le même traité avec moi-même.

« Si j'étais à présent roi de France, — me disais-je, — quel moment favorable à un orphelin pour me demander, malgré le droit d'aubaine, le porte-manteau de son père ! »

III

LE MOINE A CALAIS

Cette exclamation était à peine sortie de

ma bouche, qu'un moine de l'ordre de Saint-François entra dans ma chambre pour me demander quelque chose pour son couvent. Personne ne veut que le hasard dirige ses vertus. Un homme peut n'être généreux que de la même manière qu'un autre, selon la distinction des casuistes, peut être puissant... *Sed non ad hanc*...

Quoi qu'il en soit... Mais peut-on raisonner régulièrement sur le flux et le reflux de nos humeurs?... Elles dépendent peut-être des mêmes causes que les marées; et, si cela était, ce serait une espèce d'excuse à cette inconstance à laquelle nous sommes si sujets. Je sais bien, pour ce qui me regarde, que j'aimerais mieux qu'on dit de moi, dans une affaire où il n'y aurait ni péché ni honte, que j'ai été dirigé par les influences de la lune, que d'entendre attribuer l'action, où il y en aurait, à mon *libre arbitre*.

Quoi qu'il en soit, car il faut revenir où j'en étais, je n'eus pas sitôt jeté les yeux sur le moine, que je me sentis *prédéterminé* à ne pas lui donner un sou. Je renouai effectivement le cordon de ma bourse, et je la remis dans ma poche. Je pris un

certain air, et, la tête haute, j'avançai gravement vers lui. Je crois même qu'il y avait quelque chose de rude et de rebutant dans mes regards. Sa figure est encore présente à mes yeux, et il me semble, en me la rappelant, qu'elle méritait un accueil plus honnête. Si j'en juge par sa tête chauve et le peu de cheveux blancs qui lui restaient, il pouvait avoir soixante-dix ans.

Cependant ses yeux, où l'on voyait une espèce de feu que l'usage du monde avait plutôt modéré que le nombre des années, n'indiquaient que soixante ans. La vérité était peut-être au milieu de ces deux calculs, c'est-à-dire qu'il pouvait avoir soixante-cinq ans. Sa physionomie, en général, lui donnait cet âge. Les rides dont elle était sillonnée ne font rien à la chose; elles pouvaient être prématurées.

C'était une de ces têtes qui sont si souvent sorties du pinceau du Guide : une figure douce, pâle, n'ayant point l'air d'une ignorance nourrie par la présomption ; des yeux pénétrants, et qui, cependant, se baissaient avec modestie sur la terre, et semblaient viser à quelque chose au delà de ce monde. Dieu sait mieux que moi

comment cette tête et cette figure avaient été placées sur les épaules d'un moine, et surtout d'un moine de son ordre : elle aurait mieux convenu à un brahmane ; mais il l'avait, et je l'aurais respecté si je l'avais rencontré dans les plaines de l'Indoustan.

Le reste de sa figure était ordinaire, et il aurait été aisé de la peindre, parce qu'il n'y avait rien d'agréable ni de rebutant que ce que le caractère et l'expression rendaient tel. Sa taille, au-dessus de la médiocre, était un peu raccourcie par une courbure ou un pli qu'elle faisait en avant. Mais c'était l'attitude d'un moine qui se voue à l'art de mendier ; et, à tout prendre, telle qu'elle se présente en ce moment à mon imagination, elle gagnait plus qu'elle ne perdait à être ainsi.

Il fit trois pas en avant dans la chambre, mit la main gauche sur sa poitrine, et se tint debout avec un bâton blanc dans sa main droite. Il me détailla les besoins de son couvent, et la pauvreté de son ordre... Il le fit d'un air si naturel, si gracieux, si humble, qu'il fallait que j'eusse été ensorcelé pour n'en être pas touché...

Mais la meilleure raison que je puisse alléguer de mon insensibilité, c'est que j'étais prédéterminé à ne lui pas donner un sou.

IV

CAUSE DE REPENTIR

« Il est bien vrai, — lui dis-je, pour répondre à une élévation de ses yeux qui avait terminé son discours, — il est bien vrai!... Je souhaite que le ciel soit propice à ceux qui n'ont d'autre ressource que la charité du public : mais je crains qu'elle ne soit pas assez zélée pour satisfaire à toutes les demandes qu'on lui fait à chaque instant. »

A ce mot de demandes, il jeta un coup d'œil léger sur une des manches de sa robe... Je sentis toute l'éloquence de ce langage.

« Je l'avoue, — dis-je, — un habit grossier qu'il ne faut user qu'en trois ans, et un ordinaire apparemment fort mince... je l'avoue, tout cela n'est pas grand'chose; mais encore est-ce dommage qu'on puisse

2

les acquérir dans ce monde avec aussi peu d'industrie que votre ordre en emploie pour se les procurer. Il ne les obtient qu'aux dépens des fonds destinés aux aveugles, aux infirmes, aux estropiés et aux personnes âgées... Le captif qui, le soir en se couchant, compte les heures de ses afflictions languit après une partie de cette aumône à laquelle il aspire... Que n'êtes-vous de l'ordre de la Merci, au lieu d'être de celui de Saint-François ? Pauvre comme je suis, vous voyez mon porte-manteau, il est léger, mais il se serait ouvert avec plaisir pour contribuer à rançonner des malheureux...

Le moine me salua...

— Mais surtout, — ajoutai-je, — les infortunés de notre propre pays exigent la préférence, et j'en ai laissé des milliers sur les rivages de ma patrie... »

Il fit un mouvement de tête, plein de cordialité, qui semblait me dire que la misère règne dans tous les coins du monde aussi bien que dans son couvent...

« Mais nous distinguons, — lui dis-je en posant la main sur la manche de sa robe, dans l'intention de répondre à son

signe de tête, — nous distinguons, mon bon père, ceux qui ne désirent d'avoir du pain que par leur propre travail, d'avec ceux qui, au contraire, ne veulent vivre qu'aux dépens du travail dés autres, et qui, en demandant le nécessaire pour l'amour de Dieu, n'ont d'autre plan de vie que de l'acquérir par le moyen de leur oisiveté et de leur ignorance. »

Le pauvre franciscain ne répliqua pas... Un rayon de rougeur traversa ses joues et se dissipa dans un clein d'œil; il semblait que la nature épuisée ne lui fournissait point de ressentiment... Du moins, il n'en fit pas voir. Il laissa tomber son bâton blanc sur son bras, se baissa avec résignation sur ses deux mains, et se retira.

V

L'UTILITÉ DES AVOCATS

Il n'eut pas sitôt fermé la porte, que mon cœur me fit un reproche de dureté. Je voulus, à trois fois différentes, prendre un air de *sans souci;* mais ma tranquillité

ne revenait pas. Tout ce que je lui avais dit de désagréable se présenta de nouveau à mon imagination. Je fis réflexion que je n'avais d'autre droit sur ce pauvre moine que de le refuser, et que c'était une peine assez grande pour lui, sans y ajouter des paroles dures. Je me rappelais ses cheveux gris. Sa figure, son air honnête se retraçaient à mes yeux, et il me semblait l'entendre dire :

« Quel mal vous ai-je fait?... Pourquoi me traiter ainsi ?... »

En vérité, j'aurais, dans ce moment, donné vingt francs pour avoir un avocat... Il m'aurait trouvé des raisons pour concilier tout cela... Cependant je me consolai un peu...

« Mais ne vais-je pas courir le monde ? Je ne fais que commencer mes voyages... J'apprendrai par la suite à me mieux conduire. »

VI

LA DÉSOBLIGEANTE A CALAIS

J'avais remarqué qu'un homme mécon-

tent de lui-même était dans une position d'esprit admirable pour faire un marché. Il me fallait une voiture pour voyager en France; les piétons sont mal reçus dans les auberges. J'aperçus des chaises dans la cour de l'hôtellerie, et je descendis de ma chambre pour en acheter ou pour en louer une. Une vieille désobligeante, qui était placée dans le coin le plus reculé de la cour, me frappa d'abord les yeux, et je sautai dedans, je la trouvai assez commode, elle me plut et je fis appeler M. Dessein le maître de l'hôtellerie... Mais M. Dessein était allé à vêpres. Cela me fâcha un peu : j'aurais fait tout de suite mon affaire... J'allais descendre, lorsque j'aperçus le moine de l'autre côté de la cour, causant avec une dame qui venait d'arriver à l'auberge... Je ne voulais pas qu'ils me vissent, je tirai le rideau de taffetas. Mais que faire dans une désobligeante?...

« Parbleu! me voilà bien embarrassé! — dis-je; — j'ai envie d'écrire mon voyage: qui m'empêche d'en faire ici la préface...»

Je tirai de ma poche ma plume *sans fin*, et je me mis à écrire.

VII

PRÉFACE DANS LA DÉSOBLIGEANTE

Je ne doute point qu'il n'y ait des philosophes péripatéticiens ou autres, il n'importe, qui n'aient observé que la nature, de sa propre autorité, avait mis des bornes au mécontentement de l'homme ; pour moi, je l'ai remarqué, et j'ai cru voir qu'elle avait agi pour lui de la manière la plus commode et la plus favorable : elle l'a, en effet, obligé à travailler pour obtenir ses aisances et pour soutenir les revers de la fortune dans son propre pays. Ce n'est que chez lui qu'elle l'a pourvu d'objets les plus propres à participer à son bonheur, ou à supporter une partie de ses peines ; fardeau qui, dans tous les âges et dans toutes les contrées, a toujours paru trop pesant pour les épaules d'une seule personne.

Il arrive quelquefois, malgré cela, que nous pouvons étendre notre bonheur au

delà des limites de notre patrie; mais l'embarras de s'exprimer, le manque de connaissances, le défaut de liaisons, la différence qui se trouve dans l'éducation, les mœurs, les coutumes, tout cela forme tant de difficultés, nous trouvons tant d'obstacles à communiquer nos sensations hors de notre propre sphère, qu'il est presque impossible de les surmonter.

Il s'ensuit de là que la balance du commerce *sentimental* est toujours contre celui qui sort de chez lui. Les gens qu'il rencontre lui font acheter au prix qu'ils veulent les choses dont il n'a guère besoin; ils prennent rarement sa conversation en échange pour la leur sans qu'il y perde... et il est forcé de changer souvent de correspondants pour tâcher d'en trouver de plus équitables. On dévine aisément tout ce qu'il a à souffrir.

Cela me conduit à mon sujet, et, si le mouvement que je fais faire à la désobligeante me permet d'écrire, je vais développer les causes qui excitent à voyager.

Les gens oisifs qui quittent leur pays natal pour aller chez les étrangers ont leurs raisons : elles viennent de l'une ou

de l'autre de ces trois causes générales :
Infirmités du corps.
Faiblesse d'esprits,
Nécessité inévitable.

Les deux premières causes renferment ceux que l'orgueil, la curiosité, la vanité, une humeur sombre, excitent à s'expatrier ; et cela peut être combiné et subdivisé à l'infini.

La troisième classe offre une armée de pèlerins ou plutôt de martyrs. C'est ainsi que voyagent, sur l'obédience d'un supérieur, les moines de toutes les couleurs. C'est ainsi que les coupables vont chercher le châtiment de leurs crimes ; et vous, heureux enfants de famille, aimables libertins, n'est-ce pas aussi de cette manière que vous faites des voyages, auxquels vous êtes forcés par des parents barbares qui s'érigent en perturbateurs de vos plaisirs ?

Mais qu'ai-je fait ?... Réparons promptement cette faute : j'ai oublié une autre classe. On ne peut, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, observer trop de délicatesse et de précision pour ne point confondre les caractères. Les hommes

dont je veux parler ici sont ceux qui traversent les mers, et séjournent chez les étrangers, dans l'idée ou d'y faire fortune ou de dépenser moins que chez eux. L'imagination la plus vive ne pourrait se retracer la variété de leurs prétextes. Peut-être s'épargneraient-ils beaucoup de peine inutile en restant dans leur pays... Mais cette réflexion n'empêche pas leurs essaims nombreux de se répandre ; et, comme leurs raisons de voyager ne sont pas aussi uniformes que celles des autres voyageurs, je les distinguerai seulement sous le titre de simples voyageurs.

Et voici comme je divise le cercle entier des voyageurs :

Voyageurs oisifs,

Voyageurs curieux,

Voyageurs menteurs,

Voyageurs orgueilleux,

Voyageurs vains,

Voyageurs sombres.

Viennent ensuite :

Les voyageurs contraints, les moines, les bandits, etc. ;

Les voyageurs innocents et infortunés ;

Les voyageurs simples ;

Enfin, s'il vous plaît, le voyageur *sentimental*, ou moi-même, qui ai aussi voyagé... Je vais rendre compte de mes voyages ; et, si l'on me demande pourquoi je les ai faits, je n'ai rien de caché pour vous, mon cher lecteur. Je les ai faits par nécessité et par le besoin que j'avais de voyager autant que tout autre.

Je sais que mes observations sont d'une tournure différente que celle des écrivains qui m'ont précédé, et que j'aurais peut-être pu exiger pour moi seul une niche à part ; mais, en voulant attirer l'attention sur moi, ce serait empiéter sur les droits du voyageur vain, et j'abandonne cette prétention jusqu'à ce qu'elle soit mieux fondée que sur l'unique nouveauté de ma voiture.

Mon lecteur se placera lui-même comme il voudra dans le catalogue. Il ne lui faut, s'il a voyagé, que peu d'étude et de réflexion pour se mettre dans le rang qui lui convient. Ce sera toujours un pas qu'il aura fait pour le connaître, et je parierais, malgré ses voyages, qu'il s'apercevra qu'il a conservé quelque teinture de ce qu'il était avant qu'il ne les commençât.

L'homme qui, le premier, transplanta des ceps de vignes de Bourgogne au cap de Bonne-Espérance ne s'imagina pas, sans doute, quoique Hollandais, qu'il boirait au cap du même vin que ces ceps de vignes auraient produit sur les coteaux de Beaune et de Pomard... Il était trop flegmatique pour s'attendre à pareille chose, mais il était au moins dans l'idée qu'il boirait une espèce de liqueur vineuse, bonne, médiocre ou tout à fait mauvaise. Il savait que cela ne dépendait pas de son choix, et que ce qu'on appelle hasard devait décider du succès.

Cependant il en espérait la meilleure réussite : mais M. Vanmynher, par une confiance trop présompteuse dans la force de sa tête et dans la profondeur de sa discrétion, aurait bien pu voir renverser l'une et l'autre par les fruits de son nouveau vignoble, et devenir la risée du peuple. Il n'aurait pas été le premier cultivateur des coteaux qui, pour prix de ses soins, eût montré sa nudité.

Il en est de même d'un pauvre voyageur qui se hisse dans un vaisseau, ou qui court la poste à travers les royaumes les

plus policés du globe pour s'avancer dans la recherche des connaissances et des perfections.

On peut en acquérir en courant les mers et la poste dans cette vue ; mais c'est mettre à la loterie. En supposant qu'on obtienne ainsi des connaissances utiles et des perfections réelles, il faut encore savoir se servir de ce fonds acquis avec précaution et avec économie pour le faire tourner à profit. Malheureusement, les chances vont ordinairement au revers et pour l'acquisition et pour l'application. Cela me fait croire qu'un homme pourrait vivre tout aussi content dans son pays sans connaissances et sans perfections étrangères, surtout si on n'y avait pas absolument besoin des unes et des autres.

Je tombe en défaillance quand j'observe tous les pas que fait un voyageur curieux pour jeter les yeux sur des spectacles et des découvertes qu'il aurait pu voir chez lui.

« Eh! pourquoi tant de peines et de fatigues? » disent en duo Don Quichotte et Sancho Pança.

Le siècle est si éclairé, qu'à peine il y

a quelque pays ou quelque coin dans l'Europe dont les rayons ne soient pas traversés ou échangés réciproquement avec d'autres. Les rameaux divers des connaissances ressemblent à la musique dans les rues des villes d'Italie ; on participe *gratis* à ses agréments.

Mais il n'y a pas de nation sous le ciel — et Dieu, à qui je rendrai compte un jour de cet ouvrage, Dieu est témoin que je parle sans ostentation, — il n'y a pas, dis-je, une nation sous le ciel qui soit plus féconde dans les genres variés de la littérature... où l'on fête plus les sciences... où l'on puisse les acquérir avec plus de sûreté... où les arts soient plus encouragés et plus tôt portés à leur perfection... où la nature soit plus approfondie... où le génie soit mieux soutenu par la variété des esprits et des caractères... Où allez-vous donc, mes chers compatriotes ?

— Nous ? — dirent-ils, — nous ne faisons que regarder cette chaise.

— Votre très humble serviteur, » leur dis-je en sautant dehors et en ôtant mon chapeau.

L'un d'eux, qui était un voyageur

curieux, me dit qu'ils avaient envie de savoir d'où venait ce mouvement qu'ils avaient remarqué dans la chaise...

« C'était, comme vous voyez, l'agitation d'un homme qui écrivait une préface...

— Je n'ai jamais entendu parler, — dit l'autre, qui était un voyageur simple, — d'une préface écrite dans une *désobligeante*...

— Elle aurait peut-être été plus chaudement faite, — lui dis-je, — dans un vis-à-vis... »

Mais un Anglais ne voyage pas pour voir des Anglais... Je me retirai dans ma chambre.

VIII

UN PRÊTÉ POUR UN RENDU

Je marchais dans le long corridor. Il me semblait qu'une ombre plus épaisse que la mienne en obscurcissait le passage. C'était effectivement M. Dessein, qui,

étant revenu de vêpres, me suivait complaisamment, le chapeau sous le bras, pour me faire souvenir que je l'avais demandé. La préface que je venais de faire dans la désobligeante m'avait dégoûté de cette espèce de voiture, et M. Dessein ne m'en parla que par un haussement d'épaules, qui voulait dire qu'elle ne me convenait pas.

Je jugeai aussitôt qu'elle appartenait à quelque voyageur idiot, qui l'avait laissée à la probité de M. Dessein, pour en tirer ce qu'il pourrait. Il y avait quatre mois qu'elle était dans le coin de la cour. C'était le point marqué où, après avoir fait son tour d'Europe, elle avait du revenir. Lorsqu'elle en partit, elle n'avait pu sortir de la cour sans la raccommoder; elle s'était depuis brisée deux fois sur le mont Cenis. Toutes ces aventures ne l'avaient pas améliorée, et son repos oisif dans le coin de la cour de M. Dessein ne lui avait pas été favorable. Elle ne valait pas beaucoup, mais encore valait-elle quelque chose... Peut-être était-elle à quelque personne brouillée avec la fortune... Et, quand quelques paroles peuvent soulager la mi-

sère, je déteste l'homme qui en est avare.

Je dis à M. Dessein, en appuyant le bout de mes doigts sur sa poitrine :

« En vérité, si j'étais à votre place, je me piquerais d'honneur pour me défaire de cette désobligeante. Elle doit vous faire des reproches toutes les fois que vous en approchez.

— Mon Dieu ! monsieur — dit M. Dessein, — je n'y ai aucun intérêt...

— Excepté, — dis-je, — l'intérêt que des hommes d'une certaine tournure d'esprit, monsieur Dessein, prennent dans leurs propres sensations... Je suis persuadé qu'un homme qui sent pour les autres aussi bien que pour lui-même... Mais, monsieur Dessein, je vous connais aussi bien que si je vous avais vu toute ma vie... Vous vous déguisez inutilement ; je suis persuadé que chaque nuit pluvieuse vous fait de la peine... Vous souffrez autant que la machine.

J'ai toujours observé, lorsqu'il y a de l'*aigre-doux* dans un compliment, qu'un Anglais est en doute s'il se fâchera ou non. Un Français n'est jamais embarrassé : M. Dessein me salua.

Ce que vous dites est bien vrai, monsieur, — dit-il, — mais je ne ferais, dans ce cas-là, que changer d'inquiétude et avec perte. Figurez-vous, je vous prie, mon cher monsieur, si je vous vendais une voiture qui tombât en lambeaux avant d'être à la moitié du chemin, figurez-vous que j'aurais à souffrir de la mauvaise opinion que j'aurais donnée de moi à un homme d'honneur, et de m'y être exposé vis-à-vis d'un *homme d'esprit.* »

La dose était exactement pesée au poids que j'avais prescrit. Il fallut que je la prisse... Je rendis à M. Dessein son salut, et, sans parler davantage de cas de conscience, nous marchâmes vers sa remise pour voir son magasin de chaises.

IX

DANS LA RUE, A CALAIS

Le globe que nous habitons est apparemment une espèce de monde querelleur.

Comment, sans cela, l'acheteur d'une aussi petite chose qu'une mauvaise chaise de poste pourrait-il sortir dans la rue avec celui qui veux la vendre, dans des dispositions pareilles à celles où j'étais ? Il ne devait tout au plus être question que d'en régler le prix, et je me trouvais dans la même disposition d'esprit, je regardais mon marchand de chaises avec les mêmes yeux de colère que si j'avais été en chemin pour aller au coin de *Hyde-Park* me battre en duel avec lui.

Je ne savais pas trop bien manier l'épée, et je ne me croyais pas capable de mesurer la mienne avec celle de M. Dessein... Mais cela n'empêchait pas que je ne sentisse en moi les mouvements dont on est agité dans cette espèce de situation... Je regardais M. Dessein avec des yeux perçants... Je les jetais sur lui en profil... ensuite en face... Il me semblait un Juif... un Turc... Sa perruque me déplaisait..: J'implorais tous mes dieux pour qu'ils le maudissent... Je le souhaitais à tous les diables...

Le cœur doit-il donc être en proie à ces émotions pour une bagatelle ? Qu'est-ce

que c'est que trois ou quatre louis qu'il peut me faire payer de trop !

« Passion basse !... — me dis-je en me retournant avec la précipitation naturelle d'un homme qui change subitement de façon de penser... — Passion basse, vile !... tu fais la guerre aux humains : ils devraient être en garde contre toi...

— Dieu m'en préserve ! » s'écria-t-elle en mettant la main sur son front...

Et je vis, en me retournant, la dame que le moine avait abordée dans la cour... Elle nous avait suivis sans que nous nous en fussions aperçus.

« Dieu vous conserve ! » lui dis-je en lui offrant mon bras...

Elle avait des gants de soie noire qui étaient ouverts au bout des pouces et des doigts. Elle accepta mon bras sans façon, et je la conduisis à la porte de la remise.

M. Dessein dit plus de cinquante fois :

« Le diable emporte les clefs !... »

Il ne trouvait pas la bonne. Nous étions aussi impatients que lui de voir cette porte ouverte, et nous étions si attentifs à l'obstacle, que je pris la main de la dame sans presque m'en apercevoir. La clef ne se

trouva point, et M. Dessein nous laissa ensemble, la main de la dame dans la mienne, et le visage tourné vers la porte de la remise, en nous disant qu'il serait de retour dans cinq ou six minutes.

Un colloque de cinq ou six minutes, dans une pareille situation, fait plus d'effet que s'il durait cinq ou six siècles le visage tourné vers la rue. Ce que l'on se dit, dans ce dernier cas, ne vient ordinairement que des accidents qui arrivent au dehors... Mais, quand les yeux ne sont point distraits, et qu'ils se portent sur un point fixe, le sujet du dialogue ne vient uniquement que de nous-mêmes... Je sentis l'importance de la situation... Un moment de silence après le départ de M. Dessein y eût été fatal... La dame se serait infailliblement retournée... Je commençai la conversation sur-le-champ.

Je n'écris pas pour excuser les faiblesses de mon cœur... Un voyageur doit être fidèle dans ses récits... Je vais donc décrire toutes les tentations que j'éprouvai danscette occasion... On me dira peut-être que je les décris avec trop de simplicité... Pourquoi mettrais-je du fard à ce qui n'en a point eu?



... Je rendis à M. Dessein son salut, et, sans parler davantage...

X

LA PORTE DE LA REMISE, A CALAIS

J'ai dit que je ne voulais pas sortir de la désobligeante, parce que je voyais le moine en conférence avec une dame qui venait d'arriver, et j'ai dit le vrai... Cependant je n'ai pas dit tout le vrai. L'air, la figure de la dame me retenaient autant que lui. Je soupçonnais qu'il lui rendait compte de ce qui s'était passé entre nous... Cela m'humiliait... J'aurais souhaité que le moine eût été dans son couvent.

Lorsque le cœur devance le jugement, il épargne au jugement bien des peines... Le mien m'assura qu'elle était d'une beauté d'ange. La beauté mérite qu'on y fasse attention... Mais un objet fait oublier l'autre... Je tirai le rideau de taffetas, j'écrivis ma préface, et la dame et sa beauté s'évanouirent. Je ne songeai plus à elle.

Mais l'impression qu'elle avait faite sur moi revint aussitôt que je la rencontrai

dans la rue. L'air franc, et en même temps réservé, avec lequel elle me donna le bras, me parut une preuve d'éducation et de bon sens. Je sentais, en la conduisant, je ne sais quelle douceur autour d'elle, qui répandait la tranquillité dans tous mes esprits.

« Bon Dieu ! — me disais-je, — avec quel plaisir on mènerait une pareille créature avec soi autour du monde ! »

Je n'avais pas encore vu son visage... Mais qu'importe ? Son portrait était achevé avant d'arriver à la remise. L'imagination m'avait peint toute sa tête, et se plaisait à me faire croire qu'elle était aussi bien une déesse que si je l'eusse retirée du fond du Tibre... O magicienne ! tu es séduite, et tu n'es toi-même qu'une friponne séduisante... Tu nous trompes sept fois par jour avec tes portraits agréables, tes images riantes... Cependant, tu les fais avec tant de grâces, ils sont si charmants !... tes peintures sont si brillantes, qu'on a du regret de rompre avec toi.

Lorsque nous fûmes près de la porte de la remise, elle ôta sa main de devant son visage, et se laissa voir... C'était une

figure à peu près de vingt-six ans... Une brune claire, piquante, sans rouge, sans poudre, et accommodée le plus simplement. A l'examiner en détail, ce n'était pas une beauté, mais ses attraits, dans la situation d'esprit où je me trouvais, m'attachaient plus qu'une beauté éblouissante... Sa physionomie intéressait... Elle avait l'air d'une veuve qui avait surmonté les fortes impressions de la douleur, et qui commençait à se réconcilier avec sa perte; mais mille autres revers de la fortune avaient pu tracer les mêmes lignes sur son visage... J'aurais voulu savoir ses malheurs... Et, si le ton qui régnait dans les conversations du temps d'Esdras eût été à la mode en celui-ci, je lui aurais dit :

« Qu'avez-vous? Pourquoi cet air nquiet? Qu'est-ce qui vous chagrine? D'où vous vient ce trouble d'esprit?... »

En un mot, je me sentis de la bienveillance pour elle, et je pris la résolution de lui faire *ma cour* d'une manière ou d'autre... enfin, de lui offrir mes services.

Voilà de quoi je fus tenté, et j'étais disposé à céder à mes tentations et à les satisfaire. Qu'on juge où cela pouvait me

conduire ! Nous étions seuls, elle avait sa main dans la mienne, et nous avions le visage tourné vers la remise, et beaucoup plus près de la porte que la nécessité ne l'exigeait.

XI

TOUT SE PASSE EN CONVERSATION

Belle dame, — lui dis-je en élevant légèrement sa main, — voici un de ces événements qu'amène la capricieuse fortune. Nous sommes probablement de différents coins du globe, nous ne nous sommes jamais vus, et elle nous place d'abord ensemble d'une manière si cordiale, que l'amitié en pourrait à peine faire autant après un mois de la liaison la plus intime !...

— Et votre réflexion sur ce point, monsieur, fait voir combien l'aventure vous a embarrassé... »

Je sentis tout mon idiotisme. A quel

propos, en effet, parler des circonstances d'une situation où l'on se trouve quand elle est telle qu'on l'a souhaitée ?

« Vous remerciez la fortune, — continua-t-elle ; — vous avez raison... Le cœur le savait, et le cœur était content. Il n'y avait qu'un philosophe anglais qui pût en avertir une cruelle, afin de lui faire changer de manière de penser... »

En disant cela, elle dégagea sa main avec un coup d'œil qui me parut un commentaire suffisant sur le texte.

Je l'avoue, j'éprouvai une peine qu'une cause, peut-être plus digne, ne m'aurait pas fait ressentir... La perte de sa main me mortifiait, et la manière dont je l'avais perdue ne portait point de baume sur la blessure... Je sentis alors, plus que je n'ai jamais fait de ma vie, le désagrément que cause une sotte infériorité.

Mais de pareilles victoires ne donnent qu'un triomphe momentané. Un cœur vraiment féminin n'en jouit pas longtemps. Cinq ou six secondes changèrent la scène : elle ne m'avait pas tout dit ; elle appuya sa main sur mon bras pour achever, et je me remis, sans savoir

comment, dans ma première situation...

J'attendais qu'elle me parlât... Elle n'avait rien à ajouter.

Je donnai alors une autre tournure à la conversation. La morale et l'esprit de la sienne m'avaient fait voir que je n'avais pas bien saisi son caractère. Elle tourna son visage vers moi, et je m'aperçus que le feu qui l'avait coloré pendant qu'elle me parlait s'était évanoui... Ses muscles s'étaient relâchés, et je revis ce même air de peine qui m'avait d'abord intéressé en sa faveur. Qu'il était triste de voir cet esprit fin et délicat en proie à la douleur ! Je la plaignis de toute mon âme. Ce que je vais dire va peut-être paraître ridicule à un cœur insensible... Mais, en vérité, j'aurais pu en ce moment la prendre et la serrer dans mes bras, quoique dans la rue, sans en rougir.

Mes doigts serraient les siens, et le battement de mes artères qui s'y faisait sentir lui apprit ce qui se passait en moi... Elle baissa les yeux... Un moment de silence s'ensuivit.

Je craignis d'avoir fait dans cet intervalle quelques légers efforts pour serrer

davantage sa main, car j'éprouvai une sensation plus subtile dans la mienne... Ce n'est pas qu'elle voulût la retirer... Non... Mais la pensée aurait pu lui en venir, et je l'aurais infailliblement perdue une seconde fois, si l'instinct, plus que la raison, ne m'eût suggéré fort à propos une dernière ressource dans ces sortes de périls... Je tins alors sa main si légèrement, qu'il semblait que j'étais sur le point de lui rendre sa liberté de mon propre gré, et c'est ainsi qu'elle me la laissa. Elle était encore dans la mienne lorsque je vis M. Dessein qui revenait avec les clefs. Je tombai alors dans une inquiétude terrible. L'idée du moine me revint, et je craignais qu'il n'eût donné de moi de mauvaises impressions à la dame, en lui contant mon histoire; j'étais fort embarrassé de savoir comment je les effacerais.

XII

LA TABATIÈRE A CALAIS

On ne parle pas sitôt d'un loup — dit-

on, — que... Il faut qu'il en soit de même quand on n'y fait seulement que penser ; et il faut apparemment aussi que ce proverbe s'applique à d'autres êtres qu'aux loups...

Le bon vieillard de moine était effectivement à quatre pas de nous lorsque je me rappelai ce qui s'était passé entre lui et moi... Il s'avançait d'un pas timide, dans la crainte, sans doute, de se rendre importun... Il approche enfin d'un air libre... Il avait sa tabatière à la main, et il me la présenta ouverte, avec beaucoup de franchise...

« Vous goûterez de mon tabac, — lui dis-je, en tirant de ma poche une petite tabatière d'écaille que je mis dans sa main...

— Il est excellent, — dit-il.

— Eh bien ! — lui dis-je, — faites-moi donc la grâce de garder le tabac et la tabatière... Je vous prie, lorsque vous en prendrez une prise, de vous souvenir que c'est l'offrande de paix d'un homme qui vous a traité brusquement... mais qui ne vous voulait point de mal. »

Le pauvre moine devint rouge comme de l'écarlate...

« Mon Dieu ! — dit-il en serrant ses mains l'une contre l'autre, — vous n'avez jamais été brusque à mon égard...

— Oh ! pour cela, — dit la dame, — je crois qu'il en est incapable... »

Je rougis à mon tour... Et quelle en fut la cause ? Je le laisse à deviner à ceux qui ont du sentiment...

« Pardonnez-moi, madame, je l'ai traité rudement et sans sujet...

— Cela est impossible, — dit-elle...

— Oui, — s'écria le moine avec une vivacité qui lui paraissait étrangère... — C'a été ma faute et l'indiscrétion de mon zèle... »

La dame dit que cela ne pouvait pas être, et je m'unis à elle pour soutenir qu'il était impossible qu'un homme aussi honnête que lui pût offenser qui que ce soit.

J'ignorais avant ce moment qu'une dispute pût causer une irritation aussi douce et aussi agréable dans toutes les parties sensitives de notre existence. Nous restâmes dans le silence. Nous restâmes sans éprouver cette peine ridicule que l'on ressent, pour l'ordinaire, dans une compa-

gnie où l'on s'entre-regarde dix minutes sans dire mot.

Le moine, pendant cet intervalle, frottait une tabatière de corne sur la manche de son froc... Dès qu'il lui eut donné un peu de lustre, il fit une profonde inclination, et me dit qu'il ne savait pas si c'était la faiblesse ou la bonté de nos cœurs qui nous avait engagés dans cette contestation...

« Quoi qu'il en soit, monsieur, je vous prie de faire un échange de boîtes... »

Il me présenta la sienne d'un air gai, baisa la mienne, la mit dans son sein... et s'en alla sans rien dire...

« Ah!... je conserve sa boîte... Elle vient au secours de ma religion, pour aider mon esprit à s'élever au-dessus des choses terrestres... Je la porte toujours sur moi... Elle me fait souvenir de la douceur et de la modération de celui qui la possédait, et je tâche de le prendre pour modèle dans tous les embarras de ce monde. Il en avait beaucoup essuyé. Son histoire, qu'on m'a racontée depuis, était un tissu de peines et de désagréments. Il les avait supportés jusqu'à l'âge de qua-

rante-cinq ans. Mais alors, accablé par le chagrin qu'il ressentit des ingratitudes qu'il essuya, et par les revers qui lui étaient arrivés dans une tendre passion, il abandonna et le monde et le beau sexe, et se retira dans le sanctuaire, ou plutôt en lui-même.

Je sens un poids sur mes esprits lorsque je songe qu'en repassant par Calais on me dit que le P. Laurent était mort depuis quelques mois. Il était enterré dans un petit cimetière à deux lieues de la ville... Je voulus aller visiter son tombeau... Assis près de sa tombe... tirant de ma poche sa petite boîte de corne... et arrachant quelques orties qui n'avaient que faire de croître dans ce lieu sacré... Toute cette scène frappa tellement mes sens, que je versai un torrent de larmes... Quelle faiblesse ! Eh oui !... Je suis aussi faible qu'une femme... Je prie cependant mes lecteurs de me plaindre plutôt que de rire de ma tendresse pour le P. Laurent.

XII

VICTOIRE

Je n'avais point encore lâché la main de la dame... Il eût même été peu décent, selon moi, de la lâcher sans la baiser, et je m'y hasardai... O ciel! quel étrange effet! Que la nature a de nuances délicates pour animer la beauté modeste!

Les deux voyageurs qui m'avaient parlé dans la cour vinrent à passer dans ce moment critique, et s'imaginèrent, pour le moins, que nous étions le mari et la femme. Le voyageur curieux s'approcha, et nous demanda si nous partions pour Paris le lendemain matin... Je lui dis que je ne pouvais répondre que pour moi-même... La dame ajouta qu'elle allait à Amiens.

« Nous y dînâmes hier, — dit le voyageur simple.

— Vous traverserez cette ville, — me dit l'autre, — en allant à Paris. »

J'allais lui faire mille remercîments de m'avoir appris qu'Amiens était sur la

route... Mais je tirai de ma poche la petite boite de corne de mon pauvre moine, pour prendre une prise de tabac... Je les saluai d'un air tranquille, et leur souhaitai un bon passage à Douvres... Ils nous laissèrent seuls...

« Mais, — me disais-je à moi-même, — quel mal y aurait-il que j'offrisse à cette dame affligée la moitié de ma chaise?... Quel grand malheur pourrait-il s'ensuivre? Quel malheur? s'écrièrent en foule toutes les passions basses qui se réveillèrent en moi... Ne voyez-vous pas, disait l'avarice, que cela vous obligera de prendre un troisième cheval, et qu'il vous en coûtera vingt francs de plus?

« Vous ne savez pas qui elle est, — disait la précaution...

— Ni les embarras que cette affaire peut vous causer,—disait la lâcheté à mon oreille.

— Vous pouvez compter, Yorik, — disait la discrétion, — que l'on dira que c'est votre maîtresse, et que Calais a été le lieu de votre rendez-vous.

— Comment pourrez-vous après cela, — s'écria l'hypocrisie, — montrer votre visage en public?...

— Et vous élever, — disait la pusillanimité, — dans l'Eglise?...

— Au delà d'un simple canonicat?... — ajoutait l'orgueil...

— Mais... — répondais-je à tout cela, — c'est une honnêteté... Je n'agis guère que par ma première impulsion, et j'écoute surtout fort peu les raisonnements qui contribuent à endurcir le cœur... »

Je me retournai précipitamment vers la dame...

Elle n'était déjà plus là... Elle était partie, sans que je m'en aperçusse, pendant que cette cause se plaidait, et, avant que je l'eusse gagnée, elle avait déjà fait douze ou quinze pas dans la rue. Je courus à elle pour lui faire ma proposition le mieux qu'il me serait possible... Mais elle marchait la joue appuyée sur sa main, les yeux fixés en terre, et du pas lent et mesuré d'une personne qui pense... J'en fus frappé, et je m'arrêtai...

« Elle se fait apparemment le même procès que je me suis fait, — me dis-je. — Que le ciel vienne à son secours! Elle a probablement quelque marâtre entichée de pruderie, quelque tante hypocrite, quelque

vieille femme ignorante à consulter sur ce pas glissant... Et elle s'avise comme je me suis avisé... Gardons-nous, me dis-je, de l'interrompre et de la prendre par surprise... »

Je m'en retournai doucement en arrière, et fit deux ou trois tours devant la porte et la remise.

XIV

DÉCOUVERTE

La première fois que je l'avais vue, l'imagination m'avait prêté ses yeux : je l'avais trouvée charmante. L'imagination inspire aussi de la confiance, et je crus facilement qu'elle était au rang des êtres les plus aimables... Je me figurai ensuite qu'elle était veuve et dans l'affliction... et je m'arrêtai à toutes ces idées. Cette situation me plaisait... Elle serait restée avec moi jusqu'à minuit, que je m'en serais tenu à ce système; c'est ainsi que je l'aurais toujours considérée.

Mais le moment peut-être de nous séparer n'était pas éloigné, et elle n'avait pas fait vingt pas, que je désirai de savoir plus de particularités... L'idée d'une grande séparation vint me saisir et m'alarmer... Il pouvait se faire que je ne la reverrais plus... Le cœur veut épargner autant qu'il peut; et, dans ce malheur, je voulais au moins des traces sur lesquelles mes souhaits pourraient la rejoindre, si je ne la voyais plus moi-même. En un mot, je voulais savoir son nom... le nom de sa famille, son état... Je savais l'endroit où elle allait... Je voulais savoir encore d'où elle venait. Mais comment parvenir à toutes ces connaissances? Cent petites délicatesses s'y opposaient. Je formai vingt plans différents... Je ne pouvais pas lui faire de questions directes... La chose, du moins, me paraissait impossible.

Un petit officier français, de fort bon air, qui venait en dansant au bruit d'une ariette qu'il fredonnait, me fit voir que ce qui me semblait si difficile était la chose du monde la plus aisée. Il se trouva entre la dame et moi au moment qu'elle revenait à la porte de la remise... Il m'aborda,

et à peine m'avait-il parlé, qu'il me pria de lui faire l'honneur de le présenter à la dame... Je n'avais pas été présenté moi-même... Il se retourna aussitôt, et se présenta sans moi.

« Vous venez de Paris, apparemment, — lui dit-il, — madame?

— Non; mais je vais, — dit-elle, — prendre cette route.

— Vous n'êtes pas de Londres?

Elle répondit que non.

— Ah! madame vient de Flandre : apparemment que vous êtes Flamande?

La dame répondit oui.

— De Lille peut-être?..,

— Non.

— Ni d'Arras? ni de Cambrai? ni de Gand ni de Valenciennes? ni de Bruxelles.

La dame dit qu'elle était de Bruxelles.

« Oh! oh! j'ai eu l'honneur d'assister au bombardement de cette ville. Il y faisait chaud... Il faut l'avouer, cette place était admirablement bien située pour cela... Je m'en souviens; elle était remplie de noblesse quand les Impériaux en furent chassés par les Français... »

La dame lui fit une légère inclination de tête... Il lui raconta la part qu'il avait eue au succès de cette affaire... la pria de lui faire l'honneur de lui dire son nom...

« Et madame, sans doute, a son mari ? — dit-il en regardant par-dessus son épaule, et faisant deux pas en arrière... — je vous joins, » s'écria-t-il.

Et, sans attendre de réponse, il s'en alla en sautant joindre ses camarades.

Je le considérai avec des yeux attentifs.

« Apparemment, — me dis-je d'un ton de reproche, — que je n'ai pas assez médité les importantes lecons de *la civilité* qu'on a mises dans les mains de mon enfance ; car je n'en pourrais pas faire autant. »

XV

UN AUTRE EN PROFITERAIT

M. Dessein s'était arrêté à causer à quelque distance, et il arriva avec la clef

de la remise à la main, et nous ouvrit les grands battants de son magasin de chaises.

Le premier objet qui me donna dans l'œil fut une autre guenille de désobligeante, le vrai portrait de celle qui m'avait plu une heure auparavant, mais qui depuis avait excité en moi une sensation si désagréable... Il me semblait qu'il n'y avait qu'un rustre, un homme insociable, qui eût pu imaginer une telle machine; et je pensais à peu près de même de ceux qui s'en servaient.

J'observai qu'elle causait autant de répugnance à la dame qu'à moi... M. Dessein s'en aperçut, et il nous mena vers deux chaises, qui devinrent tout de suite l'objet de ses éloges.

« Milord B..., — dit-il, — les avait achetées pour faire le grand tour... mais elles n'ont pas été plus loin que Paris...

— Cela vaut du neuf... monsieur Dessein, elles sont trop bonnes... »

Et je passai à une autre qui était derrière, et qui me parut me convenir... J'entrai sur-le-champ en négociation du prix...

« Cependant, — dis-je en ouvrant la

portière et en montant dedans, — il me semble qu'on aurait bien de la peine à y tenir deux.

— Ayez la bonté, madame, — dit M. Dessein, en lui offrant son bras, — d'y monter aussi... »

La dame hésita une demi-seconde... et s'y plaça... Et M. Dessein, à qui un domestique faisait signe qu'il voulait lui parler, ferma, par inadvertance sans doute, la portière sur nous, et nous laissa.

XVI

AVEU

« *Voilà qui est plaisant,* — dit la dame en souriant. — C'est la seconde fois que, par des hasards fort indifférents, on nous laisse ensemble : *cela est comique.*

— Il ne manque, du moins pour le rendre tel, — lui dis-je, — que l'usage *comique* que la galanterie française voudrait faire de cette aventure... Faire

l'amour dans le premier moment... offrir sa personne au second...

— C'est là leur fort, — répondit la dame.

— On le suppose, au moins... Et je ne sais trop comment cela est arrivé... mais ils ont acquis la réputation de mieux faire l'amour que tous les autres hommes... Reste à savoir s'ils ont plus d'aptitude à saisir le moment favorable... Pour moi, je les crois très maladroits... et qu'ils exercent plus que d'autres la patience de Cupidon...

— Quoi! vous croiriez qu'ils songent à faire l'amour par sentiment!

— C'est comme si je prétendais qu'on pourrait faire un bel habit avec des morceaux de reste et de toutes couleurs... ou qu'on peut faire réellement l'amour tout d'un coup et à la première rencontre, en disant seulement qu'on le fait... Ils ne font tout au plus que proposer et la chose et eux-mêmes, avec le pour et le contre, à l'examen d'un esprit solide et qui n'est point animé... »

La dame m'écoutait comme si elle s'attendait à quelque chose de plus...

« Considérez donc, madame, — lui

dis-je en posant ma main sur la sienne... — que les personnes graves détestent l'amour à cause du nom. Les intéressés le haïssent, parce qu'elles donnent la préférence à autre chose. Les hypocrites paraissent l'avoir en horreur, en feignant de n'aspirer qu'aux choses célestes. Le vrai de tout cela, c'est que nous sommes beaucoup plus effrayés que blessés par cette passion... Un homme qui ne prononcerait le mot d'amour qu'après une heure ou deux de silence paraîtrait tout à fait extraordinaire... Ah! quel homme! qu'il est gauche! Cependant, admirez ma simplicité! Il me semble qu'une suite de petites attentions tranquilles... qui se montreraient de façon à ne pas alarmer, et ne seraient pourtant pas assez vagues pour être méprisées; un tendre regard de temps en temps, mais peu ou même point du tout de discours à ce sujet... il me semble... Oui, la nature s'en mêlerait et façonnerait tout cela comme elle l'entend...

— Eh bien! — dit la dame en rougissant, — je crois que vous n'avez point cessé de me faire l'amour depuis que nous sommes ensemble... »

XVII

LE MALHEUR ET LE BONHEUR

Le retour de M. Dessein marqua le malheur. Il ouvrit la portière, et dit à la dame que M. le comte de L..., son frère, venait d'arriver... Je souhaitais certainement tout le bien possible à la belle; mais j'avouerai que cet événement attrista mon cœur. Je ne lui cachai pas la peine qu'il me faisait.

« En vérité, madame, il est fatal à une proposition que j'allais vous faire... Je...

— Il est inutile, — dit-elle en m'interrompant et en mettant une de ses mains sur les deux miennes, — de m'expliquer votre projet. Il est rare, mon bon monsieur, qu'un homme ait quelque proposition à faire à une femme sans qu'elle en ait le pressentiment.

— Oui, la nature, — dis-je, — l'arme de ce pressentiment pour la garantir du piège...

— Mais, dit-elle en me fixant, — est-ce que j'aurais eu quelque chose à craindre? Je ne puis le croire; et, à vous parler franchement, j'étais déterminée à accepter votre proposition, si vous me l'eussiez faite.

Elle se tut un moment.

— Je suis persuadée, — reprit-elle, — que vous m'auriez disposée à vous raconter une histoire qui, de tout ce qui aurait pu nous arriver dans le voyage, aurait rendu la compassion la chose la plus dangereuse... »

Et, me disant cela, elle me tendit la main... Je la baisai deux fois, et elle descendit de la chaise en me disant adieu avec un regard mêlé de sensibilité et de douceur.

XVIII

LA MANIÈRE DE VOIR

Elle ne m'eut pas sitôt quitté que je commençai à m'ennuyer. Je sentis que les

moments étaient plus longs, et je n'ai peut-être jamais fait un marché de douze guinées aussi promptement dans toute ma vie que celui de ma chaise. Je donnai ordre qu'on m'amenât des chevaux de poste, et je dirigeai mes pas vers l'hôtellerie.

« Ciel! — dis-je en entendant cinq heures sonner, et en faisant réflexion qu'il n'y avait que deux heures que j'étais à Calais, — quel volume d'aventures cet instant si court ne pourrait-il pas produire! Quel sujet pour un homme qui s'intéresse à tout et ne laisse rien échapper de ce que le temps et le hasard lui présentent continuellement! »

Je ne sais si cet ouvrage aura jamais quelque utilité. Peut-être qu'un autre réussira mieux. Mais qu'importe? C'est un essai que je fais sur la nature humaine... Il ne me coûte que mon travail. Cette expérience me fait plaisir : elle anime la circulation de mon sang, dissipe les humeurs sombres, éclaire mon jugement et ma raison : c'est assez... Je suis trop payé.

Je plains l'homme qui, voyageant de

Dan à Bersheba, (1) peut s'écrier : « Tout est triste ! » Oui, sans doute, le monde entier est stérile pour ceux qui ne veulent pas cultiver les fruits qu'il présente. « Mais, — me disais-je à moi-même en frottant gaiement mes mains l'une contre l'autre, - je serais au milieu d'un désert, que je trouverais de quoi m'affecter... Un doux myrte, un triste cyprès m'attireraient sous leur feuillage... Je les bénirais de l'ombrage bienfaisant qu'ils m'offriraient... Je graverais mon nom sur leur écorce; je leur dirais : « Vous êtes les arbres les plus agréables de tout le désert. Je gémirais avec eux en voyant leurs feuilles dessécher et tomber, et ma joie se mêlerait à la leur quand le retour de la belle saison les couronnerait d'une riante verdure. »

Le savant Smelfungus voyagea de Boulogne à Paris, de Paris à Rome, et ainsi de suite... Le savant Smelfungus avait la jaunisse. Accablé d'une humeur sombre, tous les objets qui se présentèrent à ses yeux lui parurent décolorés et défigurés...

(1) Villes qui étaient situées aux deux extrémités de la Judée.

Il nous a donné la relation de ses voyages : ce n'est qu'un triste détail de ses pitoyables sensations.

Je rencontrai Smelfungus sous le grand portique du Panthéon... Il en sortait.

« Eh bien ! que dites-vous de ce superbe édifice ? — lui dis-je.

— Moi ? *Ce n'est qu'un vaste cirque pour un combat de coqs...*

— Je voudrais, — lui dis-je, — que vous n'eussiez rien dit de pis de la Vénus de Médicis... »

J'avais appris en passant à Florence, qu'il avait fort maltraité la déesse, parce qu'il la regardait comme la beauté la plus prostituée du pays.

Smelfungus revenait de ses voyages, et je le rencontrai encore à Turin... Il n'eut que de tristes aventures sur la terre et sur l'onde à me raconter. Il n'avait vu que des gens qui s'entremangent comme les anthropophages...

Il avait été écorché vif, et plus maltraité que saint Barthélemy, dans toutes les auberges où il était entré.

« Oh ! je veux le publier dans tout l'univers, — s'écria-t-il.

— Vous ferez mieux, — lui dis-je, — d'aller voir votre médecin. »

Mundungus, homme dont les richesses étaient immenses, se dit un jour :

« Allons, faisons le *grand tour.* »

Il va de Rome à Naples, de Naples à Venise, de Venise à Vienne, à Dresde, à Berlin... Et Mundungus, à son retour, n'avait pas retenu une seule anecdote agréable. Il ne disait pas une seule chose qui eût du bon sens et de la liaison ; il avait parcouru les grandes routes sans jeter les yeux ni d'un côté ni de l'autre, de crainte que l'amour ou la compassion ne le détournât de son chemin.

Que la paix soit avec eux s'ils peuvent la trouver ! mais le ciel, s'il était possible d'y atteindre avec de pareilles humeurs, n'aurait point d'objets qui pussent fixer et amollir la dureté de leurs cœurs... Les doux esprits, sur les ailes de l'amour, viendraient se réjouir de leur arrivée : ils n'entendraient autre chose que des cantiques de joie, des extases de ravissement et de bonheur... O mes chers lecteurs ! les âmes de Smelfungus et de Mundungus... je les plains... elles n'ont point apporté de

sensibilité... Les douces sensations ne les affectent jamais... Smelfungus, Mundungus seraient placés dans la demeure la plus heureuse du ciel... les âmes de Smelfungus et de Mundungus s'y croiraient malheureuses et gémiraient pendant toute l'éternité.

XIX

MONTREUIL

Mon porte-manteau était tombé une fois de derrière la chaise ; j'avais été obligé de descendre deux fois par la pluie, et je m'étais mis une autre fois dans la boue jusqu'aux genoux pour aider le postillon à l'attacher... Je ne savais ce qui causait un dérangement si fréquent. J'arrive à Montreuil, et l'hôte me demande si je n'ai pas besoin d'un domestique. A ce mot, je devine que c'est le défaut d'un domestique qui est cause que mon porte-manteau se dérange si souvent.

« Un domestique? — dis-je. — Oui, j'en ai besoin; il m'en faut un.

— Monsieur, — dit l'hôte, — c'est qu'il y a ici près un jeune homme qui serait charmé d'avoir l'honneur de servir un Anglais.

— Et pourquoi plutôt un Anglais qu'un autre?

— Ils sont si généreux! — répond l'hôte.

— Bon! — dis-je en moi-même; — je gage que ceci me coûtera vingt sous de plus ce soir...

— C'est qu'ils ont de quoi faire les généreux, — ajouta-t-il.

— Courage! — me disais-je, — autres vingt sous à noter.

— Pas plus tard qu'hier au soir, — continua-t-il, — un milord anglais offrit un écu à la fille...

— Tant pis pour mademoiselle Jeanneton, » lui dis-je.

Mademoiselle Jeanneton était fille de l'hôte; et l'hôte, s'imaginant que je n'entendais pas bien le français, se hasarda à m'en donner une leçon.

« Ce n'est pas *tant pis* que vous auriez

dû dire, monsieur, c'est *tant mieux*. C'est toujours tant mieux quand il y a quelque chose à gagner; tant pis quand il n'y a rien.

— Oh! cela revient au même, — lui dis-je.

— Pardonnez-moi, monsieur, — dit l'hôte; — cela est bien différent. »

Ces deux expressions, *tant pis* et *tant mieux*, sont les deux grands pivots de presque toutes les conversations françaises, et il est bon d'avertir qu'un étranger qui va à Paris ferait bien de s'instruire, avant d'arriver, de toute l'étendue de leur usage.

Un jeune marquis, plein de vivacité, demanda à M. Hume, à la table de notre ambassadeur, s'il était M. Hume le poète :

« Non, — dit M. Hume, tranquillement.

— Tant pis, » répond le marquis.

— C'est M. Hume, l'historien, » dit un autre.

— Tant mieux, » dit le marquis.

Et M. Hume, dont le cœur, comme on sait, est excellent, remercia le marquis pour son *tant pis* et pour son *tant mieux*.

L'hôte, après sa leçon, appela La Fleur :

C'est ainsi que se nommait le jeune homme qu'il me proposait.

« Je ne puis rien dire de ses talents; monsieur en jugera mieux que moi; mais pour sa probité, j'en réponds. »

Je ne sais quel ton il donna à ce qu'il disait, mais il me fit faire attention à ce que j'allais faire; et La Fleur, qui attendait dehors avec cette impatience qu'ont tous les enfants de la nature en certaines occasions, fit son entrée.

XX

IL FAUT SAVOIR S'ACCOMMODER DE TOUT

Je suis disposé à penser favorablement de tout le monde au premier abord, et surtout d'un pauvre diable qui vient offrir ses services à un aussi pauvre diable que moi; mais ce penchant me donne quelquefois de la défiance; il m'autorise du moins à en avoir. J'en prends plus ou

moins, selon l'humeur qui me domine et le cas dont il s'agit... Je puis ajouter aussi, selon le sexe à qui je dois avoir affaire.

Dès que La Fleur entra dans la chambre, son air ouvert et naturel triompha de la défiance. Je me décidai sur-le-champ en sa faveur, et je l'arrêtai sans hésiter. La prudence me chuchota que je ne savais pas ce qu'il savait faire. Eh bien! je découvrirai ses talents à mesure que j'en aurai besoin... D'ailleurs, un Français est propre à tout.

Cependant la curiosité m'aiguillonna; et quelle fut ma surprise? Le pauvre La Fleur ne savait que battre du tambour et jouer quelques marches sur le fifre. Je sentis que ma faiblesse n'avait jamais été insultée plus vivement que dans cette occasion par ma sagesse...

Malgré cela, je résolus de me contenter des talents de La Fleur. Il avait commencé son entrée dans le monde par satisfaire le noble désir qui enflamme presque tous ses compatriotes... Il avait servi le roi plusieurs années; mais, s'étant aperçu que l'honneur d'être tambour

n'ouvrait pas les portes de la récompense ni de la carrière de la gloire, il s'était retiré sur ses terres, où il vivait comme il plaisait à Dieu, c'est-à-dire aux dépens de l'air.

« Ainsi, — me dit la sagesse, — vous avez pris un tambour pour vous servir pendant ce voyage?

— Et pourquoi ne l'aurais-je pas pris? — dis-je. — N'ai-je pas mieux fait que la moitié de notre noblesse, qui voyage avec des *lanodors* de laquais qu'elle paye, et qui lui laissent à payer de plus le flûteur, le harpiste, la clarinette, le diable et tout son train?... Lorsqu'on veut se débarrasser d'un mauvais marché par une équivoque... je trouve qu'on n'est pas à plaindre. »

— Mais, La Fleur, vous savez sans doute faire quelque chose de plus?...

— Oh qu'oui!... »

Il pouvait faire des guêtres et jouer un peu du violon.

« Bravo! » dit la sagesse.

« Moi, — lui dis-je, — je joue de la basse... ainsi, nous pourrons nous concerter... Mais vous savez raser? Vous accommodez un peu une perruque?

— J'ai les meilleures dispositions...

— C'en est assez pour le ciel, — lui dis-je en l'interrompant, — et cela doit me suffire. »

On servit le souper... Je me mis à table. J'avais d'un côté de ma chaise un épagneul anglais, un domestique français de l'autre; j'étais aussi gai qu'on peut l'être... J'étais content de mon empire... Et si les monarques savaient borner leurs désirs, ils seraient aussi heureux que je l'étais.

XXI

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

La Fleur ne m'a point quitté pendant tous mes voyages, et il sera souvent question de lui. Il est bien juste que j'instruise un peu mes lecteurs sur son compte. Et pourquoi même ne parviendrais-je pas à les intéresser en sa faveur? Je n'ai jamais eu raison de me repentir d'avoir suivi les

impulsions qui m'avaient déterminé à le prendre; jamais philosophe n'a eu de domestique plus fidèle, plus attaché, plus véridique.

Ses talents de battre du tambour et de faire des guêtres, bons en eux-mêmes, ne m'étaient pas, à la vérité, d'une grande utilité, mais j'en étais bien récompensé par la gaieté perpétuelle de son humeur... Elle suppléait à tous les talents qu'il n'avait pas; elle aurait même, dans mon esprit, effacé ses défauts. Sa figure m'était une ressource; j'y trouvais toujours de l'encouragement dans mes embarras, une espèce de fil qui me faisait sortir des difficultés que je rencontrais... j'allais dire aussi des siennes; mais il semblait que rien n'était difficile pour lui. La faim, la soif, le froid, le chaud, les veilles, la fatigue ne faisaient pas la moindre impression sur sa physionomie; il était éternellement le même.

Je ne sais si je suis philosophe; Satan, qui se mêle de tout, veut me le persuader; mais, si je le suis, je l'avoue, je me suis trouvé bien des fois humilié en réfléchissant aux obligations que j'avais au carac-

tère philosophique de ce pauvre garçon. Combien de fois son exemple ne m'avait-il pas excité à m'appliquer à une philosophie plus sublime !... Avec tout cela, La Fleur était un peu fat; mais c'était plutôt un mouvement de la nature que l'effet de l'art. Il n'eût pas demeuré trois jours à Paris que cette fatuité disparut... Je voulais apprendre tout cela à mes lecteurs; la chose valait bien un chapitre.

XXII

CE QUI REND VERTUEUX

J'installai le lendemain matin La Fleur dans sa charge. Je fis devant lui l'inventaire de mes six chemises et de ma culotte de soie noire, et je lui donnai la clef de mon porte-manteau : je lui dis de le bien attacher derrière la chaise, de faire atteler les chevaux, et d'avertir l'hôte de m'apporter son compte.

« Çe garçon est heureux, — dit l'hôte,

en adressant la parole à cinq ou six filles qui entouraient La Fleur et lui souhaitaient affectueusement un bon voyage ; — voilà sa fortune faite. »

J'observais cette petite scène. La Fleur baisait les mains des filles. Ses yeux se mouillèrent ; il les essuya trois fois, et trois fois il promit d'apporter des pardons de Rome à toute la bande.

« Toute la ville l'aime, — me dit l'hôte ; — on le trouvera de manque à tous les coins de Montreuil. Il n'a qu'un seul défaut, c'est d'être toujours amoureux...

« Bon ! — dis-je en moi-même, — cela m'évitera la peine de mettre chaque nuit ma culotte sous mon oreiller. »

Et je faisais moins, en disant cela, l'éloge de La Fleur que le mien. J'ai toute ma vie été amoureux d'une princesse ou de quelque autre, et je compte bien l'être jusqu'à ma mort. Je suis très persuadé que, si j'étais destiné à faire une action basse, c'est qu'auparavant j'aurais cessé d'aimer, et que je ne la ferais que dans l'intervalle d'une passion à l'autre.

J'ai éprouvé quelquefois de ces inter-

règnes, et je me suis toujours aperçu que mon cœur était fermé pendant ce temps : il était si endurci qu'il fallait que je fisse un effort sur moi pour soulager un misérable en lui donnant seulement six sous. Je me hâtais alors de sortir de cet état d'indifférence. Le moment où je me retrouvais ranimé par la tendre passion était le moment où je redevenais généreux et compatissant. J'aurais tout fait, ou pour obliger mes frères, ou par complaisance pour la compagnie dans laquelle je me trouvais : je n'y mettais qu'une condition, c'est qu'il n'y aurait pas eu de crime... Mais que fais-je en disant tout ceci? Qu'on ne s'y trompe pas; ce n'est pas mon éloge, c'est celui de la passion.

XXIII

FRAGMENT

De toutes les villes de la Thrace, celle d'Abdère était la plus abandonnée à la

débauche, elle était plongée dans un débordement de mœurs effroyable. C'est en vain que Démocrite, qui y faisait son séjour, employait tous les efforts de l'ironie et de la risée pour l'en tirer : il n'y pouvait réussir. Le poison, les conspirations, le meurtre, le viol, les libelles diffamatoires, les pasquinades, les séditions y régnaient ; on n'osait sortir le jour ; c'était encore pis la nuit.

Ces horreurs étaient à ce point lorsqu'on représentait l'*Andromède* d'Euripide à Abdère. Tous les spectateurs en furent charmés. Mais, de tous les endroits dont ils furent enchantés, rien ne frappa plus leur imagination que les tendres sensations de la nature, qu'Euripide avait peintes dans le discours pathétique de Persée :

O Cupidon, roi des dieux et des hommes !

Tout le monde, le lendemain, parlait en vers iambique. Ce discours de Persée faisait le sujet de toutes les conversations. On ne faisait que répéter dans chaque maison, dans chaque rue :

O Cupidon, roi des dieux et des hommes !

Tout retentissait du nom de Cupidon; le nom de ce dieu, mis en refrain, flattait plus que la plus douce mélodie. On n'entendait de tous côtés que Cupidon, Cupidon, roi des Dieux et des hommes... Le même feu saisit tout le monde, et toute la ville, comme si ses habitants n'avaient eu qu'un même cœur, se livra à l'amour.

Les apothicaires d'Abdère cessèrent de vendre de l'ellébore; les faiseurs d'armes ne vendirent plus d'instruments de mort; l'amitié, la vertu régnèrent partout; les ennemis les plus irréconciliables s'entre-donnèrent publiquement le baiser de paix... Le siècle d'or revint et répandit ses bienfaits sur Abdère. Les Abdéritains jouaient des airs tendres sur le chalumeau; le beau sexe quittait les robes de pourpre, et s'asseyait modestement sur le gazon pour écouter ces doux concerts.

Il n'y avait, dit le fragment, que la puissance d'un dieu dont l'empire s'étend du ciel à la terre, et jusque dans le fond des eaux, qui pût opérer ce prodige.

XXIV

PLAISIR RAREMENT GOUTÉ

Quand tout est prêt, et qu'on a discuté chaque article de la dépense, il y a encore, à moins que le mauvais traitement n'ait remué votre bile en aigrissant votre humeur, une autre affaire à ajuster à la porte avant de monter en chaise, c'est avec les fils et les filles de la pauvreté que vous avez affaire. Ils vous entourent... Et que personne ne les rebute !... Ce que souffrent ces malheureux est déjà trop cruel pour y ajouter de la dureté. Il vaut mieux avoir quelque monnaie à leur distribuer, et c'est un conseil que je donne à tous les voyageurs... Ils n'auront pas besoin d'écrire les motifs de leur générosité : ils seront enregistrés ailleurs.

Personne ne donne moins que moi, parce qu'il y a peu de mes connaissances qui aient moins à donner ; mais c'était le premier acte de cette nature que je faisais

en France; je le fis avec plus d'attention.

Hélas! disais-je en les montrant au bout de mes doigts, je n'ai que huit sous! Et je voyais huit pauvres femmes et autant d'hommes pour les recevoir.

Un de ces hommes sans chemise, et dont l'habit tombait en lambeaux, se trouvait au milieu des femmes. Il s'en retira aussitôt en faisant la révérence. Si tout le parterre criait d'une voix : *Place aux dames*! il ne montrerait pas plus de déférence pour le beau sexe que ce pauvre homme.

« Juste ciel! — m'écriai-je en moi-même, — par quelles sages raisons avez-vous ordonné que la mendicité et la politesse seraient réunies dans ce pays, quand elles sont si opposées dans les autres régions? »

Je lui offris un de mes huit sous uniquement parce qu'il avait été honnête.

Un pauvre petit homme, plein de vivacité, et qui était vis-à-vis de moi, après avoir mis sous son bras un fragment de chapeau, tira sa tabatière de sa poche, et offrit généreusement une prise de tabac à

toute l'assemblée... C'était un don de conséquence, et chacun le refusa en faisant une inclination... Il les sollicita avec un air de franchise :

« Prenez, prenez-en, » dit-il en regardant d'un autre côté.

Et à la fin ils en prirent.

« Ce serait dommage, — me dis-je, — que ta boite se vidât. »

J'y mis deux sous, et j'y pris moi-même une prise de tabac pour lui rendre le don plus agréable. Il sentit le poids de la seconde obligation plus que celui de la première. C'était lui faire honneur. L'autre, au contraire, était humiliante ; il me salua jusqu'à terre.

« Tenez, — dis-je à un vieux soldat qui n'avait qu'une main, et semblait avoir vieilli dans le service, — voilà deux sous pour vous.

— Vive le roi ! » s'écria le vieux soldat.

Il ne me restait plus que trois sous. J'en donnai un pour l'amour de Dieu. C'est à ce titre qu'on me le demandait. La pauvre femme avait la cuisse disloquée : on ne peut pas soupçonner que ce fût pour un autre motif.

« Mon cher et très charitable monsieur !...

— On ne peut pas renvoyer celui-là, — me disais-je.

— Milord anglais ! »

Le seul son de ce mot valait l'argent, et je le payai du dernier de mes sous.

Mais, dans l'empressement où j'avais été de les distribuer, j'avais oublié un pauvre honteux, qui n'avait personne pour faire la quête, et qui, peut-être, aurait péri avant d'oser demander lui-même. Il était près de la chaise, mais hors du cercle ; il essuyait une larme qui découlait le long de son visage, et il avait l'air d'avoir vu de plus beaux jours.

« Bon Dieu ! — me disais-je, — et je n'ai pas un sou pour lui donner ! Vous en avez mille, » s'écrièrent à la fois toutes les puissances de la nature, qui étaient en mouvement chez moi.

Je m'approchai de lui, et je lui donnai... il n'importe quoi... Je rougirais à présent de me souvenir combien... J'étais honteux alors de penser combien peu... Si le lecteur devine ma disposition, il peut juger, entre ces deux points donnés, à un écu ou deux près, quelle fut la somme précise.

Je ne pouvais rien donner aux autres.

« Que Dieu vous bénisse, — leur dis-je.

— Et le bon Dieu vous bénisse vous-même ! » s'écrièrent le vieux soldat, le petit homme, etc.

Le pauvre honteux ne pouvait rien dire... Il se retira dans un coin pour essuyer ses yeux en se détournant. Je crus qu'il me remerciait plus que tous ceux qui parlaient.

XXV

LE BIDET

Ces petites affaires ne furent pas sitôt ajustées, que je montai dans ma chaise, très content de tout ce que j'avais fait à Montreuil... La Fleur, avec ses grosses bottes, sauta sur un bidet... Il s'y tenait aussi droit et aussi heureux qu'un prince.

Mais qu'est-ce que le bonheur et les grandeurs dans cette scène factice de la vie ? Rien n'y est stable ni permanent.

Nous n'avions pas encore fait une lieue, qu'un âne mort arrêta tout court La Fleur dans sa course... Le bidet ne voulut pas passer. La contestation entre La Fleur et lui s'échauffa, et le pauvre garçon fut désarçonné et jeté par terre.

Il souffrit sa chute avec toute la patience du Français qui aurait été le meilleur chrétien, et ne dit pas autre chose que : « Diable ! » Il remonta à cheval sur-le-champ et battit le bidet comme il aurait pu battre son tambour.

Le bidet volait d'un côté du chemin à l'autre, tantôt par ci, tantôt par là ; mais il ne voulait pas approcher de l'âne mort. La Fleur, pour le corriger, insistait... Et le bidet entêté le jeta encore par terre.

« Qu'a votre bidet, — lui dis-je, — La Fleur ?

— Monsieur, c'est le cheval le plus opiniâtre du monde.

— Eh bien ! s'il est obstiné, — repris-je, — il faut le laisser aller à sa fantaisie. »

La Fleur, qui était remonté, descendit ; et, dans l'idée qu'il ferait aller le bidet en avant, il lui donna un grand coup de

fouet, mais le bidet s'en retourna en galopant à Montreuil.

« Peste ! » dit La Fleur.

Je crois qu'il est bon de remarquer ici que, quoique La Fleur, dans ses accidents, ne se fût servi que de deux termes d'exclamations, il y en a cependant trois dans la langue française : ils répondent à ce que les grammairiens appellent le positif, le comparatif et le superlatif; et l'on se sert des uns et des autres dans tous les accidents imprévus de la vie.

Diable ! est le premier degré, c'est le degré positif; il est d'usage dans les émotions ordinaires de l'esprit, et lorsque de petites choses contraires à notre attente arrivent. Qu'on joue, par exemple, au passe-dix, et que l'on ne rapporte deux fois de suite que double as, ou, comme La Fleur, que l'on soit désarçonné et jeté par terre, ces petites circonstances et tant d'autres s'expriment par *diable !* et c'est pour cette raison que le cocuage, qui, en certains pays de l'Europe, exige plus d'énergie, ne se plaint en France que par cette expression.

Mais dans une aventure où il entre

quelque chose de dépitant, comme lorsque le bidet s'enfuit en laissant La Fleur étendu par terre dans ses grosses bottes, alors vient le second degré : on se sert de *peste!*

Pour le troisième...

Oh! c'est ici que mon cœur se gonfle de compassion, quand je songe à ce qu'un peuple aussi poli doit avoir souffert pour qu'il soit forcé à s'en servir...

Puissance qui délies nos langues et les rends éloquentes dans la douleur, accorde-moi des termes décents pour exprimer ce superlatif, et, quel que soit mon sort, je céderai à la nature...

Mais il n'y a point de ces termes décents dans la langue française... je pris mon parti, je formai la résolution de prendre les accidents qui m'arriveraient avec patience et sans faire d'exclamation.

La Fleur n'avait pas fait cette convention avec lui-même. Il suivit le bidet des yeux tant qu'il le put voir... Et l'on peut s'imaginer, si l'on veut, dès qu'il ne le vit plus, de quelle expression il fit usage pour conclure la scène.

Il n'y avait guère de moyen, avec des

bottes fortes aux jambes, de rattraper un cheval effarouché. Je ne voyais qu'une alternative, c'était de faire monter La Fleur derrière la chaise, ou de l'y faire entrer...

Il vint s'asseoir à côté de moi, et, dans une demi-heure, nous arrivâmes à la poste de Nampont.

XXVI

L'ANE MORT

« Voici, — dit-il en tirant de son bissac le reste d'une croûte de pain, — voici ce que tu aurais partagé avec moi si tu avais vécu... »

Je croyais que cet homme apostrophait son enfant... mais c'était à son âne qu'il adressait la parole, et c'était le même âne que nous avions vu en chemin, et qui avait été si fatal à La Fleur... Il paraissait le regretter si vivement, qu'il me fit souvenir des plaintes que Sancho Pança avait faites dans une occasion semblable. Mais

cet homme se plaignait avec des touches plus conformes à la nature.

Il était assis sur un banc de pierre à la porte. Le panneau et la bride de l'âne étaient à côté de lui : il les levait de temps en temps, et les laissait ensuite tomber... puis les regardait fréquemment en levant la tête. Il reprit ensuite sa croûte de pain comme s'il allait la manger... Mais, après l'avoir tenue quelque temps à la main, il la posa sur le mors de la bride en regardant avec des yeux de désir l'arrangement qu'il venait de faire, et il soupira.

La simplicité de sa douleur assembla une foule de monde autour de lui ; et La Fleur s'y mêla pendant qu'on attelait les chevaux. Moi, j'étais resté dans la chaise, et je voyais et j'entendais par-dessus la tête des autres.

Il disait qu'il venait d'Espagne, où il était allé du fond de la Franconie, et qu'il s'en retournait chez lui. Chacun était curieux de savoir ce qui avait pu engager ce pauvre vieillard à entreprendre un si long voyage.

« Hélas! — dit-il, — le ciel m'avait

donné trois fils : c'étaient les plus beaux garçons de toute l'Allemagne. La petite vérole m'enleva les deux aînés. Le plus jeune était frappé de la même maladie ; je craignis aussi de le perdre, et je fis vœu, s'il en revenait, d'aller par reconnaissance en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. »

Là, il s'arrêta pour payer un tribut à la nature... et pleura amèrement.

Il continua...

« Le ciel, — dit-il, — me fit la faveur d'accepter la condition, et je partis de mon hameau avec le pauvre animal que j'ai perdu... Il a participé à toutes les fatigues de mon voyage. Il a mangé le même pain que moi pendant toute la route... Enfin, il a été mon compagnon et mon ami. »

Chacun prenait part à la douleur de ce pauvre homme. La Fleur lui offrit de l'argent... Il dit qu'il n'en avait pas besoin.

« Hélas ! ce n'est pas la valeur de l'âne que je regrette, c'est sa perte... J'étais assuré qu'il m'aimait... »

Il leur raconta l'histoire d'un malheur

qui leur était arrivé en passant les Pyrénées... Ils s'étaient perdus et avaient été séparés trois jours l'un de l'autre ; pendant ce temps, l'âne l'avait cherché autant qu'il avait cherché l'âne ; à peine purent-ils manger l'un et l'autre qu'ils ne se fussent retrouvés.

« Vous avez au moins une consolation, — lui dis-je, — dans votre perte : c'est que je suis persuadé que vous lui avez été un tendre maître.

— Hélas ! — dit-il, — je le croyais ainsi pendant que le pauvre animal vivait ; mais, à présent qu'il est mort, je crains que la fatigue de me porter ne l'ait accablé, et que je ne sois responsable d'avoir abrégé sa vie... »

« Quelle honte pour les hommes ! me dis-je en moi-même ; se croient-ils indignes de s'entr'aimer, au moins autant que ce pauvre homme aimait son âne ? »

XXVII

LE POSTILLON

Cette histoire m'affecta. Le postillon n'y

prit pas garde, et il m'entraina sur le pavé au grand galop.

Le voyageur qui brûle de soif dans les déserts sablonneux de l'Arabie n'aspire pas plus vivement au bonheur de trouver une source que mon âme aspirait après des mouvements tranquilles... J'aurais souhaité que le postillon eût parti moins vite; mais, au moment que le bon pèlerin achevait son histoire, il donna de si grands coups de fouet à ses chevaux, qu'ils partirent comme si le dieu qui poussait ceux d'Hippolyte eût été à leurs trousses.

« Pour l'amour de Dieu ! — lui criai-je, — allez plus doucement. »

Mais plus je criais, plus il excitait ses chevaux.

« Que le diable t'emporte donc ! — lui dis-je. — Vous verrez qu'il continuera d'aller vite, jusqu'à ce qu'il me mette en colère... Ensuite, il ira doucement pour me faire enrager. »

Il n'y manqua pas. Il arriva à une hauteur, et fut obligé d'aller pas à pas. Je m'étais fâché contre lui... je m'étais fâché ensuite contre moi-même, pour m'être mis en colère... Un bon galop, dans ce

moment, m'aurait fait du bien... Mais...

« Allons un peu plus vite, mon bon garçon, » lui dis-je...

Je voulais me rappeler l'histoire du pauvre Allemand et de son âne, mais j'en avais perdu le fil, et il me fut aussi impossible de le retrouver qu'au postillon d'aller le trot.

« Eh bien! que tout aille à l'aventure! Je me sens disposé à faire de mon mieux, et tout va de travers. »

La nature, dans ses trésors, a toujours des lénitifs pour adoucir nos maux. Je m'endormis et ne me réveillai qu'au mot d'*Amiens,* qui frappa mon oreille.

« Oh! oh! — dis-je en me frottant les yeux... — c'est ici que ma belle dame doit venir... »

XXVIII

RÉSOLUTION

J'eus à peine prononcé ces mots, que le

comte de L... et sa sœur passèrent dans leur chaise de poste. Elle me fit un salut de connaissance, mais avec un air qui semblait signifier qu'elle avait quelque chose à me dire. Je n'avais effectivement pas encore achevé de souper, que le domestique de son frère m'apporta un billet de sa part. Elle me priait, le premier matin que je n'aurais rien à faire à Paris, de remettre la lettre qu'elle m'envoyait à madame de R... Elle ajoutait qu'elle aurait bien voulu me raconter son histoire, et qu'elle était bien fâchée de n'avoir pu le faire... mais que, si jamais je passais par Bruxelles, et que je n'eusse pas oublié le nom de madame L... elle aurait cette satisfaction.

« Ah ! j'irai vous voir, charmante femme ! — dis-je en moi-même ; — rien ne me sera plus facile. Je n'aurai, en revenant d'Italie, qu'à traverser l'Allemagne, la Hollande. Et que m'en coûtera-t-il de plus d'aller en Brabant ? A peine y a-t-il dix postes. Mais il y en aurait mille... je les franchirais toutes. Quelles délices, pour prix de tous mes voyages, de participer aux incidents d'une triste histoire,

que la beauté, qui en est le sujet, raconte elle-même! Quelle félicité de la voir pleurer! C'en serait une plus grande encore de tarir la source de ses larmes; mais, si je ne parviens pas à la dessécher, n'est-ce pas toujours une sensation exquise d'essuyer les joues mouillées d'une belle femme, assis à ses côtés pendant toute la nuit et dans le silence? »

Il n'y avait certainement point de mal dans cette pensée. J'en fis cependant un reproche amer et dur à mon cœur.

J'avais toujours joui du bonheur d'aimer quelque belle. Ma dernière flamme, éteinte dans un accès de jalousie, s'était rallumée depuis trois mois aux beaux yeux de Lisette, et je lui avais juré qu'elle durerait pendant tous mes voyages... Et pourquoi dissimuler la chose? je lui avais juré une fidélité éternelle : elle avait des droits sur tout mon cœur. Partager mes affections, c'était les risquer... Et qui pouvait m'assurer qu'il n'y aurait point de perte? Et alors Yorick, qu'aurez-vous à repondre aux plaintes d'un cœur si rempli de confiance, si bon, si doux?... N'est-il pas irréprochable?... Non, non, dis-je en

m'interrompant moi-même, je n'irai pas à Bruxelles.

Mais mon imagination, cependant, continue à se promener... Enchanteresse! Ah! cesse de m'offrir tes illusions... Elles sont heureusement dissipées. Je ne vois plus que ma Lisette. Je me rappelle ses regards au dernier moment de notre séparation, dans ce moment où l'âme, à force de sentir, ne nous permettait pas d'exprimer notre adieu par le mot même. Et n'est-ce pas là ton portrait, ma chère Lisette? N'est-ce pas toi qui me l'as attaché au cou avec ce ruban noir? Je rougis en le fixant... Je voulus le baiser... et je n'osai en approcher mes lèvres. Cette tendre fleur doit-elle se flétrir jusque dans la racine? Et qui en serait cause? N'est-ce pas moi, au contraire, qui ai promis que mon sein serait son abri?

« Source éternelle de félicité! — m'écriai-je en tombant à genoux, — soyez témoin, avec tous les esprits célestes, que je n'irai point à Bruxelles, à moins qu'il ne fallût passer par là pour gagner le ciel, et que Lisette n'y vînt avec moi. »

Le cœur, dans des transports de cette

nature, dit toujours trop, malgré le jugement.

XXIX

LA LETTRE

La fortune n'avait pas favorisé La Fleur. Il n'avait pas été heureux dans ses faits de chevalerie, et depuis vingt-quatre heures, à peu près, qu'il était à mon service, rien ne s'était offert pour qu'il pût signaler son zèle. Le domestique du comte de L..., qui m'avait apporté la lettre, lui parut une occasion propice, et il la saisit. Dans l'idée qu'il me ferait honneur par ses attentions, il le prit dans un cabinet de l'auberge, et le régala du meilleur vin de Picardie. Le domestique du comte, pour n'être pas en reste de politesse, l'engagea à venir avec lui à l'hôtel. L'humeur gaie et douce de La Fleur mit bientôt tous les gens de la maison à leur aise vis-à-vis de lui. Il n'était pas chiche,

en vrai Français, de montrer les talents qu'il possédait, et en moins de cinq à six minutes, il prit son fifre, et la femme de chambre, le maître d'hôtel, le cuisinier, la laveuse de vaisselle, les laquais, les chiens, les chats, tout, jusqu'à un vieux singe, se mit aussitôt à danser. Jamais cuisine n'avait été si gaie.

Madame de L.... en passant de l'appartement de son frère dans le sien, surprise des ris et du bruit qu'elle entendait, sonna sa femme de chambre pour en savoir la cause; et, dès qu'elle sut que c'était le domestique du gentilhomme anglais qui avait répandu la gaieté dans la maison en jouant du fifre, elle lui fit dire de monter.

La Fleur, en montant les escaliers, s'était chargé de mille compliments de la part de son maître pour madame, ajoutant bien des choses au sujet de la santé de madame; que son maître serait au désespoir si madame se trouvait incommodée par les fatigues du voyage, et que monsieur avait reçu la lettre que madame lui avait fait l'honneur de lui écrire...

« Et, sans doute, il m'a fait l'honneur,

— dit madame en interrompant La Fleur, — de me répondre par un billet... »

Elle lui parut dire cela d'un ton qui annonçait tellement qu'elle était sûre du fait, que La Fleur n'osa la détromper... Il tremble que je n'eusse fait une impolitesse; peut-être eut-il peur aussi qu'on ne le regardât comme un sot de s'attacher à un maître qui manquait d'égards pour les dames; et lorsqu'elle demanda s'il avait une lettre pour elle:

« Oh! qu'oui, — dit-il, — madame. »

Il mit aussitôt son chapeau par terre, et, saisissant le bas de sa poche droite avec la main gauche, il commença à chercher la lettre avec son autre main... Il fit la même recherche dans sa poche gauche :

« Diable! » disait-il.

Ensuite il chercha dans les poches de sa veste, et même dans son gousset :

« Peste!... »

Enfin, il les vida toutes sur le plancher, où il étala un col sale, un mouchoir, un peigne, une mèche de fouet, un bonnet de nuit... Il regarda entre les bords de son chapeau, et peu s'en fallut qu'il ne plaçât là sa troisième exclamation;

mais son étourderie en prit la place.

« Excusez, — dit-il, — madame ; il faut que j'aie laissé la lettre sur la table de l'auberge. Je vais courir la chercher, et je serai de retour dans trois minutes. »

Je venais de me lever de table, quand La Fleur entra pour me conter son aventure. Il me fit naïvement le récit de toute l'histoire, et il ajouta que si monsieur avait, par hasard, oublié de répondre à la lettre de madame, il pouvait réparer cette faute par tout ce qu'il venait de faire... sinon, que les choses resteraient comme elles étaient d'abord.

Je n'étais pas sûr que l'étiquette m'obligeât de répondre ou non ; mes cheveux ne se sont pas blanchis dans l'étude de cette loi. Mais un démon même n'aurait pas pu se fâcher contre La Fleur. C'était son zèle pour moi qui l'avait fait agir. S'y était-il mal pris ? me jetait-il dans un embarras ?... Son cœur n'avait pas fait de faute... Je ne crois pas que je fusse obligé d'écrire... ; La Fleur avait cependant l'air d'être si satisfait de lui-même, que...

« Cela est fort bien, — lui dis-je, — cela suffit... »



... Il fit la même recherche dans sa poche gauche...

Il sortit de la chambre avec la vitesse d'un éclair, et m'apporta presque aussitôt une plume, de l'encre et du papier... Il approcha la table d'un air si gai, si content, que je ne pus me défendre de prendre la plume.

Mais qu'écrire ? Je commençai et recommençai. Je gâtai inutilement cinq ou six feuilles de papier... Je n'étais pas d'humeur à écrire.

La Fleur, qui s'imaginait que l'encre était trop épaisse, m'apporta de l'eau pour la délayer. Il mit ensuite devant moi de la poudre et de la cire d'Espagne. Tout cela ne faisait rien. J'écrivais, j'effaçais, je déchirais, je brûlais, et je me remettais à écrire avec aussi peu de succès.

« Peste de l'étourdi !... — me disais-je à moi-même à voix basse... — je ne peux pas écrire cette lettre... » je jetai de désespoir la plume à terre.

La Fleur, qui vit mon embarras, s'avança d'une manière respectueuse, et, en me faisant mille excuses de la liberté qu'il allait prendre, il me dit qu'il avait dans sa poche une lettre qui pourrait peut-être me servir de modèle. Un tambour de son régiment

l'avait écrite à la femme d'un caporal.

Je ne demandais pas mieux que de le contenter.

« Voyons-la, » lui dis-je.

Il tira alors de sa poche un petit portefeuille rempli de lettres et de billets doux. Il dénoua la corde qui le liait, en tira des lettres, les mit sur la table, les feuilleta les unes après les autres, et, après les avoir toutes repassées à deux reprises différentes, il s'écria enfin :

« Monsieur, c'est celle-ci ! »

Il la déploya, la mit devant moi, et se retira à trois pas de la table pendant que je la lisais.

XXX

LETTRE (1)

« Madame,

» Je suis pénétré de la douleur la plus vive, et réduit en même temps au déses-

(1) Cette lettre est en français dans l'original.

poir par ce retour imprévu du caporal, qui rend notre entrevue de ce soir la chose du monde la plus impossible.

» Mais, vive la joie ! et toute la mienne sera de penser à vous.

» L'amour n'est *rien* sans sentiment.

» Et le sentiment est encore *moins* sans amour.

» On dit qu'on ne doit jamais se désespérer.

» On dit aussi que monsieur le caporal monte la garde le mercredi ; alors ce sera mon tour.

» *Chacun à son tour.*

» En attendant, vive l'amour ! et vive la bagatelle !

» Je suis, madame, avec tous les sentiments les plus respectueux et les plus tendres, tout à vous,

» JACQUES ROQUES. »

Il n'y avait qu'à changer le caporal en comte... ne point parler de monter la

garde le mercredi. La lettre, au surplus, n'était ni bien ni mal. Ainsi, pour contenter le pauvre La Fleur, qui tremblait pour ma réputation, pour la sienne et pour sa lettre, j'habillai ce chef-d'œuvre à ma guise. Je cachetai ce que j'avais écrit, La Fleur le porta à madame de L..., et nous partîmes le lendemain matin pour Paris.

XXXI

PARIS

L'agréable ville, quand on a un bel équipage, une douzaine de laquais et une couple de cuisiniers ! Avec quelle liberté, quelle aisance on y vit !

Mais un pauvre prince, sans cavalerie, et qui n'a pour tout bien qu'un fantassin, fait bien mieux d'abandonner le champ de bataille et de se confiner dans le cabinet, s'il peut s'y amuser.

J'avoue que mes premières sensations, dès que je fus seul dans ma chambre,

furent bien éloignées d'être aussi flatteuses que je me l'étais figuré... Je m'approchai de la fenêtre, et je vis à travers les vitres une foule de gens de toutes les couleurs qui couraient après le plaisir : les vieillards avec des lances rompues et des casques qui n'avaient plus leurs masques; les jeunes chargés d'une armure brillante d'or, ornés de tous les riches plumages de l'Orient, et joûtant tous en faveur du plaisir, comme les preux chevaliers faisaient autrefois dans les tournois pour acquérir de la gloire et de l'estime.

« Hélas! mon pauvre Yorick, — m'écriai-je, — que fais-tu ici? A peine es-tu arrivé que ce fracas brillant te jette dans le rang des atomes. Ah! cherche quelque rue détournée, quelque profond cul-de-sac où l'on n'ait jamais vu de flambeau darder ses rayons, ni entendu de carrosse rouler... C'est là où tu peux passer ton temps. Peut-être y trouveras-tu quelque grisette qui te le fera paraitre moins long. Voilà les espèces de coteries que tu pourras fréquenter. Je périrai plutôt, — m'écriai-je en tirant de mon portefeuille la lettre que madame de L... m'avait

chargé de remettre. — J'irai voir madame de R... et c'est la première chose que je ferai... La Fleur ?

— Monsieur.

— Faites venir un perruquier... Vous donnerez ensuite un coup de vergette à mon habit. »

XXXII

LA PERRUQUE

Le perruquier entre. Il jette un coup d'œil sur ma perruque, et refuse net d'y toucher. C'était une chose au-dessus ou au-dessous de son art.

« Mais comment donc faire ? — lu dis-je.

— Monsieur, il en faut prendre une de ma facon... j'en ai de toutes faites...

— Voyons. »

Il sortit et rentra presque aussitôt avec cinq ou six perruques.

« Celle-ci vous va à merveille...

— Oui ? Eh bien, soit... Mais je crains, mon ami, — lui dis-je, — que cette boucle ne se soutienne pas...

— Vous pourriez, — dit-il, — la tremper dans la mer, elle tiendrait.

« Tout est grand à Paris, — me disais-je. »

La plus grande étendue des idées d'un perruquier anglais n'aurait jamais été plus loin qu'à lui faire dire : Trempez-la dans un seau d'eau. Quelle différence ! C'est comme le temps à l'éternité. »

Je l'avouerai, je déteste toutes les conceptions froides et flegmatiques, et toutes les idées minces et bornées dont elles naissent : je suis ordinairement si frappé des grands ouvrages de la nature, que, si je le pouvais, je n'aurais jamais d'objet de comparaison que ce ne fût pour le moins une montagne. Tout ce qu'on peut dire du sublime français à cet égard, c'est que la grandeur consiste plus dans le mot que dans la chose. La mer remplit sans doute l'esprit d'une idée vaste ; mais Paris est si avant dans les terres, qu'il n'y avait pas d'apparence que je prisse la poste pour aller à cent milles de là faire l'expérience dont me parlait le perruquier.

Ainsi, le perruquier ne me disait rien.

Un seau d'eau fait, sans contredit, une triste figure vis-à-vis de la mer, mais il a l'avantage d'être sous la main, et l'on peut y tremper la boucle en un instant...

Disons le vrai : l'expression française exprime plus qu'on ne peut faire. C'est du moins ce que je pense, après y avoir bien réfléchi.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ces minuties sont des marques beaucoup plus sûres et beaucoup plus distinctives des caractères nationaux que les affaires les plus importantes de l'Etat, où il n'y a ordinairement que les grands qui agissent. Ils se ressemblent et parlent à peu près de même dans toutes les nations, et je ne donnerais pas douze sous de plus pour avoir le choix entre eux tous.

Le perruquier me disait qu'il voulait que ma perruque fit sa réputation, et il resta si longtemps à l'accommoder, que je trouvai qu'il était trop tard pour aller chez madame de R... porter ma lettre. Cependant, quand un homme est une fois habillé pour sortir, il ne peut guère faire de réflexions sérieuses. Je pris par écrit le

nom de l'hôtel de Modène, où j'étais logé, et je sortis sans savoir où j'irais...

« J'y songerai, — dis-je, — en marchant. »

XXXIII

LE POULS

Les petites douceurs de la vie en rendent la durée moins ennuyeuse et plus supportable. Les grâces, la beauté, disposent à l'amour; elles ouvrent la porte, et on y entre insensiblement.

« Je vous prie, madame, d'avoir la bonté de me dire par où il faut prendre pour aller à l'*Opéra-Comique*.

— Très volontiers, monsieur, » dit-elle en quittant son ouvrage.

J'avais jeté les yeux dans cinq ou six boutiques pour chercher une figure qui ne se renfrognerait pas en lui faisant cette question. Celle-ci me plut et j'entrai.

Elle était assise sur une chaise basse

dans le fond de la boutique, en face de la porte, et brodait des manchettes.

« Très volontiers, » dit-elle.

Et elle se leva d'un air si gai, si gracieux, que, si j'avais dépensé cinquante louis dans sa boutique, — j'aurais dit : « Cette femme est reconnaissante. »

« Il faut tourner, monsieur, — dit-elle en venant avec moi à la porte, et en me montrant la rue qu'il fallait prendre ; — il faut d'abord tourner à votre gauche... mais prenez garde... Il y a deux rues ; c'est la seconde... vous la suivrez un peu, et vous verrez une église. Quand vous l'aurez passée, vous prendrez à droite, et cette rue vous conduira au bas du Pont-Neuf, qu'il faudra passer... Vous ne trouverez personne alors qui ne se fasse un plaisir de vous montrer le reste du chemin. »

Elle me répéta tout cela trois fois, avec autant de patience et de bonté qu'elle me l'avait d'abord dit ; et, si des tons et des manières ont une signification — et ils en ont une sans doute, à moins que ce ne soit pour des cœurs insensibles, — elle semblait s'intéresser à ce que je ne me perdisse pas.

Cette femme, qui n'était guère au-dessus de l'ordre des grisettes, était charmante ; mais je suppose que ce ne fut pas sa beauté qui me rendit si sensible à sa politesse. La seule chose dont me je souvienne bien, c'est que je la fixai en lui disant combien je lui étais obligé. Je réitérai mes remerciements autant de fois qu'elle m'avait instruit.

Je n'étais pas à dix pas de sa porte que j'avais oublié tout ce qu'elle m'avait dit. Je regardai derrière moi, et je la vis qui était encore sur sa boutique pour observer si je prendrais le bon chemin. Je retournai pour lui demander s'il fallait d'abord aller à droite ou à gauche.

« J'ai tout oublié, — lui dis-je.

— Est-il possible ? — dit-elle en souriant.

— Cela est très possible, et cela arrive toujours quand on fait moins d'attention aux avis que l'on reçoit qu'à la personne qui les donne. »

Çe que je disais était vrai, et elle le prit comme toutes les femmes prennent les choses qui leur sont dues. Elle me fit une légère révérence.

« Attendez, — me dit-elle, en mettant sa main sur mon bras pour me retenir. — Je vais envoyer un garçon dans ce quartier-là porter un paquet : si vous voulez avoir la complaisance d'entrer, il sera prêt dans un moment, et il vous accompagnera jusqu'à l'endroit même. »

Elle cria à son garçon, qui était dans l'arrière-boutique, de se dépêcher, et j'entrai avec elle. Je levai de dessus la chaise, où elle les avait mises, les manchettes qu'elle brodait ; elle s'assit sur une chaise basse, et je me mis à côté d'elle.

« Allons donc, François ! — dit-elle. — Ne vous impatientez pas, je vous prie, monsieur, il sera prêt dans un moment.

— Et, pendant ce moment, je voudrais, moi, vous dire mille choses agréables pour toutes vos politesses. Il n'y a personne qui ne puisse par hasard faire une action qui annonce un bon naturel ; mais, quand les actions de ce genre se multiplient, c'est l'effet du caractère et du tempérament. Si le sang qui passe dans le cœur est le même que celui qui coule vers les extrémités, je suis sûr, — ajoutai-je en

lui soulevant le poignet, — qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ait un meilleur pouls que le vôtre...

— Tâtez-le, » dit-elle en tendant le bras.

Et aussitôt je saisis ses doigts d'une main, et j'appliquai sur l'artère les deux premiers doigts de mon autre main.

Que ne passiez-vous en ce moment, mon cher ami ! vous m'auriez-vu en habit noir, et dans une attitude grave, aussi attentivement occupé à compter les battements de son pouls, que si j'eusse guetté le retour du flux et du reflux de la fièvre. Vous auriez ri, mais peut-être aussi m'auriez-vous moralisé... Eh bien ! je vous aurais laissé rire sans m'inquiéter de vos sermons. Croyez-moi, mon cher censeur, il y a de bien plus mauvaises occupations dans le monde que celle de tâter le pouls d'une femme... Oui... mais d'une grisette ?... et dans une boutique tout ouverte ?

Et ! tant mieux ! Quand mes vues sont honnêtes, je ne me mets point en peine de ce qu'on peut dire.

XXXIV

LE MARI

J'avais compté vingt battements de pouls, et je voulais aller jusqu'à quarante, quand son mari parut à l'improviste, et dérangea mon calcul.

« C'est mon mari, — dit-elle, — et cela ne fait rien. »

Je recommençai donc à compter.

« Monsieur est si complaisant, — ajouta-t-elle, — qu'en passant près de chez nous, il est venu pour me tâter le pouls. »

Le mari ôta son chapeau, me salua, — et me dit que je lui faisais trop d'honneur. Il remit aussitôt son chapeau, et s'en alla.

« Bon Dieu ! — m'écriai-je en moi-même, — est-il possible que ce soit là son mari ? »

Une foule de gens savent sans doute ce qui pouvait m'autoriser à faire cette exclamation, et ils vont se fâcher de ce que je



... Tâtez-le, » dit-elle en tendant le bras...



vais l'expliquer à d'autres... A la bonne heure.

Un marchand de Londres ne semble être avec sa femme qu'un tout, un individu, dont une partie brille par les perfections de l'esprit et du corps, et l'autre en possède aussi qui ne sont pas moins utiles. Ils unissent tout cela, vont de pair et cadrent l'un avec l'autre, autant qu'il est possible à un mari et à une femme de s'accorder.

Mais ce n'est pas ainsi que vont les choses à Paris. La puissance législative et exécutrice de la boutique n'appartient point au mari : c'est l'empire de la femme ; et le mari, qui n'y paraît qu'en étranger, y paraît rarement. Il se tient dans l'arrière-boutique ou dans quelque chambre obscure, tout seul dans son bonnet de nuit ; fils rustique de la nature, il reste au milieu des hommes tel que la nature l'a formé. Les femmes, par un babillage et un commerce continuel avec tous ceux qui vont et viennent, sont comme ces cailloux de toutes sortes de formes, qui, frottés les uns contre les autres, perdent leur rudesse, et prennent quelquefois le poli d'un dia-

mant... Ce pays n'a rien de salique que la monarchie. On y a cédé tout le reste aux femmes.

« Comment trouvez-vous, monsieur, le battement de mon pouls? — dit-elle.

— Il est aussi doux, — lui dis-je en la fixant tranquillement, — que je me l'étais imaginé. »

Elle allait me répondre; mais François, en entrant, dit que le paquet de gants était fait.

« Où faut-il le porter?...

— A propos, — dis-je, — j'en voudrais avoir quelques paires. »

XXXV

LES GANTS

La belle marchande se lève, passe derrière son comptoir, atteint un paquet et le délie. J'avance vis-à-vis d'elle : les gants étaient tous trop larges; elle les mesura l'un après l'autre sur ma main : cela ne les

rapetissait pas. Elle me pria d'en essayer une paire qui ne lui paraissait pas si grande que les autres. Elle en ouvrit un, et ma main y glissa tout d'un coup...

« Cela ne me convient pas, — dis-je en remuant un peu la tête.

— Non, » dit-elle en faisant le même mouvement.

Il y a de certains regards combinés, qui, par le mélange des différentes sensations que donnent les humeurs, le bon sens, la gravité, la sottise et toutes les autres affections de l'âme, expliquent plus subtilement ce qu'on a à dire que tous les langages variés de la tour de Babel ne pourraient l'exprimer... Ils se communiquent et se saisissent avec une telle promptitude, qu'on ne sait auquel des deux attribuer ce qu'ils ont de bon ou de dangereux...

Pour moi, je laisse à messieurs les dissertateurs le soin de grossir de ce sujet leurs agréables volumes... Il me suffit de répéter que les gants ne convenaient pas... Nous repliâmes tous deux nos mains dans nos bras, en nous appuyant sur le comptoir. Il était si étroit, qu'il n'y avait de place entre nous que pour le paquet de gants.

La jeune marchande regardait quelquefois les gants, ensuite la fenêtre, puis les gants... et jetait de temps en temps les yeux sur moi. Elle ne disait mot, et je n'étais pas disposé à rompre le silence... Je suivais en tout son exemple. Mes yeux se portaient tour à tour sur elle, et sur la fenêtre, et sur les gants.

Mais je perdis beaucoup dans toutes ces attaques d'imitation. Elle avait des yeux noirs, vifs, qui dardaient leurs rayons à travers deux longues paupières de soie ; et ils étaient si perçants, qu'ils pénétraient jusqu'à mon cœur... Cela peut paraître étrange... mais je ne m'étais interdit que le voyage à Bruxelles... Ah ! Lisette ! Lisette !

« N'importe, — dis-je en prenant sur-le-champ ma résolution... — Je vais m'accommoder de ces deux paires de gants. »

On ne me surfit pas d'un sou, et je fus sensible à ce procédé. J'aurais voulu qu'elle eût demandé quelque chose de plus, et j'étais embarrassé de pouvoir le lui dire.

« Croyez-vous, monsieur, — me dit-elle en devinant mon embarras, — que je vou-

drais demander seulement un sou de trop à un étranger... et surtout à un étranger dont la politesse, plus que le besoin de gants, l'engage à prendre ce qui ne lui convient pas, et à se fier à moi ? Est-ce que vous m'en auriez cru capable ?...

— Moi, non, je vous assure ; mais vous l'auriez fait, que je vous l'aurais pardonné de tout mon cœur... »

Je payai ; et, en la saluant un peu plus profondément que cela n'est d'usage, je la quittai, et le garçon avec son paquet me suivit.

XXXVI

LA TRADUCTION

On me mit dans une loge où il n'y avait qu'un vieil officier. J'aime les militaires, dont les mœurs sont adoucies par une profession qui développe souvent les mauvaises qualités de ceux qui sont méchants. J'en ai connu un que la mort m'a enlevé

depuis longtemps. Mais je me fais un plaisir de le nommer ; c'était le capitaine Shandy, le plus cher de tous mes amis. Je ne puis penser à la douceur et à l'humanité de ce brave homme sans verser des larmes, et j'aime, à cause de lui, tout le corps des vétérans. J'enjambai sur-le-champ les deux bancs qui étaient derrière moi, pour me placer à côté de l'officier qui était dans la loge.

Il lisait attentivement une petite brochure qui était probablement une des pièces qu'on allait jouer. Je fus à peine assis qu'il ôta ses lunettes, les enferma dans un étui de chagrin et mit le livre et l'étui dans sa poche. Je me levai à demi pour le saluer.

Qu'on traduise ceci dans tous les langages du monde, en voici le sens :

« Voilà un pauvre étranger qui entre dans la loge... Il a l'air de ne connaitre personne, et il demeurerait sept ans à Paris, qu'il n'y connaitrait qui que ce soit, si tous ceux dont il approcherait tenaient leurs lunettes sur le nez... C'est lui fermer la porte de la conversation : ce serait le traiter pire qu'un Allemand. »



... La belle marchande se lève, passe derrière son comptoir...

Le vieil officier aurait pu dire tout cela à haute voix, et je ne l'aurais pas mieux entendu... Je lui aurais, à mon tour, traduit en français le salut que je lui avais fait : je lui aurais dit « que j'étais sensible à son attention, et que je lui en rendais mille grâces. »

Il n'y a point de secret qui aide plus au grogrès de la sociabilité que de se rendre habile dans cette manière abrégée de se faire entendre. On gagne beaucoup à pouvoir expliquer en termes intelligibles les regards, les gestes et toutes leurs différentes inflexions. Je m'en suis fait une telle habitude, que je n'exerce presque cet art que machinalement. Je ne marche point dans les rues de Londres, que je ne traduise tout du long du chemin ; et je me suis souvent trouvé dans des cercles dont j'aurais pu rapporter, quoiqu'on n'y eût pas dit quatre mots, vingt conversations différentes, ou les écrire, sans risquer de dire quelque chose qui n'aurait pas été vrai.

Un soir que j'allais au concert, comme je me présentais à la porte pour entrer, la marquise de F... sortait de la salle avec

une espèce de précipitation, et elle était presque sur moi, que je ne l'avais pas vue. Je fis un saut de côté pour la laisser passer. Elle fit de même et du même côté, et nos têtes se touchèrent... Elle alla aussitôt de l'autre côté, et un mouvement involontaire m'y porta, et je m'opposai encore innocemment à son passage... Cela se répéta encore malgré nous jusqu'au point de nous faire rougir... A la fin, je fis ce que j'aurais dû faire dès le commencement, je me tins tranquille, et la marquise passa sans difficulté.

Je sentis aussitôt ma faute, et il n'était pas possible que j'entrasse sans la réparer autant qu'il me serait possible. Pour cela, je suivis la marquise des yeux jusqu'au bout du passage. Elle tourna deux fois les siens vers moi, et semblait marcher de façon à me faire juger qu'elle voudrait faire place à quelque autre qui voudrait passer...

« Non, non, — dis-je; — c'est là une mauvaise traduction : elle a droit d'exiger que je lui fasse des excuses, et l'espace qu'elle laisse n'est que pour me donner la facilité de lui en faire... »

Je cours donc à elle, et lui demande pardon de l'embarras que je lui avais causé, en lui disant que mon intention était de lui faire place... Elle dit qu'elle avait eu le même dessein à mon égard... et nous nous remerciâmes réciproquement. Elle était au haut de l'escalier, et, ne voyant point d'écuyer près d'elle, je lui offris la main pour la conduire à sa voiture... Nous descendimes l'escalier, en nous arrêtant presque à chaque marche pour parler du concert qu'on allait donner et de notre aventure. Elle était déjà dans son carrosse que nous en parlions encore.

« J'ai fait six efforts différents, — lui dis-je, — pour vous laisser passer...

— Et moi, j'en ai fait autant pour vous laisser entrer...

— Je voudrais bien, — lui dis-je, — que vous en fissiez un septième...

— Très volontiers, — dit-elle en me faisant place... — La vie est trop courte pour s'occuper de tant de formalités... »

Je montai dans la voiture, et je l'accompagnai chez elle... Que devint le concert? Ceux qui y étaient le savent mieux que moi. Je ne veux qu'ajouter que

la liaison agréable que je formai me fit plus de plaisir que si l'on m'eût payé un million pour ma traduction.

XXXVII

LE NAIN

Je n'ai jamais ouï dire que quelqu'un, si ce n'est une seule personne que je nommerai probablement dans ce chapitre, eût fait une remarque que je fis au moment même que je jetai les yeux sur le parterre. Je ne me souvenais même pas trop qu'on l'eût faite, et le jeu inconcevable de la nature, en formant un si grand nombre de nains, m'en frappa plus vivement. Elle se joue, sans doute, de tous les pauvres humains, dans tous les coins de l'univers ; mais à Paris il semble qu'elle ne mette point de bornes à ses amusements... La bonne déesse paraît aussi gaie qu'elle est sage.

J'étais à l'Opéra-Comique, mais toutes

mes idées n'y étaient point renfermées, et elles se promenaient dehors, comme si j'y avais été moi-même... Je mesurais, j'examinais tous ceux que je rencontrais dans les rues. C'était une tâche mélancolique, surtout quand la taille était petite... le visage très brun, les yeux vifs, le nez long, les dents gâtées, la mâchoire de travers... Je souffrais de voir tant de malheureux que la force des accidents avait chassés de la classe où ils devaient être, pour les contraindre à faire nombre dans une autre... Les uns, à cinquante ans, paraissaient à peine être des enfants par leur taille : les autres étaient noués, rachitiques, bossus, ou avaient les jambes tortues. Ceux-ci étaient arrêtés dans leur croissance dès l'âge de six ou sept ans par les mains de la nature ; ceux-là ressemblaient à des. pommiers nains, qui, dès leur première existence, font voir qu'ils ne parviendront jamais à la hauteur commune des autres arbres de la même espèce.

Un médecin voyageur dirait peut-être que tout cela ne provient que de bandages mal faits et mal appliqués... Un médecin

sombre dirait que c'est faute d'air; et un voyageur curieux, pour appuyer ce système, se mettrait à mesurer la hauteur des maisons, le peu de largeur des rues et la petitesse extrême des bouges où, au sizième ou septième étage, les gens du peuple mangent et couchent ensemble.

M. Shandy, qui avait sur bien des choses des idées fort extraordinaires, soutenait, en causant un soir sur cette matière, que les enfants pouvaient devenir fort grands lorsqu'ils étaient venus au monde sans accident:

« Mais, — ajoutait-il en plaisantant, — le malheur des habitants de Paris est d'être si étroitement logés, que je m'étonne qu'ils y trouvent assez de place pour faire même leurs enfants... Aussi que font-ils? Des riens; car n'est-ce pas ainsi, après vingt ou vingt-cinq ans de tendres soins et de bonne nourriture, qu'on doit appeler une chose qui n'est pas devenue plus haute que la jambe?... »

M. Shandy, qui était toujours très laconique, en resta là, et il ne dit rien des moyens qu'il y aurait de rendre les hommes plus géants que nains.

Je n'en dirai rien moi-même... Ce n'est pas ici un ouvrage de raisonnement, et je m'en tiens à la fidélité de la remarque, qui peut se vérifier dans toutes les rues et dans tous les carrefours de Paris. Je descendais un jour de la place du Palais-Royal au quai du Louvre par la rue Froidmanteau; j'aperçus un petit garçon qui avait de la peine à passer le ruisseau, et je lui tendis la main pour l'aider. Quelle fut ma surprise en jetant les yeux sur lui! Le petit garçon avait au moins quarante ans...

« Mais il n'importe, — dis-je... — Quelque autre bonne âme en fera autant pour moi quand j'en aurai quatre-vingt-dix. »

Je sens en moi je ne sais quels principes d'égards et de compassion pour cette portion défectueuse et diminutive de mon espèce... Ils n'ont ni la force ni la taille pour se pousser et pour figurer dans le monde... Je n'aime point qu'on les humilie... Et je ne fus pas sitôt assis à côté de mon vieil officier, que j'eus le chagrin de voir qu'on se moquait d'un bossu au bas de la loge où nous étions.

Il y a entre l'orchestre et la première loge de côté un espace où beaucoup de spectateurs se réfugient quand il n'y a plus de place ailleurs. On y est debout quoiqu'on paye aussi cher que dans l'orchestre.

Un pauvre hère de cette espèce s'était glissé dans ce lieu incommmode. Il était entouré de personnes qui avaient au moins deux pieds et demi plus que lui... et le nain bossu souffrait prodigieusement; mais ce qui le génait le plus, était un homme de six pieds de haut, épais à proportion, Allemand par-dessus tout cela, qui était précisément devant lui, et lui dérobait absolument la vue du théâtre et des acteurs.

Mon naïn faisait ce qu'il pouvait pour jeter un cou d'œil sur ce qui se passait; il cherchait à profiter des ouvertures qui se faisaient quelquefois entre les bras d l'Allemand et son corps; il guettait d'un côté, était à l'affût de l'autre; mais ses soins étaient inutiles; l'Allemand se tenait massivement dans une attitude carrée. Il aurait été aussi bien au fond d'un puits. Fatigué enfin de ne point voir, il étendit

en haut très civilement sa main jusqu'au bras du géant... et lui conta sa peine... L'Allemand tourne la tête, jette en bas les yeux sur lui, comme Goliath sur David... et sans sentiment se remet dans sa situation.

Je prenais en ce moment une prise de tabac dans la tabatière de corne du bon moine... Ah ! votre esprit doux et poli, mon cher P. Laurent, et qui est si bien modelé pour supporter et pour souffrir, aurait prêté une oreille complaisante aux plaintes de ce pauvre nain !...

Le vieil officier me vit lever les yeux avec émotion en faisant cette apostrophe, et me demanda ce qu'il y avait.

Je lui contai l'histoire en trois mots, en ajoutant que cela était inhumain.

Le nain était poussé à bout, et, dans les premiers transports, qui sont communément déraisonnables, — il dit à l'Allemand qu'il couperait sa longue queue avec ses ciseaux... — L'Allemand le regarda froidement, — et lui dit qu'il était le maitre s'il pouvait y atteindre.

Oh ! quand l'injure est suivie de l'insulte, tout homme qui a du sentiment

prend le parti de celui qui est offensé, tel qu'il soit... Et j'aurais volontiers sauté en bas pour aller au secours de l'opprimé... Le vieil officier le soulagea avec beaucoup moins de fracas... Il fit signe à la sentinelle, et lui montra le lieu où se passait la scène. La sentinelle y pénétra... Il n'y avait pas besoin d'explication ; la chose était visible... Le soldat fit reculer l'Allemand, et plaça le nain devant l'épais géant...

« Cela est bien fait ! — m'écriai-je en frappant des mains...

— Vous ne souffririez pas une chose semblable en Angleterre, — dit le vieil officier.

— En Angleterre, monsieur, — lui dis-je, — nous sommes tous assis à notre aise... »

Il voulut apparemment me donner quelque satisfaction de moi-même, — et me dit :

« Voilà un bon mot. »

Je le regardai, et je vis bien qu'un bon mot a toujours de la valeur à Paris. Il m'offrit une prise de tabac.

XXXVIII

LA ROSE

Mon tour vint de demander au vieil officier ce qu'il y avait. J'entendais de tous côtés crier du parterre : *Haut les mains, monsieur l'abbé!* et cela m'était tout aussi incompréhensible qu'il avait peu compris ce que j'avais dit en parlant du moine.

Il me dit que c'était apparemment quelque abbé qui se trouvait placé dans une loge, derrière quelques grisettes, et que, le parterre l'ayant vu, il voulait qu'il tînt ses deux mains en l'air pendant la représentation.

« Ah ! comment soupçonner, — dis-je, — qu'un ecclésiastique puisse être un filou ? »

L'officier sourit, et, en me parlant à l'oreille, il m'ouvrit une porte de connaissances dont je n'avais pas encore eu la moindre idée.

« Bon Dieu ! — dis-je en pâlissant d'étonnement, — est-il possible qu'un peuple si rempli de sentiments ait en même temps des idées si étranges, et qu'il se démente jusqu'à ce point ? Quelle grossièreté ! — ajoutai-je.

L'officier me dit :

— C'est une raillerie piquante qui a commencé au théâtre contre les ècclésiastiques du temps que Molière donna son *Tartufe*... Mais celà se passe peu à peu, avec le reste de nos mœurs gothiques... Chaque nation, — continua-t-il, — a des raffinements et des grossièretés qui règnent pendant quelques temps, et se perdent par la suite... J'ai été dans plusieurs pays, et je n'en ai pas vu un seul où je n'ai trouvé des délicatesses qui manquaient dans d'autres... Le pour et le contre se trouvent dans chaque nation... Il y a une balance de bien et de mal partout ; il ne s'agit que de la bien observer. C'est le vrai préservatif des préjugés que le vulgaire d'une nation prend contre une autre... Un voyageur a l'avantage de voir beaucoup et de pouvoir faire le parallèle des hommes et de leurs mœurs, et par là

il apprend à savoir vivre et à nous entre-souffrir. Une tolérance réciproque nous engage à nous entr'aimer... »

Il me fit, en disant cela, une inclination, et me quitta.

Il me tint ce discours avec tant de candeur et de bon sens, qu'il justifia les impressions favorables que j'avais eues de son caractère. Je croyais aimer l'homme... mais je craignais de me méprendre sur l'objet. Il venait de tracer ma façon de penser propre... je n'aurais pas pu l'exprimer aussi bien ; c'était la seule différence.

Rien n'est si incommode pour un cavalier que d'avoir un cheval entre ses jambes qui dresse les oreilles, et fait des écarts à chaque objet qu'il aperçoit : cela m'inquiète fort peu... mais j'avoue franchement que j'ai rougi plus d'une fois, pendant le premier mois que j'ai passé à Paris, d'entendre prononcer de certains mots auxquels je n'étais pas accoutumé. Je croyais qu'ils étaient indécents, et ils me soulevaient... mais je trouvai le second mois qu'ils étaient sans conséquence, et ne blessaient point la pudeur.

Madame de R..., après six semaines de

connaissance, me fit l'honneur de me mener avec elle à deux lieues de Paris dans sa voiture... On ne peut être plus polie, plus vertueuse et plus modeste qu'elle dans ses expressions... En revenant, elle me pria de tirer le cordon...

« Avez-vous besoin de quelque chose ? — lui dis-je...

— Rien que de... » dit-elle.

Une prude aurait déguisé la chose sous le nom de son petit tour.

Ami voyageur, ne troublez point madame de R... Et vous, belles nymphes, qui faites les mystérieuses, allez cueillir des roses, effeuillez-les sur le sentier où vous vous arrêterez... Madame de R... n'en fit pas davantage... Je lui avais aidé à descendre de carrosse, et j'eusse été le prêtre de la chaste Castalie, que je ne me serais pas tenu dans une attitude plus décente et plus respectueuse près de sa fontaine.

XXXIX

LA FEMME DE CHAMBRE

Ce que le vieil officier venait de me

dire sur les voyages me fit souvenir des avis que Polonius donnait à son frère sur le même sujet ; ces avis me rappelèrent *Hamlet*, et *Hamlet* retraça à ma mémoire les autres ouvrages de Shakespeare. J'entrai, en retournant, dans la boutique d'un libraire, sur le quai de Conti, pour acheter les œuvres de ce poète anglais.

Le libraire me dit qu'il n'en avait pas de complètes.

« Comment ! — lui dis-je, — en voilà un exemplaire sur votre comptoir.

— Cela est vrai, mais il n'est pas à moi : c'est M. le comte de B... qui me l'a envoyé ce matin de Versailles pour le faire relier.

— Et que fait M. le comte de B... de ce livre ? — lui dis-je. — Est-ce qu'il lit Shakespeare !

— Oh ! — dit le libraire, — c'est un esprit fort... Il aime les livres anglais ; et, ce qui lui fait encore plus d'honneur, monsieur, c'est qu'il aime aussi les Anglais.

— En vérité, — lui dis-je, — vous parlez si poliment, que vous forceriez presque un Anglais, par reconnaissance,

à dépenser quelques louis dans votre boutique. »

Le libraire fit une inclination, et allait probablement dire quelque chose, lorsqu'une jeune fille d'environ vingt ans, fort décemment mise, et qui avait l'air d'être au service de quelque dévote à la mode, entra dans la boutique et demanda *les Égarements du cœur et de l'esprit*. Le libraire les lui donna aussitôt ; elle tira de sa poche une petite bourse de satin vert, enveloppée d'un ruban de même couleur... Elle la délia et mit dedans le pouce et le doigt avec délicatesse, mais sans affectation, pour prendre de l'argent, et paya. Rien ne me retenait dans la boutique, et j'en sortis avec elle.

« Ma belle enfant, — lui dis-je, — quel besoin avez-vous des *Égarements du cœur ?* A peine savez-vous encore que vous en ayez un, jusqu'à ce que l'amour vous l'ait dit, ou qu'un berger infidèle lui ait causé du mal...

— Dieu m'en garde ! — répondit-elle.

— Oui, vous avez raison. Votre cœur est bon, et ce serait dommage qu'on vous le dérobât... C'est pour vous un trésor

précieux ! il vous donne un meilleur air que si vous étiez parée de perles et de diamants. »

La jeune fille m'écoutait avec une attention docile, et elle tenait sa bourse par le ruban.

« Elle est bien légère, — lui dis-je en la saisissant...

Et aussitôt elle l'avança vers moi.

« Il y a peu de chose dedans, — continuai-je. — Mais soyez toujours aussi sage que vous êtes belle, et le ciel la remplira... »

J'avais encore dans la main cinq ou six écus que j'avais pris pour acheter Shakespeare ; elle m'avait tout à fait laissé aller sa bourse, et j'y mis un écu. Je l'enveloppai du ruban, et je la lui rendis.

Elle me fit sans parler une humble inclination... Je ne me trompai pas à ce qu'elle signifiait... C'était une de ces inclinations tranquilles et reconnaissantes, où le cœur a plus de part que le geste. Le cœur sent le bienfait, et le geste exprime la reconnaissance. Je n'ai jamais donné un écu à une fille avec plus de plaisir.

« Mon avis ne vous aurait servi à rien, ma chère, sans ce petit présent... Mais,

quand vous verrez l'écu, vous vous souviendrez de l'avis... N'allez pas le dépenser en rubans...

— Je vous assure, monsieur, que je le conserverai... — Et elle me donna la main. — Oui, monsieur, je le mettrai à part. »

Une convention vertueuse qni se fait entre homme et femme semble sanctifier toutes leurs démarches... Il était déjà tard et faisait obscur; malgré cela, comme nous allions du même côté, nous n'eûmes point de scrupule d'aller ensemble le long du quai de Conti.

Elle me fit une seconde inclination en partant; et nous n'étions pas encore à vingt pas, que, croyant n'avoir pas assez fait, elle s'arrêta pour me remercier encore.

« C'est un petit tribut, — lui dis-je, — que je n'ai pu m'empêcher de payer à la vertu... Je serais au désespoir si la vertu de la personne ne répondait pas à l'hommage que je viens de lui rendre... Mais l'innocence, ma chère, est peinte sur votre visage. Malheur à celui qui essayerait de lui tendre des pièges ! »

Elle parut extrêmement sensible à ce que je lui disais... Elle fit un profond soupir... Je ne lui en demandai pas la raison, et nous gardâmes le silence jusqu'au coin de la rue Guénégaud, où nous devions nous séparer.

« Est-ce ici le chemin, — lui dis-je, — ma chère, de l'hôtel de Modène ?

— Oui... mais on peut y aller aussi par la rue de Seine...

— Eh bien ! j'irai donc par la rue de Seine pour deux raisons, d'abord parce que cela me fera plaisir, et ensuite pour vous accompagner plus longtemps.

— En vérité, — dit-elle, — je souhaiterais que l'hôtel fût dans la rue des Saints-Pères...

— C'est peut-être là que vous demeurez ? — lui dis-je.

— Oui, monsieur, je suis femme de chambre de madame de R...

— Bon Dieu ! — m'écriai-je, — c'est précisément la dame pour laquelle on m'a chargé d'une lettre à Amiens. »

Elle me dit que madame de R... attendait effectivement un étranger qui devait

J'ai omis de mettre cette partie de l'histoire dans l'ordre qu'elle est arrivée... Je ne l'avais pas oubliée... mais j'avais pensé, en écrivant, qu'elle serait mieux placée ici.

J'étais parti de Londres avec une telle précipitation, que je n'avais pas songé que nous étions en guerre avec la France. J'étais déjà arrivé à Douvres ; déjà je voyais, par le secours de ma lunette d'approche, les hauteurs qui sont au delà de Boulogne, que l'idée de la guerre ne m'était pas plus venue à l'esprit que celle qu'on ne pouvait pas aller en France sans passeport... Aller seulement au bout d'une rue et m'en retourner sans avoir rien fait est pour moi une chose pénible. Le voyage que je commençais était le plus grand effort que j'eusse jamais fait pour acquérir des connaissances, et je ne pouvais supporter l'idée de retourner à Londres sans remplir mon projet...

On me dit que le comte d'H... avait loué le paquebot... Il était logé dans mon auberge ; j'étais légèrement connu de lui, et j'allai le prier de me prendre à sa suite. Il ne fit point de difficulté, mais il



... Nous nous remîmes
encore en marche...

me prévint que son inclination à m'obliger ne pourrait s'étendre que jusqu'à Calais, parce qu'il était obligé d'aller de là à Bruxelles.

« Mais, arrivé à Calais, — me dit-il, — vous pourrez sans crainte aller à Paris. Lorsque vous y serez, vous chercherez des amis pour pourvoir à votre sûreté.

— Monsieur le comte, — lui dis-je, — je me tirerai alors d'embarras... »

Je m'embarquai donc et je ne songeai plus à l'affaire.

Mais, quand La Feur me dit que M. le lieutenant de police avait envoyé, je sentis dans l'instant de quoi il était question... L'hôte monta presque en même temps pour me dire la même chose, en ajoutant qu'on avait singulièrement demandé mon passeport.

« J'espère, — dit-il, — que vous en avez un ?...

— Moi, non, en vérité, — lui dis-je, — je n'en ai pas.

— Vous n'en avez pas ? »

Et il se retira de trois pas, comme s'il eût craint que je lui communiquasse la peste. La Fleur, au contraire, avança trois

pas, avec cette espèce de mouvement que fait une bonne âme pour venir au secours d'un autre... Le bon garçon gagna tout à fait mon cœur... Ce seul trait me fit connaitre son caractère aussi parfaitement que s'il m'avait déjà servi avec zèle pendant sept ans ; et je vis que je pouvais me fier à sa probité et à son attachement...

« Milord !... s'écria l'hôte...

Mais, se reprenant aussitôt, il changea de ton...

« Si monsieur, — dit-il, — n'a pas de passeport, il a apparemment des amis à Paris, qui peuvent lui en procurer un...

— Je ne connais personne, — lui dis-je avec un air indifférent.

— Eh bien ! monsieur, en ce cas-là, — dit-il, — vous pouvez vous attendre à vous voir fourrer à la Bastille, ou pour le moins au Châtelet...

— Oh ! — dis-je, — je ne crains rien. Le roi est rempli de bonté. Il ne fait de ma à personne.

— Vous avez raison ; mais cela n'empêchera pourtant pas qu'on ne vous mette à la Bastille demain matin...

— J'ai loué, — repris-je, — votre

appartement pour un mois, et je ne le quitterai pas avant le temps, quand le roi même me le dirait... »

La Fleur vint me dire à l'oreille :

« Monsieur, mais personne ne peut s'opposer au roi...

— Parbleu, — dit l'hôte, — il faut avouer que ces messieurs anglais sont des gens bien extraordinaires ! »

Et il se retira en grommelant.

XLI

LE SANSONNET

Je ne montrai tant d'assurance à l'hôte que pour ne point chagriner La Fleur. J'affectai même de paraitre plus gai pendant le souper, et de causer avec lui d'autres choses. Paris et l'Opéra-Comique étaient déjà pour moi un sujet inépuisable de conversation. La Fleur, sans que je le susse, avait aussi vu le spectacle, et il m'avait suivi en sortant jusqu'à la bou-

tique du libraire. Il ne m'avait quitté de vue que quand il aperçut que je causais avec la jeune fille, et que j'allais avec elle le long du quai. Les réflexions qui lui vinrent sur cette entrevue l'empêchèrent de me suivre. Il prit le chemin le plus court pour revenir à l'hôtel, et il avait appris toute l'affaire de la police avant que j'arrivasse.

Il n'eut pas sitôt ôté le couvert, que je lui dis de descendre pour souper... Je me livrai alors aux plus sérieuses réflexions sur ma situation.

Oh ! c'est ici, mon cher ami, qu'il faut que je vous rappelle la conversation que nous eûmes ensemble presque au moment de mon départ.

Vous saviez que je n'étais pas plus chargé d'argent que de réflexions. Vous me demandâtes combien j'avais. Je vous montrai ma bourse...

« Eh ! mon cher Yorick, tu t'embarques avec si peu de chose ?... Tiens, tiens, augmente tes guinées de toutes celles que j'ai...

— Mais j'en ai assez des miennes...

— Je t'assure que non. Je connais

mieux que toi le pays où tu vas voyager.

— Cela peut être, mais je ne suis pas comme un autre; je ne serais pas trois jours à Paris sans faire quelque étourderie qui me fera mettre à la Bastille, où je vivrai un ou deux mois entièrement aux dépens du roi...

— Oh ! j'avais réellement oublié cette ressource, — me dites-vous sèchement... »

L'événement dont j'avais badiné allait probablement se réaliser...

Mais, soit folie, indifférence, philosophie, opiniâtreté, ou je ne ne sais quelle autre cause, j'eus beau réfléchir sur cette affaire, je ne pus y penser que de la même manière dont j'en avais parlé au moment de mon départ.

La Bastille !... Mais la terreur est dans le mot... Et qu'on en dise ce qu'on voudra, ce mot ne signifie autre chose qu'une tour... et, une tour ne veut rien dire de plus qu'une maison dont on ne peut pas sortir... Que le ciel soit favorable aux goutteux !... Mais ne sont-ils pas dans ce cas deux fois par an ? Oh ! avec neuf francs par jour, des plumes, de l'encre, du papier et de la patience, on peut bien

garder la maison pendant un mois ou six semaines sans sortir. Que craindre quand on n'a point fait de mal ?... On n'en sort que meilleur et plus sage... Il serait à souhaiter que toutes nos imprudences tournassent aussi favorablement : c'est gagner au lieu d'être puni.

La tête pleine de ces réflexions, enchanté de mes idées et de mon raisonnement, je descendis dans la cour pour prendre l'air. Je déteste, — me disais-je, — les pinceaux sombres, et je n'envie point l'art triste de peindre les maux de la vie avec des couleurs aussi noires. L'esprit s'effraye d'objets qu'il s'est grossis, et qu'il s'est rendus horribles à lui-même ; dépouillez-les de tout ce que vous y avez ajouté... on n'en fait aucun cas...

Je sais cependant, — continuai-je, — que la Bastille est un désagrément... Mais ôtez-lui ses tours, comblez ses fossés, ouvrez ses portes, figurez-vous que ce n'est simplement qu'un asile de contrainte, et supposez que c'est quelque infirmité qui vous y retient ; alors le mal s'évanouit, et vous le souffrez sans vous plaindre... Je me disais tout cela, quand je fus inter-

rompu au milieu de mon soliloque par une voix qui se plaignait de ce qu'on ne pouvait voir. Je regardai sous la porte cochère... Je ne vis personne, et je revins dans la cour sans faire la moindre attention à ce que j'avais entendu...

Mais à peine y fus-je revenu, que la même voix répéta deux fois les mêmes expressions... Je levai les yeux, et je vis qu'elles venaient d'un sansonnet qui était était renfermé dans une petite cage... *Je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir...* disait le sansonnet.

Je me mis à contempler l'oiseau. Plusieurs personnes passèrent sous la porte, et il leur fit les mêmes plaintes de sa captivité, en volant de leur côté dans sa cage... *Je ne peux pas sortir...*

« Oh ! je vais à ton aide, — m'écriai-je, — je te ferai sortir, coûte que coûte... »

La porte de la cage était du côté du mur, mais elle était si fortement entrelacée avec du fil d'archal qu'il était impossible de l'ouvrir sans mettre la cage en morceaux... J'y mis les deux mains.

L'oiseau volait d'un endroit à l'autre... Il passait sa tête à travers le treillis, et y

pressait son estomac comme s'il était impatient.

« Je crains bien, pauvre petit captif, — lui disais-je, — de ne pouvoir te rendre la liberté.

— Non... — dit le sansonnet, — je ne peux pas sortir... je ne peux pas sortir. »

Jamais mes affections ne furent plus tendrement agitées... jamais dans ma vie aucun accident ne m'a rappelé plus promptement mes esprits, dissipés par un faible raisonnement. Les notes n'étaient proférées que mécaniquement, mais elles étaient si conformes à la nature, qu'elles renversèrent en un instant tout mon plan systématique sur la Bastille, et, le cœur appesanti, je remontai l'escalier avec des pensées bien différentes de celles que j'avais eues en descendant.

« Déguise-toi comme tu voudras, tranquille esclavage, — disais-je, — tu n'es qu'une coupe amère ; et, quoique des millions de mortels, dans tous les siècles, aient goûté de ta liqueur, tu n'en es pas moins désagréable. C'est toi, ô charmante déesse, que tout le monde adore en public ou en secret ; c'est toi, aimable Liberté,

qui es délicieuse, et qui le seras toujours jusqu'à ce que la nature soit changée... Nulle teinture ne peut ternir ta robe de neige. Il n'y a point de puissance chimique qui puisse changer ton spectre en fer... Le berger qui jouit de tes faveurs est plus heureux en mangeant sa croûte que le monarque de la cour duquel il est exilé...

« Ciel ! — m'écriai-je en tombant à genoux sur la dernière marche de l'escalier, — accorde-moi, avec la santé, la liberté pour compagne, et verse des mitres sur la tête de ceux qui les ambitionnent... »

XLII

LE CAPTIF

L'idée du sansonnet en cage me suivit jusque dans ma chambre. Je m'approchai de la table, et, la tête appuyée sur ma main, toutes les peines d'une prison se retracèrent à mon esprit. J'étais disposé à réfléchir, et je donnai carrière à mon imagination.

Je commençai à considérer combien il y avait de millions d'âmes qui gémissaient dans l'esclavage... Mais cette peinture, quelque touchante qu'elle fût, ne rapprochait pas assez les idées de la situation où j'étais, et la multitude de ces tristes groupes ne faisait que me distraire...

Je me représentai donc un seul captif renfermé dans un cachot... Je le regardai, au travers de sa porte grillée, pour faire son portrait à la faveur de la lueur sombre qui éclairait son triste souterrain.

Je considérai son corps à demi usé par l'ennui de l'attente et de la contrainte, et je sentis cette espèce de maladie de cœur qui provient de l'espoir différé... Je le vis, en l'examinant de plus près, presque entièrement défiguré ; il était pâle et miné par la fièvre... Depuis trente ans son sang n'avait point été rafraîchi par le vent oriental ; il n'avait vu ni le soleil ni la lune pendant tout ce temps... Ni amis, ni parents ne lui avaient fait entendre les doux sons de leurs voix à travers ses grilles... Ses enfants...

Mon cœur commença à saigner... Je détournai les yeux, et un instant après

mon imagination se le représenta assis sur un peu de paille dans le coin le plus reculé du cachot. C'était alternativement son lit et sa chaise. Il avait la main sur un calendrier, qu'il s'était fait avec des petits bâtons, où il avait marqué par des entailles les tristes jours qu'il avait passés dans cet affreux séjour. Il prit un de ces petits bâtons, et avec un clou rouillé, il ajouta, par une autre entaille, un autre jour au nombre de ceux qui étaient passés...

J'obscurcissais le peu de lumière qu'il avait... Il leva des yeux langoureux vers la porte... secoua la tête, et continua son funeste travail. Ses chaînes, en mettant son petit bâton sur le tas des autres, se firent entendre... Il poussa un profond soupir... son âme était toute remplie d'amertume...

« Ciel ! ô ciel ! » m'écriai-je en fondant en larmes... — j'appelai La Fleur, et je lui ordonnai d'avoir le lendemain matin un carrosse de remise à neuf heures précises.

« J'irai, — dis-je, — me présenter directement à M. le duc de C... »

....

La Fleur m'aurait volontiers aidé à me mettre au lit... Mais je connaissais sa sensibilité, et je ne voulus pas lui faire voir mon air triste ; je lui dis que je me coucherais seul.

XLIII

ANECDOTE

Je montai dans mon carrosse à l'heure indiquée ; La Fleur se mit derrière, et je dis au cocher de me mener à Versailles le plus grand train qu'il pourrait.

Le chemin ne m'offrit rien de ce que je cherche ordinairement en voyageant. Je pourrais pourtant, aussi bien qu'un autre, donner la description de Chaillot, de Passy, des Bons-Hommes, de Sèvres, de Viroflay et des autres endroits que j'ai vus en courant... mais j'aime mieux remplir le vide par l'histoire abrégée de mon sansonnet. Ç'est un abrégé historique qu'il y aura de plus... Qu'y faire ?

Milord L... attendait un jour que le vent devint favorable pour passer de Douvres à Calais... Son laquais, en se promenant sur les hauteurs, attrapa le sansonnet avant qu'il put voler ; il le mit dans son sein, le nourrit, le prit en affection, et l'apporta à Paris.

Son premier soin, en arrivant, fut de lui acheter une cage, qui lui coûta vingt-quatre sous ; il n'avait pas beaucoup d'affaires, et, pendant les cinq mois que son maître resta à Paris, il apprit au sansonnet les quatre mots auxquels j'ai tant d'obligation.

Lorsque milord partit pour l'Italie, son laquais donna le sansonnet et la cage à l'hôte ; mais son petit patois en faveur de la liberté étant étranger, on ne faisait guère plus de cas de ce qu'il disait que de lui... La Fleur offrit une bouteille de vin à l'hôte, et l'hôte lui donna le sansonnet et la cage.

Je l'emportai avec moi, et lui fis revoir son pays natal... Je racontai son histoire au lord A..., et le lord A... me pria de lui donner l'oiseau... Quelques semaines après, il en fit présent au lord B..., le lord

B... le donna au lord C..., l'écuyer du lord C... le vendit au lord D... pour un schelling, et le lord D... le donna au lord E...; et mon sansonnet fit ainsi le tour de la moitié de l'alphabet parmi les milords. De la Chambre des pairs, il passa dans la Chambre des communes, où il ne trouva pas moins de maitres; mais, comme tous ces messieurs voulaient entrer dedans..., et que le sansonnet, au contraire, ne demandait qu'à sortir, il fut presque aussi méprisé à Londres qu'à Paris... Voilà souvent ce que produit la manie de ne pas penser comme les autres...

Plusieurs de mes lecteurs ont assurément entendu parler de lui... Et si quelqu'un par hasard l'a vu, je le prie de se souvenir qu'il m'a appartenu... Je ne l'ai plus... mais je le porte pour cimier de mes armoiries... Que les hérauts d'armes lui tordent le cou s'ils l'osent.

XLIV

LE PLACET

Je ne voudrais pas, quand je vais im-

plorer la protection de quelqu'un, que mon ennemi vit la situation de mon esprit... C'est cette raison qui fait que je suis ordinairement mon propre protecteur... Mais c'était par force que je m'adressais à M. le duc de Ç... Si c'eût été une action de choix, je ne l'aurais pas faite autrement, du moins à ce que je m'imagine, que toutes les autres.

Combien de formes de placets de la tournure la plus basse ne me vinrent-elles pas dans l'idée pendant tout le chemin ? Je méritais d'aller à la Bastille pour chacune de ces tournures.

Arrivé à la vue de Versailles, je voulus m'occuper à rassembler des mots, des maximes... J'essayai de prendre des attitudes, des tons, pour tâcher de plaire à M. le duc...

« Bon ! — disais-je, — j'y suis ; ceci fera l'affaire, oui, tout aussi bien qu'un habit qu'on lui aurait fait sans lui prendre la mesure. Sot ! — continuai-je en m'apostrophant, — ne vous étudiez pas tant. Ce n'est pas en vous-même qu'il faut prendre ce que vous avez à dire... Voyez M. le duc de Ç..., observez son visage...,

vous y lirez son caractère... Remarquez son attitude..., et le premier mot qu'il vous dira vous fera saisir le ton qu'il faut prendre.

« Vous composerez sur-le-champ votre harangue de l'assemblage de toutes ces choses : elle ne pourra lui déplaire, c'est lui qui en aura fourni les ingrédients... Eh bien! — dis-je, — je voudrais déjà avoir fait ce pas. Lâche! un homme n'est-il donc pas égal à un autre sur toute la surface du globe? Cela est ainsi dans un champ de bataille... Pourquoi cela ne serait-il pas de même face à face dans le cabinet? Croyez-moi, Yorick, un homme qui ne prend pas cette noble assurance se manque à lui-même, se dégrade, dément ses propres ressources...

« Si vous vous présentez au duc avec la crainte de la Bastille dans vos regards et sur toute votre physionomie... soyez assuré que vous serez renvoyé à Paris en moins d'une heure sous bonne escorte...

« Ma foi, — dis-je, — je le crois ainsi... Eh bien! j'irai au duc avec toute l'assurance et toute la gaieté possibles...

« Vous vous égarez encore. — me

dis-je. — Un cœur tranquille ne tombe pas dans des extrêmes... Il se possède toujours...

« A merveille!... Oh! c'est de cette dernière façon qu'il faut que je paraisse. »

Mon carrosse roulait alors dans les cours, et quand il s'arrêta, je me trouvai, par la leçon que je venais de me donner, aussi calme qu'on peut l'être. Je ne montai l'escalier ni avec cet air craintif qu'ont les victimes de la justice, ni avec cette humeur vive et badine qui m'anime toujours quand je te vais voir, Lisette.

Dès que je parus dans le salon, une personne vint au-devant de moi... Je ne sais si c'est le maître d'hôtel ou le valet de chambre... Peut-être était-ce quelque sous-secrétaire... Elle me dit que M. le duc de C... travaillait.

« J'ignore, — lui dis-je, — comment il faut s'y prendre, pour obtenir audience... Je suis étranger, et, ce qui est encore pis dans la conjoncture des affaires présentes, c'est que je suis Anglais. »

Elle me répondit que cette circonstance ne rendait pas la chose plus difficile... Je lui fis une légère inclination.

« Monsieur, — lui dis-je, — ce que j'ai à communiquer à M. le duc est fort important... »

Il regarda aussitôt de côté et d'autre, pour voir apparemment s'il n'y avait personne qui pût en avertir le ministre. Je retournai à lui...

« Je ne veux pas, monsieur, — lui dis-je, — causer ici de méprise. Ce n'est pas pour M. le duc que l'affaire dont j'ai à lui parler est importante, c'est pour moi...

— Oh ! c'est une autre affaire, — dit-il.

— Non, monsieur, — repris-je, — e suis sûr que c'est la même chose pour M. le duc. »

Cependant je le priai de me dire quand je pourrais avoir accès.

« Dans deux heures, » dit-il.

Le nombre des équipages qui étaient dans la cour semblait justifier ce calcul... Que faire pendant ce temps-là ? Se promener en long et en large dans une salle d'audience ne me paraissait pas un passetemps fort agréable... Je descendis, et j'ordonnai au cocher de me mener au *Cadran bleu*.

Mais tel est mon destin... Il est rare

que j'aille à l'endroit que je me propose.

XLV

LES PETITS PATÉS

Je n'étais pas à moitié chemin de l'auberge, qu'une autre idée que celle d'y aller me vint à l'esprit. Je tirai le cordon et je dis au cocher de me promener par les rues, pour voir la ville.

« Cela sera bientôt fait, — ajoutai-je, — car je suppose qu'elle n'est pas grande...

— Elle n'est pas grande ! Pardonnez-moi, monsieur, elle est fort grande et même fort belle. La plupart des seigneurs y ont des hôtels...

— Oh! oh! »

A ce mot d'hôtels, je me rappelai tout à coup le comte de B... dont le libraire m'avait tant dit de bien... Eh! pourquoi n'irais-je pas chez un homme qui a une si haute idée des livres anglais, et des Anglais mêmes ? Je lui raconterais mon

aventure, et peut-être... Je changeai donc d'avis une seconde fois... A bien compter même, c'était la troisième. J'avais eu d'abord envie d'aller chez madame de R... rue des Saints-Pères. J'avais chargé sa femme de chambre de l'en avertir... Mais ce n'est pas moi qui règle les circonstances, ce sont les circonstances qui me gouvernent. J'aperçus de l'autre côté de la rue un homme qui portait un panier, paraissait avoir quelque chose à vendre... Je dis à La Fleur d'aller lui demander où demeurait le comte de B...

La Fleur revint précipitamment et avec un air qui peignait la surprise ; il me dit que c'était un chevalier de Saint-Louis qui vendait des petits pâtés...

« Quel conte ! — lui dis-je ; — cela est impossible.

— Je ne puis, monsieur, vous expliquer la raison de ce que j'ai vu ; mais cela est. J'ai vu la croix et le ruban attachés à la boutonnière... J'ai jeté les yeux sur le panier, et j'ai vu des petits pâtés, et il y en a trop pour qu'ils ne soient pas à vendre. »

Un tel revers dans la vie d'un homme

réveille dans une âme sensible un autre principe que la curiosité... Je l'examinai quelque temps dedans mon carrosse... Plus je l'examinais, plus je le voyais avec sa croix et son panier, et plus mon esprit et mon cœur s'échauffaient... Je descendis de la voiture et je dirigeai mes pas vers lui.

Il était entouré d'un tablier blanc qui tombait au-dessous de ses genoux. Sa croix pendait au-dessus de la bavette. Son panier, rempli de petits pâtés, était couvert d'une serviette ouvrée. Il y en avait une autre au fond ; et tout cela était si propre, que l'on pouvait acheter ces petits pâtés aussi bien par appétit que par sentiment.

Il ne les offrait à personne ; mais il se tenait tranquille dans l'encoignure d'un hôtel, dans l'espoir qu'on viendrait les prendre.

Il était âgé d'environ cinquante ans, d'une physionomie calme, mais un peu grave... Cela ne me surprit pas... Je m'adressai au panier plutôt qu'à lui... Je levai la serviette, et pris un petit pâté, en le priant d'un air touché de m'expliquer cet étrange phénomène.

Il me dit, en peu de mots, qu'il avait passé sa jeunesse au service, et qu'il avait obtenu une compagnie et la croix, mais qu'ayant été réformé après la précédente guerre, il n'avait pu avoir d'emploi dans celle-ci, et qu'il se trouvait dans le monde sans amis, sans argent et sans autre bien que sa croix... Il me faisait pitié : mais il gagna mon estime en achevant ce qu'il avait à me dire.

« Le roi est un prince aussi bon que généreux... mais il ne peut récompenser ni soulager tout le monde ; mon malheur est de me trouver dans ce nombre... Je suis marié... Ma femme, que j'aime et qui m'aime, a cru pouvoir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtisserie, et j'ai pensé, moi, qu'il n'y avait point de déshonneur à nous préserver tous deux des horreurs de la disette, en vendant ce qu'elle faisait. »

Je priverais les âmes sensibles d'un plaisir, si je ne leur racontais pas ce qui arriva à ce pauvre chevalier de Saint-Louis, huit ou neuf mois après.

Il se tenait ordinairement près de la grille du château. Il fut remarqué par



... Un tablier blanc qui tombait au-dessous de ses genoux...

plusieurs personnes, qui eurent la même curiosité que moi, et il leur raconta la même histoire avec la même modestie qu'il me l'avait racontée. Le roi en fut informé. Il sut que c'était un brave officier qui avait eu l'estime de tout son corps, et il lui donna une pension de quinze cents livres.

Aimable bienfaisance ! sur quels cœurs n'as-tu pas des droits ? Je n'ai jamais raconté ce trait qu'il n'ait fait verser des larmes de sensibilité. Peuple heureux ! heureux souverain !...

XLVI

L'ÉPÉE

Je fus aussi vivement touché d'une histoire qui arriva à Rennes pendant le temps que j'y étais.

Je ne sais point quelles étaient les causes qui avaient insensiblement ruiné la maison d'E..., en Bretagne. Le marquis

d'E... avait lutté avec beaucoup de fermeté contre les adversités de la fortune. Il avait encore montré avec quelque éclat ce qu'avaient été ses ancêtres... Mais il se trouva enfin forcé de se condamner à l'obscurité; à peine avait-il de quoi de vivre... Ses deux fils semblaient lui demander quelque chose de plus que le pur soutien de la vie, et il croyait qu'ils méritaient un meilleur sort. Il avait essayé de la voie des armes, mais inutilement... Pour les avancer dans cette carrière, il fallait faire des dépenses qui étaient au-dessus de ses moyens. Le peu de bien qui lui restait exigeait l'économie la plus exacte. Il n'y avait donc pour lui qu'une ressource, et c'était le commerce.

Mais n'était-ce pas flétrir pour toujours la racine du petit arbre que son orgueil et son affection voulaient voir refleurir ?... Heureusement que la Bretagne a conservé le privilège de secouer le joug de ce préjugé. Il s'en servit. Les États étaient assemblés à Rennes. Suivi un jour de ses deux fils, il parut au théâtre, et fit valoir, avec dignité, la faveur d'une ancienne loi du duché, qui, quoique rarement récla-

mée, n'en subsistait pas moins dans toute sa force. Il ôta son épée de son côté :

« La voici, — dit-il, — prenez-la ; soyez-en les fidèles dépositaires, jusqu'à ce qu'une meilleure fortune me mette en état de la reprendre, et de m'en servir avec honneur. »

Le président accepta l'épée... Le marquis la vit déposer dans les archives de sa maison, et se retira.

Il s'embarqua le lendemain, avec toute sa famille, pour la Martinique... Une application assidue au commerce, pendant dix-neuf ou vingt ans, et quelques legs inattendus de branches éloignées de sa maison lui rendirent de quoi soutenir sa noblesse, et il revint chez lui pour réclamer son épée.

J'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cet événement solennel. C'est ainsi que je l'appelle. Quel autre nom pourrait lui donner un voyageur sentimental ? Malheur à ceux pour qui ces scènes sont indifférentes !

Le marquis, tenant par la main une épouse respectable, parut avec modestie au milieu de l'assemblée. Son fils aîné

conduisait sa sœur, et le cadet était à côté de sa mère. Un mouchoir cachait les larmes de ce bon père.

Le silence le plus profond régnait dans toute l'assemblée. Le marquis remit sa femme aux soins de son fils cadet et de sa fille, avança six pas vers le président, et lui redemanda son épée. On la lui rendit. Il ne l'eut pas sitôt qu'il la tira presque tout entière hors du fourreau. C'était la face brillante d'un ami qu'il avait perdu de vue depuis quelque temps. Il l'examina attentivement, comme pour s'assurer que c'était la même. Il aperçut un peu de rouille vers la pointe. Il la porta plus près de ses yeux, et je vis tomber une larme sur l'endroit rouillé.

« Je trouverai, — dit-il, — quelque autre moyen pour l'ôter. »

Il la remit dans le fourreau, remercia ceux qui en avaient été les dépositaires, et se retira avec son épouse, sa fille et ses deux fils.

Je lui enviais ses sensations.

XLVII

MOYEN DE SE NOMMER

J'entrai chez M. le comte de B... sans essuyer la moindre difficulté. Il feuilletait les ouvrages de Shakespeare, qui étaient sur son secrétaire, et je lui fis juger par mes regards que je les connaissais.

« Je suis venu, — lui dis-je, — sans introducteur, parce que je savais que je trouverais dans votre cabinet un ami qui m'introduirait auprès de vous. Le voilà, c'est le grand Shakespeare, mon divin compatriote... Esprit sublime ! — m'écriai-je, — fais-moi cet honneur-là. »

Le comte sourit de la singularité de cette manière de se présenter. Il s'aperçut à mon air pâle que je ne me portais pas bien, et me pria aussitôt de m'asseoir. J'obéis ; et, pour lui épargner des conjectures sur une visite qui n'était certainement pas faite dans les règles ordinaires, je lui racontai naïvement ce qui m'était

arrivé chez le libraire, et comment cela m'avait enhardi à venir le trouver plutôt que tout autre pour lui faire part du petit embarras où je m'étais plongé.

« Quel est votre embarras ? » me dit-il avec un air d'inquiétude.

Je lui dis de quoi il s'agissait.

« Mon hôte, — ajoutai-je, — monsieur le comte, m'assure qu'on me mettra à la Bastille ?

— Et vous craignez que cela ne vous arrive ?

— Je ne crains rien, — lui dis-je ; — je suis au milieu du peuple le plus poli de l'univers, et ma conscience me dit que je suis intègre. Je ne suis point venu pour jouer ici le rôle d'espion, ni pour observer les ornements ou la nudité de la terre, et les Français sont trop honnêtes et trop généreux pour me faire du mal. »

Le comte rougit et rit de mon discours.

« Ne craignez rien, — dit-il.

— Moi ? non, monsieur. D'ailleurs, je suis venu en riant depuis Londres jusqu'à Paris, et je ne crois pas que M. le duc de C... soit assez ennemi de la joie pour me renvoyer en pleurs. Je me suis adressé

à vous, monsieur le comte, — ajoutai-je en lui faisant une profonde inclination, — pour vous engager à le prier de ne pas faire cet acte de cruauté. »

Le comte m'écoutait avec un grand air de bonté... sans cela j'aurais moins parlé... Il s'écria une ou deux fois :

« Cela est bien dit !... »

Cependant la chose en resta là, et je ne voulus plus en parler.

Il changea même de discours. Nous parlâmes de choses indifférentes, de livres, de nouvelles politiques, des hommes... et puis des femmes.

« Que Dieu bénisse tout le beau sexe ! — lui dis-je, — personne ne l'aime plus que moi. Après tous les faibles que j'ai vus aux femmes, et toutes les satires que j'ai lues contre elles, je les aime encore. Je suis fermement persuadé qu'un homme qui n'a pas une espèce d'affection pour elles toutes n'en peut pas aimer une seule comme il le doit.

— Eh bien ! monsieur l'Anglais, — me dit gaiement le comte, — voyons, vous n'êtes pas venu ici, dites-vous, pour espionner les ornements ou la nudité de

la terre... ni celle de nos femmes apparemment. Mais si, par hasard, vous en trouviez quelques-unes sur votre chemin qui se présentassent ainsi à vos yeux, dites-moi, la vue de ces objets vous effrayerait-elle ? »

Il y a quelque chose en moi qui se révolte à la moindre idée indécente. Je me suis souvent efforcé de surmonter cette répugnance, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'ai hasardé de dire, dans un cercle de femmes, des choses dont je n'aurais pas osé risquer une seule dans le tête-à-tête, m'eût-elle conduit au bonheur.

« Excusez-moi, monsieur le comte, — lui dis-je ; — si un pays aussi florisssant ne m'offrait qu'une terre nue, je jetterais les yeux dessus en pleurant... pour ce qui est de la nudité des femmes, — continuai-je en rougissant de l'idée qu'il avait excitée en moi, — j'observe si scrupuleusement l'Évangile, je m'attendris tellement sur leurs faiblesses, que, si j'en trouvais dans cet état, je les couvrirais d'un manteau, pourvu que je susse comment il faudrait m'y prendre...

« Mais, — je l'avoue, — je voudrais

bien voir la nudité de leurs cœurs, et tâcher, à travers les différents déguisements des coutumes, du climat, de la religion et des mœurs, de modeler le mien sur ce qu'il y a de bon... C'est pour cela, monsieur le comte, que je suis venu à Paris, et que je n'ai pas encore été voir le Palais-Royal, le Luxembourg, la façade du Louvre... Je n'ai point acheté le catalogue des tableaux, des statues, des églises. Tout être humain est un temple pour moi, et j'aimerais mieux y distinguer les traits originaux, les légers coups de pinceau qui s'y trouvent, que de voir le fameux tableau de la *Transfiguration* de Raphaël. L'envie de connaître les hommes m'a amené en France, et me conduira probablement plus loin...

« C'est un voyage tranquille que le cœur fait à la poursuite de la nature et des sensations qu'elle fait éprouver et qui nous portent à nous entr'aimer un peu mieux que nous ne faisons.

M. le comte me dit des choses fort polies à ce sujet.

— Mais, à ce propos, — continua-t-il, — savez-vous, monsieur, que je suis fâché

contre Shakespeare de ce que, en me faisant faire connaissance avec vous, il ne m'a point dit qui vous étiez? Il est si rempli de ses vastes idées, qu'il a oublié de vous nommer... et vous voilà dans la nécessité de vous nommer vous-même... »

Rien ne m'embarrasse plus que d'être obligé de dire qui je suis... Je parle plus aisément d'un autre que de moi-même, et quand je suis forcé d'en dire quelque chose, je souhaite toujours pouvoir le faire en un seul mot. Je crois qu'on n'a jamais assez tôt fini quand on parle de soi. J'eus ici une fort belle occasion d'être laconique sur mon compte : Shakespeare était sous mes yeux; je me souvins que mon nom était dans la tragédie d'*Hamlet;* je cherchai la fameuse et ridicule scène des fossoyeurs au cinquième acte, et, posant le doigt sur le nom d'Yorick :

« Monsieur le comte, regardez...

— Eh bien! je vois qu'il y a là Yorick...

— Précisément, et Yorick, c'est moi. »

Il importe peu de savoir si la réalité de ma personne avait effacé ou non de l'esprit du comte l'idée du squelette du pauvre Yorick, ou par quelle magie il se

trompa de sept ou huit siècles... Les Français conçoivent mieux qu'ils ne combinent... Rien ne m'étonne dans ce monde, et encore moins ces espèces de méprises... Je me suis avisé de faire quelques volumes de sermons bons ou mauvais, et un de nos évêques, dont je révère d'ailleurs la candeur et la piété, me disait un jour qu'il n'avait pas la patience de feuilleter des sermons qui avaient été composés par le bouffon du roi de Danemark.

« Mais, monseigneur, — lui dis-je, — il y a deux Yorick. Le Yorick dont vous parlez est mort et enseveli il y a huit siècles... Il florissait à la cour d'Horwendillus... L'autre Yorick n'a brillé dans aucune cour, et c'est moi qui le suis...

Il secoua la tête.

— Mon Dieu ! monseigneur, — ajoutai-e, — vous voudriez donc me faire penser que vous pourriez confondre Alexandre le Grand avec l'Alexandre dont parle saint Paul, et qui n'était qu'un chaudronnier?...

— Je ne sais, — dit-il ; — mais n'est-ce donc pas le même ?

— Ah! si le roi de Macédoine, — lui

dis-je, — monseigneur, pouvait vous donner un meilleur évêché, je suis bien sûr que vous sauriez le distinguer de l'artisan qui augmenterait la batterie de votre cuisine... »

Le comte de B... tomba dans la même erreur.

« Vous êtes Yorick? — s'écria-t-il.

— Oui, je le suis...

— Vous?

— Oui, moi-même.

— Bon Dieu! — dit-il en m'embrassant, — c'est Yorick! »

Il mit aussitôt le volume de Shakespeare dans sa poche, et me laissa seul dans son cabinet.

XLVIII

PASSE-TEMPS

Je ne pouvais pas concevoir pourquoi le comte de B... était sorti si précipitamment, ni pourquoi il avait mis le volume

de Shakespeare dans sa poche... Mais des mystères qui s'expliquent d'eux-mêmes par la suite ne valent pas le temps que l'on perd à vouloir les pénétrer... Il valait mieux lire Shakspeare. Je pris un des volumes qui restaient, et je tombai sur la pièce intitulée : *Beaucoup de bruit et de fracas pour rien*, et, du fauteuil où j'étais assis, je me transportai sur-le-champ à Messine. Je m'y occupai si fort de don Pèdre, de Benoît et de Béatrix, que je ne pensais ni à Versailles, ni au comte, ni au passeport.

Douce flexibilité de l'esprit humain! avec quel charme il se livre à des illusions qui adoucissent les tristes moments de l'attente et de l'ennui!..... Il y a longtemps que je n'existerais plus, si je n'avais erré dans leurs plaines enchantées...

Dès que je trouve un chemin trop rude pour mes pieds, ou trop escarpé pour mes forces, je le quitte pour chercher un sentier velouté et uni, que l'imagination a jonché de boutons de roses. J'y fais quelques tours, et j'en reviens plus robuste et plus frais... Lorsque le mal m'accable, et que ce monde ne m'offre aucune

retraite pour m'y soustraire, je le quitte, et je prends une nouvelle route... J'ai une idée beaucoup plus claire des Champs-Élysées que du ciel; je fais comme Enée, j'y entre par la force... Je le vois qui rencontre l'ombre triste de Didon abandonnée, qu'il cherche à reconnaître...

Elle l'aperçoit et se détourne en silence de l'auteur de sa misère et de sa honte... Mes sensations se perdent dans les siennes, et se confondent dans ces émotions, qui m'arrachaient des larmes sur son sort pendant ma jeunesse.

Le temps qu'on passe ainsi n'est pas inutile... L'inquiétude que l'on prend du mal des autres adoucit les peines qu'on ressent soi-même et donne à la raison le loisir de venir à notre secours... Je sais bien que je n'ai jamais pu dissiper une triste sensation qu'en en excitant en moi une autre qui fût plus douce et plus agréable.

J'allais finir de lire le troisième acte, lorsque le comte de B... entra, tenant un papier à la main...

« Voilà, — me dit-il, — votre passeport. M. le duc de C... me l'a accordé sur-

le-champ. « Un homme qui rit, — dit-il, — ne peut pas être dangereux. » Pour tout autre que le bouffon du roi, je n'aurais pu l'avoir de plus de deux heures...

— Mais, monsieur le comte, — lui dis-je, — je ne suis pas le bouffon du roi...

— Mais vous êtes Yorick?

— Oui.

— Et vous riez, vous plaisantez?

— Je ris, je plaisante, mais je ne suis point payé pour cela. C'est toujours à mes propres frais que je m'amuse. Il y a longtemps, monsieur le comte, que nous n'avons eu de bouffons à la cour. C'est sous le seul règne licencieux de Charles II que le dernier parut. Nos mœurs, depuis ce temps, se sont si épurées; nos grands seigneurs sont si désintéressés, ils ont tant de zèle pour l'honneur et la prospérité de la patrie; nos dames sont si modestes, si réservées, si chastes, si dévotes... Ah! monsieur le comte, un bouffon n'aurait pas un seul trait de raillerie à décocher.

— Oh! pour cela, — s'écria-t-il, — voilà du persiflage. »

XLVIX

DIGRESSION

Le passeport était adressé à tous les gouverneurs, lieutenants, commandants, officiers généraux et autres officiers de justice, et M. Yorick, le bouffon du roi, et son bagage, pouvaient voyager tranquillement. On avait ordre de les laisser passer sans les inquiéter. J'avoue cependant que le triomphe d'avoir obtenu ce passeport me paraissait un peu terni par la figure que j'y faisais... Mais quels biens dans ce monde sont sans mélange? Je connais de graves théologiens qui vont jusqu'à soutenir que la jouissance même est accompagnée d'un soupir, et que la plus délicieuse qu'ils connaissent se termine ordinairement par une émotion convulsive.

Je me souviens d'un passage du savant Bevoriskius, dans son *Commentaire sur les générations d'Adam*. Il était au milieu

d'une note, lorsque deux moineaux, qui étaient sur le bord de sa fenêtre, interrompirent le fil de sa généalogie, et la lui firent couper par une digression.

« Cela est étrange ! — s'écria-t-il, — mais le fait n'en est pas moins vrai. Ils me troublaient par leurs caresses... J'eus la curiosité de les marquer une à une avec une plume, et le moineau mâle, dans le peu de temps qu'il m'aurait fallu pour finir ma note, réitéra les siennes vingt-trois fois et demie.

— Que le ciel répand de bienfaits sur ses créatures ! » ajoute Bevoriskius.

Et c'est le plus grave de tes frères, ô malheureux Yorick ! qui publie ce que tu ne peux copier sans rougir.

Mais cette anecdote ne m'appartient pas, et n'a rien de commun avec mes voyages... Je demande deux fois... deux fois excuse de cette digression.

L

CARACTÈRE

« Eh bien ! — me dit le comte après

qu'il m'eut donné le passeport, — comment trouvez-vous les Français? »

On peut s'imaginer qu'après avoir reçu tant d'honnêtetés, je ne pouvais répondre à cette question que d'une manière fort polie.

« *Passe pour cela*, — dit le comte; — mais parlez franchement : trouvez-vous dans les Français cette politesse marquée dont on leur fait honneur partout?

— Tout ce que j'ai vu, — lui dis-je, — me confirme dans cette opinion...

— Oh! oui, — dit le comte, — les Français sont polis.

— Jusqu'à l'excès, — repartis-je.

— A l'excès? »

Ce mot la frappa, et il me dit que j'entendais sûrement par là plus que je ne disais. J'eus beau lui assurer que non, il insista...

« Vous ne voulez pas tout dire... mais point de réserve... parlez avec franchise.

— Je crois, monsieur le comte, — lui dis-je, — qu'il en est des questions que l'on se fait dans la société comme de la musique; on a besoin d'une clef pour répondre aux unes comme pour régler

l'autre. Une note exprimée trop haut ou trop bas dérange tout le système de l'harmonie... »

Le comte de B... me dit qu'il ne savait pas la musique, et me pria de m'expliquer de quelque autre façon...

« Une nation civilisée, monsieur le comte, — lui dis-je enfin, — rend tout le monde son tributaire. La politesse en elle-même, ainsi que le beau sexe, a d'ailleurs tant de charmes, qu'il est honteux d'en dire du mal... Je crois cependant qu'il n'y a qu'un seul point de perfection où l'homme puisse arriver; s'il le passe, il change plutôt de qualités qu'il n'en acquiert... Je ne prétends pas marquer par là à quel degré cela se rapporte aux Français sur le point dont nous parlons... mais, si jamais les Anglais parvenaient à cette politesse qui distingue les Français, ils ne perdraient peut-être pas en même temps cette politesse du cœur, qui engage les hommes à faire plutôt des actes d'humanité que de pure civilité; mais ils perdraient au moins ce caractère original et varié qui les distingue les uns des autres et de tout le reste du monde. »

Je fouillai dans ma poche, et j'en tirai une douzaine de schellings, qui avaient été frappés du temps de Guillaume d'Orange, et qui étaient unis comme le verre : ils pouvaient servir à éclaircir ce que je venais de dire.

« Voyez, monsieur le comte, — lui dis-je, en les jetant devant lui sur son bureau : — on ne peut pas les distinguer... Ils ont passé dans tant de mains, que l'empreinte en est absolument effacée. Les Anglais sont comme les anciennes médailles que l'on conserve. Ils se sont tenus séparés des autres hommes, et ils ont conservé le même fil que la fine main de la nature leur a donné. Ils ne sont pas si agréables, mais, en revanche, la légende est si visible, que vous jugez, du premier coup d'œil, de qui est l'effigie et la souscription... Mais les Français, monsieur le comte... — je crus m'apercevoir qu'il craignait que je n'en disse beaucoup de mal, — les Français, — dis-je, — ont tant d'excellentes qualités, qu'ils peuvent bien se passer de celles-là. Il n'y a point de peuple qui soit plus fidèle à son roi, plus généreux, plus brave, plus spirituel,

plus agréable. Je ne leur trouve qu'un défaut : c'est d'être trop sérieux.

— Mon Dieu ! — s'écria le comte en se levant de surprise — ...Mais vous plaisantez, » dit-il.

Je mis la main sur ma poitrine, et l'assurai gravement que c'était mon opinion...

Le comte me dit qu'il était mortifié de ne pouvoir rester, pour voir comment je m'y prendrais pour justifier cette idée. Il était obligé de sortir dans le moment pour aller diner chez le duc de C...

« Mais j'espère, — me dit-il, — que vous ne trouverez pas Versailles trop éloigné de Paris pour vous empêcher d'y venir diner avec moi... Vous ne direz peut-être plus alors que les Français sont trop sérieux. En tout cas, nous verrons comment vous soutiendrez la thèse... Mais prenez-y garde, vous avez l'opinion du monde entier à combattre. »

Je promis au comte d'avoir l'honneur de le voir avant de quitter Paris, et je me retirai.

LI

LA TENTATION

Je revins aussitôt à Paris. Le portier me dit qu'une jeune fille, qui avait une boite de carton, était venue me demander un instant avant que j'arrivasse.

« Je ne sais, — dit-il, — si elle s'en est allée ou non. »

Je pris la clef de ma chambre, et je trouvai dans l'escalier la jeune fille qui descendait.

C'était mon aimable fille du quai de Conti. Madame de R... l'avait envoyée chez une marchande de modes, à deux pas de l'hôtel de Modène; je ne l'avais pas été voir, et elle lui avait dit de s'informer si je n'étais déjà plus à Paris, et, en ce cas, si je n'avais pas laissé une lettre à son adresse.

Elle monta avec moi dans ma chambre pour attendre que j'eusse écrit une carte. C'était une belle soirée de la fin du mois

de mai. Les rideaux de la fenêtre, de taffetas cramoisi, étaient tirés l'un contre l'autre... Le soleil se couchait, et il réfléchissait une si belle teinture sur le visage charmant de la jeune beauté, que je crus qu'elle rougissait... Cette idée me fit rougir moi-même... Nous étions seuls, et cette circonstance me donna une seconde rougeur, avant que la première fut dissipée.

Il y a une espèce agréable de rougeur qui est à moitié criminelle, et qui provient plutôt du sang que de l'homme lui-même... Le cœur l'envoie avec impétuosité, et la vertu vole à sa suite... mais ce n'est pas pour la rappeler, c'est pour rendre la sensation plus agréable... Elle vient en compagnie... Je ne la décrirai pas... Je sentis d'abord quelque chose en moi qui n'était pas conforme à la leçon de vertu que j'avais donnée, la veille, sur le quai de Conti; je cherchai une carte pendant cinq ou six minutes, quoique je susse que je n'en avais point... Je pris une plume, je la laissai tomber; ma main tremblait; le diable m'agitait.

Je savais aussi bien qu'un autre qu'il

s'enfuirait en lui résistant. Mais il est rare que je lui résiste, de peur d'être blessé au combat, quoique vainqueur... J'aime mieux, pour plus de sûreté, céder le triomphe; et c'est moi-même qui fuis, au lieu de le faire fuir.

La jeune fille s'approcha du secrétaire, où je cherchais si inutilement ma carte... Elle ramassa la plume, et m'offrit de me tendre le cornet, et cela d'une voix si douce. que j'allais l'accepter; cependant, je n'osai pas.

« Mais, ma chère, je n'ai point de carte, — lui dis-je, — pour écrire.

— Qu'importe? écrivez, — dit-elle naïvement, — sur telle autre chose que ce soit. »

Ah! je fus tenté de lui dire :

« Je vais donc écrire sur vos lèvres... » Mais je suis perdu, — lui dis-je, — si je fais cela.

— Mon enfant, je n'écrirai point. »

Je la pris par la main, et la menai vers la porte, en la priant de ne point oublier la leçon que je lui avais donnée... Elle me promit de s'en souvenir, et elle fit cette promesse avec tant d'ardeur, qu'en se

retournant, elle mit ses deux mains dans les miennes... Il était impossible, dans cette situation, de ne pas les serrer. Je souhaitais les laisser aller, et je les retenais encore... Je ne lui parlais point, je raisonnais en moi-même... L'action me faisait de la peine, mais je tenais toujours les mains serrées... Je voulais finir ce combat en les quittant, et je le recommençais. Mes genoux s'entrechoquaient, mon sang tressaillait.

Le lit n'était qu'à deux pas de nous... Je lui tenais encore les mains... et je ne sais comment cela arriva... Je ne lui dis pas... Je ne l'y attirai pas... Je ne pensais pas même au lit... mais nous nous trouvâmes tous deux assis sur le pied du lit.

« Il faut, — dit-elle, — que je vous montre la petite bourse que j'ai faite ce matin pour mettre votre écu... »

Elle la chercha dans sa poche droite, qui était de mon côté, et la chercha pendant quelque temps; elle chercha dans sa poche gauche, et, ne la trouvant point, elle craignait de l'avoir perdue... Je n'ai jamais attendu une chose avec

autant de patience. Enfin, elle la trouva dans sa poche droite, et elle me dit, en la tenant au bout de ses doigts :

« La voilà. »

Elle était de taffetas vert, doublé de satin blanc piqué, et n'était pas plus grande qu'il ne fallait pour contenir l'écu qui était dedans. Elle était joliment faite, et elle me la mit dans la main. Je la tins dix minutes sur son tablier... Je regardais la bourse. Mes yeux se jetaient quelquefois de côté, mais ils rencontraient plus souvent ceux de la jolie fille.

J'avais un col plissé dont quelques fils s'étaient rompus. Elle enfila sans rien dire une aiguille, et se mit à le raccommoder... Je prévis alors tout le danger que courait ma gloire... Sa main, qu'elle faisait passer sur mon cou, en gardant le silence, agitait les lauriers que mon imagination avait placés sur ma tête, et ils étaient prêts à tomber. La boucle d'un de ses souliers s'était défaite en marchant...

« Voyez-vous, — dit-elle en levant son pied, — j'allais la perdre, si je ne m'en étais pas aperçue. »

Je ne pouvais pas faire moins, en recon-



... Et elle me dit en la tenant au bout de ses doigts...



naissance du soin qu'elle avait pris de raccommoder mon col, que de rattacher la boucle... et de lever l'autre pied pour voir si les boucles étaient placées l'une comme l'autre... Je le fis un peu brusquement... et la belle fille fut renversée... et alors...

LII

LA CONQUÊTE

Et alors?... O vous, dont les mains froides et les cœurs glacés peuvent vaincre ou masquer les passions par le raisonnement, dites-moi quelle faute commet un homme à les ressentir? Comment son esprit est-il responsable envers l'émanateur de tous les esprits, de la conduite qu'il tient quand il en est agité?

Si la nature, en tissant sa toile d'amitié, a entrelacé dans toute la pièce quelques fils d'amour et de désir, faut-il déchirer toute la toile pour les en arracher?

« Oh! châtie de pareils stoïques, grand Maître de la nature! — m'écriai-je en moi-même... — En quelque endroit que tu me places pour éprouver ma vertu, quel que soit le péril où je me trouve exposé, quelle que soit ma situation, laisse-moi sentir les mouvements des passions qui appartiennent à l'humanité... Et si je les gouverne comme je le dois, j'aurai toute ma confiance en ta justice... C'est toi qui nous a formés... Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. »

Je n'eus pas sitôt adressé cette courte prière au ciel, que je relevai la jeune fille. Je la pris par la main, et la conduisis hors de la chambre.

Elle se tint près de moi jusqu'à ce que j'eusse fermé la porte, et que j'en eusse mis la clef dans ma poche...

Alors la victoire était décidée... et elle ne l'était pas un instant auparavant; alors je lui donnai un baiser sur la joue...

Je la repris par la main, et je la menai en toute sûreté jusqu'à la porte de la rue.

LIII

LE MYSTÈRE

Un homme qui connaît le cœur humain jugera aisément qu'il m'était impossible de retourner sitôt dans ma chambre. C'eût été passer d'un morceau musical, dont le feu avait animé toutes mes affections, à une clef froide.

Je restai donc quelque temps sur la porte de l'hôtel, et je m'occupai à examiner les passants et à former sur eux les conjectures que leurs différentes allures me suggéraient; mais un seul objet fixa bientôt toutes mes attentions et les confondit.

Ç'était un grand homme sec, d'un sérieux philosophique et d'une mine hâlée, qui passait et repassait gravement dans la rue et n'allait jamais au-delà de soixante pas de chaque côté de la porte. Il paraissait avoir à peu près cinquante ans, et avait une petite canne sous le bras. Son habit, sa veste et sa culotte étaient de

drap noir, un peu usés, mais encore propres. A sa manière d'ôter son chapeau et d'accoster un grand nombre de passants, je jugeai qu'il demandait l'aumône, et je préparai quelque monnaie pour la lui donner quand il s'adresserait à moi en passant. Mais il passa sans rien me demander, et cependant ne fit pas six pas sans s'arrêter vis-à-vis d'une petite femme qui venait devant lui... J'avais plus l'air de lui donner qu'elle...

A peine eût-il fini, qu'il ôta son chapeau à une autre... Un monsieur d'un certain âge avança lentement vers lui, et il était suivi d'un jeune homme fort bien mis. Il les laissa passer tous deux sans leur rien dire... Mais une femme qui survint un instant après en fut saluée... Je restai à l'observer une bonne demi-heure, et il fit pendant ce temps une douzaine de tours en avant et en arrière, en suivant constamment le même plan.

Il y avait deux choses dans sa conduite qui m'inquiétaient, et qui me faisaient faire inutilement beaucoup de réflexions : c'était de savoir d'abord pourquoi il ne contait son histoire qu'aux femmes, et

ensuite quelle espèce d'histoire c'était, et quelle espèce d'éloquence il employait pour toucher leurs cœurs, en jugeant apparemment qu'elle était inutile pour émouvoir ceux des hommes.

Deux autres circonstances me rendaient encore ce mystère plus impénétrable : c'est qu'il disait tout bas à chaque femme ce qu'il avait à lui dire, et d'une façon qui avait plutôt l'air d'un secret confié que d'une demande, et qu'il réussissait toujours. Il n'arrêta pas une seule femme qui ne tirât sa bourse pour lui donner quelque chose.

J'eus beau réfléchir, je ne pus me former de système pour expliquer ce phénomène. C'était une énigme à m'occuper tout le reste de la soirée, et je me retirai dans ma chambre.

LIV

LES CAS DE CONSCIENCE

Mon hôte me suivit, et à peine fut-il

entré, qu'il me dit de chercher un autre logement.

« Pourquoi cela, — lui dis-je, — mon ami?

— Pourquoi?... N'avez-vous donc pas eu pendant deux heures une jeune fille enfermée avec vous? Cela est contre les règles de ma maison...

— Fort bien! — lui dis-je, — et nous nous quitterons tous bons amis; car la jeune fille n'a point eu de mal... ni moi non plus, et je vous laisserai comme je vous ai trouvé.

— Ç'en est assez, — reprit-il, — pour perdre mon hôtel de réputation... Çela n'est pas équivoque... Voyez, » ajouta-t-il en me montrant le pied du lit où nous avions été assis.

J'avoue que cela avait quelque apparence d'un témoignage; mais mon orgueil souffrait d'entrer en explication avec lui; et, sans lui faire de détail, je lui dis de tranquilliser, de dormir aussi bien que je le ferais cette nuit, et que je payerais demain matin.

« Je ne me serais pas soucié, monsieur, de vous voir une douzaine de filles...

— Et je n'ai jamais songé, moi, à en avoir une seule, — lui dis-je en l'interrompant...

— Pourvu, — ajouta-t-il, — que c'eût été le matin.

— Est-ce que la différence des moments du jour met à Paris de la différence dans le mal?

— Cela en fait beaucoup, monsieur, par rapport à la décence...

Je goûte une bonne distinction, et je ne pouvais pas me fâcher bien vivement contre cet homme...

— J'avoue, — poursuit-il, — qu'il est nécessaire à un étranger d'avoir la commodité d'acheter des dentelles, de la broderie, des bas de soie... et ce n'est rien quand une femme, qui vend de tout cela, vient avec une boîte de carton... Cela passe...

— Oh! en ce cas votre conscience et la mienne sont à l'abri; car, sur ma foi, elle en avait une... mais je n'y ai pas regardé...

— Monsieur n'a donc rien acheté? — dit-il.

— Rien du tout, — dis-je.

— C'est que je vous recommande, monsieur, une jeune fille qui vous vendra en conscience...

— A la bonne heure, mais il faut que je la voie ce soir... »

Il me fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer.

« Je vais triompher de cet homme, — me dis-je. — Mais quel profit en retirerai-je? Je lui ferai voir que ce n'est qu'une âme vile. Et ensuite? Ensuite?... »

J'étais trop près de moi pour dire que c'était pour l'amour des autres... Je n'avais point de bonne réponse à me faire sur cette question... Il y avait plus de mauvaise humeur que de principe... et il me déplaisait même avant de l'exécuter.

Une jeune grisette entra quelques minutes après avec une boîte de dentelles...

« Elle vient bien inutilement, — me dis-je, — je n'achèterai certainement rien. »

Elle voulait me faire tout voir... Mais il était difficile de me montrer quelque chose qui me plût... Cependant, elle ne faisait pas semblant de s'apercevoir de mon indifférence. Son petit magasin était

ouvert, et elle en étala toutes les dentelles à mes yeux, les déplia et les replia l'une après l'autre avec beaucoup de patience et de douceur... Il ne tenait qu'à moi d'acheter ou de ne pas acheter; elle me laissait le tout pour le prix que je voudrais lui en donner...

La pauvre créature semblait avoir de l'ardeur pour gagner quelque chose, et fit ce qu'elle put pour vaincre mon obstination...

Le jeu de ses grâces était cependant plus animé par un air naïf et caressant que par l'art.

S'il n'y a pas dans l'homme un fond de complaisance et de bonté qui le rende dupe, *tant pis*. Mon cœur s'amollit, et ma dernière résolution se changea aussi facilement que la première... Pourquoi punir quelqu'un de la faute des autres.

« Si tu es tributaire de ce tyran d'hôte, -- me disais-je en fixant la jeune marchande, — je plains ton sort, »

Je n'aurais eu que quatre louis dans ma bourse, que je ne l'aurais pas renvoyée sans en dépenser trois. Je lui pris une paire de manchettes.

L'hôte va partager son profit avec elle... Qu'importe? Je n'ai fait que payer, comme tant d'autres ont fait avant moi, pour une action qu'ils n'ont pu commettre, et dont ils n'avaient pas même eu l'idée.

LV

L'ÉNIGME

La Fleur, en me servant au souper, me dit que l'hôte était bien fâché de l'affront qu'il m'avait fait en me disant de chercher un autre logement.

Un homme, qui veut passer une nuit tranquille, ne se couche point avec de l'inimitié contre quelqu'un quand il peut se réconcilier.

Je dis donc à La Fleur de dire à l'hôte que j'étais fâché moi-même de lui avoir donné occasion de me faire ce mauvais compliment.

« Vous pouvez même lui ajouter, si la

jeune fille revenait encore, que je ne veux plus la revoir. »

Çe n'était pas à lui que je faisais ce sacrifice, c'était à moi-même. *Après l'avoir échappé aussi belle*, je m'étais résolu de ne plus courir de risques, et de tâcher de quitter Paris avec le même fonds de vertu que j'y avais apporté.

« Mais, monsieur, — dit La Fleur en me saluant jusqu'à terre, — ce n'est pas suivre le ton. Monsieur changera sans doute de sentiment. Si, par hasard, il voulait s'amuser...

— Je ne trouve point en cela d'amusement, — lui dis-je en l'interrompant.

— Mon Dieu! » dit La Fleur en ôtant le couvert.

Il alla souper, et revint une heure après pour me coucher. Personne n'était plus attentif que lui, mais il était encore plus officieux qu'à l'ordinaire. Je voyais qu'il voulait me dire quelque chose, et qu'il n'osait le faire. Je ne pouvais concevoir ce que ce pouvait être, et je ne me mis pas beaucoup en peine de le savoir.

J'avais une autre énigme plus intéressante à développer. Le manège de l'homme

que j'avais vu m'occupait. J'en aurais bien voulu connaître tous les ressorts, et ce n'est point la curiosité qui m'excitait. Ç'est un principe de recherche si bas, que je ne donnerais pas une obole pour la satisfaire. Mais un secret qui amollissait si promptement et avec autant d'efficacité le cœur du beau sexe était, à mon avis, un secret qui valait la pierre philosophale. Si les deux Indes m'eussent appartenu, j'en aurais donné une pour le savoir.

Je le tournai et retournai inutilement toute la nuit dans ma tête. Mon esprit, le lendemain matin en m'éveillant, était aussi épuisé par mes rêves que celui du roi de Babylone l'avait été par ses songes. Je n'hésitai pas d'affirmer que l'interprétation de cette énigme aurait embarrassé tous les savants de Paris, aussi bien que ceux de Chaldée.

LVI

LE DIMANCHE

Cette nuit amena le dimanche. La Fleur,

en m'apportant du thé, du pain et du beurre pour mon déjeuner, était si paré, que j'eus de la peine à le reconnaître.

En le prenant à Montreuil, je lui avais promis un chapeau neuf avec une ganse et bouton d'argent, et six louis pour s'habiller à Paris. Je lui en avais donné sept pour avoir le tout, et le bon garçon avait on ne peut mieux employé son argent.

Il avait acheté un fort bel habit d'écarlate, et la culotte de même... Cela n'avait été porté que peu de temps... Je lui sus mauvais gré de me dire qu'il avait fait cette emplette à la friperie. L'habillement était si frais que, quoique je susse qu'il ne pouvait pas être neuf, j'aurais souhaité pouvoir m'imaginer que je l'avais fait faire exprès pour lui. Mais c'est une délicatesse qui ne blesse pas beaucoup à Paris.

La veste qu'il avait achetée était de satin bleu, assez bien brodée en argent, un peu usée, mais encore fort apparente ; le bleu n'était pas trop foncé, et cela s'assortissait très bien avec l'habit et la culotte. Il avait une bourse, un solitaire, des manchettes brodées, des bas de soie. Il était bien

accommodé. La nature lui avait donné une belle figure, qui ne lui avait pas coûté un sou... En un mot, tout cela allait fort bien ensemble.

C'est ainsi qu'il entra dans ma chambre, avec un gros bouquet à la boutonnière de son habit. Il y avait dans tout son maintien un air de gaieté et de propreté qui me rappela que c'était dimanche... Je conjecturai aussitôt, en combinant les choses, que ce qu'il avait à me dire le soir était de me demander la permission de passer ce jour-là comme on le passe à Paris. J'y avais à peine pensé, que, d'un air timide, mêlé cependant d'une sorte de confiance que je ne le refuserais pas, il me pria de lui accorder la journée.

« Mais pour quoi faire, La Fleur ? »

Il me dit ingénument que c'était pour faire le galant vis-à-vis de sa maîtresse.

Moi, j'avais précisément à le faire vis-à-vis de Mme de R... J'avais retenu exprès mon carrosse de remise ; et ma vanité n'aurait pas été peu flattée d'avoir un domestique aussi élégant derrière ma voiture. J'avais de la peine à me résoudre à me passer de lui dans cette occasion.

Mais il ne faut pas raisonner dans ces petits embarras... il faut sentir. Les domestiques sacrifient leur liberté dans le contrat qu'ils font avec nous ; mais ils ne sacrifient pas la nature. Ils ont leur vanité, leurs souhaits, aussi bien que leurs maitres... Ils ont mis à prix leur *abnégation* d'eux-mêmes, si je peux me servir de cette expression, et leurs attentes sont quelquefois si déraisonnables, que, si leur état ne me donnait pas le moyen de les mortifier, je voudrais souvent les en frustrer... Mais, quand je réfléchis qu'ils peuvent me dire lorsque je les maîtrise : « Je le sais bien... je sais que je suis votre domestique... » je sens alors que je suis désarmé de tout le pouvoir d'un maître.

« La Fleur, tu peux aller, — lui dis-je... — Mais quelle espèce de maitresse as-tu faite depuis si peu de temps que tu es à Paris ? »

Et La Fleur, en mettant la main sur sa poitrine, me dit que c'était une demoiselle qu'il avait vue chez M. le comte de B... La Fleur avait un cœur fait pour la société, et, à dire vrai, il en laissait

échapper de manière ou d'autre aussi peu d'occasions que son maître. Mais comment celle-ci vint-elle ? Dieu le sait. Tout ce qu'il m'en dit, c'est que, pendant que j'étais chez le comte, il avait fait connaissance avec la demoiselle, au bas de l'escalier. Le comte m'avait accordé sa protection, et La Fleur avait su se mettre dans les bonnes grâces de la demoiselle. Elle devait venir ce jour-là à Paris, avec deux ou trois autres personnes de la maison de M. le comte, et il avait fait la partie de passer la journée avec elles sur les boulevards.

Gens heureux ! qui, une fois la semaine, au moins, mettez de côté vos embarras et vos soucis, et qui, en chantant et dansant, éloignez gaiement de vous un fardeau de peines et de chagrins qui accablent les autres nations !

LVII

OCCUPATION IMPRÉVUE

La Fleur, sans y songer plus que moi,

m'avait laissé de quoi m'amuser tout le jour.

Il m'avait apporté le beurre sur une feuille de figuier. Il faisait chaud, et il avait demandé une mauvaise feuille de papier pour mettre entre sa main et la feuille du figuier.

Çela tenait lieu d'une assiette, et je lui dis de mettre le tout sur la table comme cela était. Le congé que je lui avais donné m'avait déterminé à ne point sortir. Je lui dis de s'en aller, et d'avertir, en passant, le traiteur que je dînerais à l'hôtel.

Dès que j'eus déjeuné, je jetai la feuille de figuier par la fenêtre. J'en allais faire autant de la feuille de papier, mais elle était imprimée. J'y jetai les yeux. J'en lus une ligne, puis une autre, puis une troisième. Cela excita ma curiosité. Je baissai la fenêtre, je m'assis, et je me mis à lire.

Ç'était du vieux français, dont la date paraissait être du temps de Rabelais; et c'était peut-être lui qui en était l'auteur. Le caractère était gothique, et si effacé par l'humidité et par l'injure du temps, que j'eus bien de la peine à le déchiffrer... J'en abandonnai même la lecture, et j'écri-

vis une lettre à mon ami Eugène... Mais je repris le chiffon. Impatienté de nouveau, je t'écrivis aussi, ma chère Lisette, pour me calmer : mais, irrité par la difficulté de débrouiller le maudit papier, je le repris encore, et je m'obstinais à le lire quand le dîner vint.

Je réveillai mes esprits par une bouteille de vin de Bourgogne, et je repris ma tâche. Gruterus ou Spon (1) n'avaient jamais été plus appliqués à pénétrer le sens de quelque médaille; et, en deux ou trois heures d'essai, je crus m'apercevoir que je comprenais ce que je lisais... Mais, pour m'en assurer davantage, je me mis à le traduire en anglais, pour voir la figure que cela ferait... Je faisais de temps en temps quelques tours dans ma chambre, je me mettais à la fenêtre, je reprenais la plume, et, à neuf heures du soir, j'eus enfin achevé mon travail... On en dira ce qu'on voudra, le voici :

(1) Savants antiquaires.

LVIII

FRAGMENT

Or, comme la femme du notaire disputait ce point un peu trop vivement avec le notaire :

« Je voudrais, — dit le notaire en mettant bas son parchemin, — qu'il y eût ici un autre notaire pour prendre acte de tout ceci.

— Que feriez-vous alors? » dit-elle en se levant précipitamment...

La femme du notaire était une petite femme vaine et colérique... Et le notaire, pour éviter un ouragan, jugea à propos de répondre avec douceur...

« J'irais, — dit-il, — au lit...

— Vous pouvez aller au diable, » dit la femme du notaire.

Or, il n'y avait qu'un lit dans tout l'appartement, parce que ce n'est pas la mode à Paris d'avoir plusieurs chambres qui en soient garnies. Et le notaire, qui

ne se souciait pas de coucher avec une femme qui venait de l'envoyer au diable, et qui, un peu plus échauffée, n'aurait peut-être pas même fait de façon pour l'envoyer autre part, prit son chapeau, sa canne et son manchon, et sortit de la maison.

La nuit était pluvieuse et venteuse, et il marchait mal à son aise vers le pont Neuf.

De tous les ponts qui ont jamais été faits, ceux qui passent sur le pont Neuf doivent avouer que c'est le pont le plus beau, le plus noble, le plus magnifique, le mieux éclairé, le plus long, le plus large, qui ait jamais joint deux côtés de rivière sur la surface du globe.

(Je ne sais si je me trompe; à ce trait, on dirait que l'auteur du fragment n'était pas français. Mais continuons, cela vaut mieux qu'une mauvaise réflexion.)

Le seul reproche que les théologiens, les docteurs de Sorbonne, et tous les casuistes, fassent à ce pont, c'est que, s'il fait du vent à Paris, il n'y a point d'endroit où l'on blasphème plus souvent la nature à l'occasion de ce météore... Et

cela est vrai, mes bons amis. Il y souffle si vigoureusement, il vous y houspille avec des bouffées si subites et si fortes, que, de cinquante personnes qui le passent, il n'y en a pas une qui ne coure le risque de se voir enlever ou de montrer quelque chose.

Le pauvre notaire, qui avait à garantir son chapeau d'accident, appuya dessus le bout de sa canne; mais, comme il passait en ce moment auprès de la sentinelle, le bout de sa canne, en la levant, attrapa la corne du chapeau de la sentinelle, et le vent, qui n'avait presque plus rien à faire, emporta le chapeau dans la rivière.

« C'est un coup de vent, » dit en l'attrapant un bachoteur qui se trouva là.

La sentinelle était un Gascon. Il devint furieux, releva sa moustache, et mit son arquebuse en joue.

Dans ce temps-là, on ne faisait partir les arquebuses que par le secours d'une mèche. Le vent, qui fait des choses bien plus étranges, avait éteint la lanterne de papier d'une vieille femme, et la vieille femme avait emprunté la mèche de la sentinelle pour la rallumer...

Çela donna le temps au sang du Gascon de se refroidir, et de faire tourner l'aventure plus avantageusement pour lui...

Il courut après le notaire, et se saisit de son castor.

« C'est un coup de vent, — dit-il, » pour rendre sa capture aussi légitime que celle du bachoteur.

Le pauvre notaire passa le pont sans rien dire; mais, arrivé dans la rue Dauphine, il se mit à déplorer son sort.

« Que je suis malheureux! — disait-il. » Serai-je donc toute ma vie le jouet des orages, des tempêtes et du vent? Etais-je né pour entendre toutes les injures, les imprécations qu'on vomit sans cesse contre mes confrères et contre moi? Ma destinée était-elle donc de me voir forcé par les foudres de l'Eglise à contracter un mariage avec une femme qui était si douce avant qu'elles se mêlassent de cette affaire, et qui est à présent pire qu'une furie? d'être chassé de chez moi par des vents domestiques et dépouillé de mon castor par ceux du pont? Me voilà tête nue et à la merci des bourrasques

d'une nuit pluvieuse et orageuse, et du flux et reflux des accidents qui l'accompagnent. Où aller? où passer la nuit? Quel vent, au moins, dans les trente-deux points du compas, poussera chez moi les pratiques de mes confrères? »

Le notaire se plaignait ainsi, lorsqu'il entendit, du fond d'une allée obscure, une voix qui criait à quelqu'un d'aller chercher le notaire le plus proche.

Or, le notaire qui était là se crut le notaire désigné...

C'est ainsi que l'occasion fait le larron.

Il entra dans l'allée et s'y enfonça, jusqu'à ce qu'il trouva une petite porte ouverte. Là, il entra dans une grande salle, et une vieille servante l'introduisit dans une chambre encore plus grande, où il y avait pour tous meubles une longue pertuisane, une cuirasse, une vieille épée rouillée et une bandoulière, qui étaient suspendues à des clous, à quatre endroits différents le long du mur.

Un vieux personnage, autrefois gentilhomme et qui l'était encore, en supposant que l'adversité et la misère ne flétrissent pas la noblesse, était couché dans

un lit à moitié entouré de rideaux, la tête appuyée sur sa main en guise de chevet. Il y avait une petite table tout auprès du lit, et sur la petite table une chandelle qui éclairait tout l'appartement. On avait placé la seule chaise qu'il y eût près de la table, et le notaire s'assit sur la chaise. Il tira de sa poche une écritoire et une feuille ou deux de papier qu'il mit sur la table... Il exprima, du coton de son cornet, un peu d'encre avec sa plume, et, la tête baissée au-dessus de son papier, il attendait d'une oreille attentive que le gentilhomme lui dictât son testament.

« Hélas! monsieur le notaire, — dit le gentilhomme, — je n'ai rien à donner qui puisse seulement payer les frais de mon testament, si ce n'est mon histoire... Et je vous avoue que je ne mourrais pas tranquillement si je ne l'avais pas léguée au public... Je vous lègue, à vous, qui allez l'écrire, les profits qui pourront vous en revenir... Mais prenez garde que le libraire ne vous les écorne... C'est une histoire si extraordinaire que tout le genre humain la lira avec avidité... Elle fera la fortune de votre maison. Mais, encore

une fois, prenez garde au libraire... »

Le notaire, dont l'encre était séchée, en puisa encore comme il put...

« Puissant directeur de tous les événements de ma vie! » s'écria le vieux gentilhomme en levant les yeux et les mains vers le ciel; — ô toi, dont la main m'a conduit, à travers ce labyrinthe d'aventures étranges, jusqu'à cette scène de désolation, aide la mémoire fautive d'un homme infirme et affligé... Dirige ma langue par l'esprit de ta vérité éternelle, et que cet étranger n'écrive rien qui ne soit déjà écrit dans ce livre invisible qui doit me condamner ou m'absoudre. »

Le notaire, qui avait ouï dire que les romans n'étaient que des mensonges, était enchanté d'en avoir un à écrire qui ne serait que des vérités... Il éleva sa plume entre ses yeux et la chandelle, pour voir si rien ne s'opposerait à la netteté de son écriture, et il n'avait jamais été si bien préparé.

« Cette histoire, monsieur le notaire, — ajouta le moribond, — réveillera toutes les sensations de la nature... Elle affligera les cœurs humains... Les âmes les

plus dures, les plus cruelles en seront émues de compassion. »

Le notaire brûlait d'impatience de la commencer, et l'on soupçonne même qu'il conçut le projet, dès ce moment, de la donner au public, comme si elle était de lui...

Il s'imaginait qu'on regarderait comme un prodige qu'un notaire eût su écrire quelque chose en français...

Il reprit donc de l'encre pour la troisième fois, et le malade, en se tournant de son côté, lui dit :

« Écrivez, monsieur le notaire, — et le notaire écrivit ce qui suit...

— Où est le reste? — dis-je à La Fleur, qui entra en ce moment dans ma chambre.

LIX

LE BOUQUET

« Le reste, monsieur! — dit-il quand je lui eus dit ce qui me manquait; — il

n'y en avait que deux feuilles, celle-ci et une autre dont j'ai enveloppé les tiges du bouquet que j'avais, et que j'ai donné à la demoiselle que j'ai été trouver sur le boulevard...

— Je t'en prie, La Fleur, retourne la voir, et demande-lui l'autre feuille, si par hasard elle l'a conservée.

— Elle l'aura sans doute, » dit-il ; et il part en volant.

Il ne fut que quelques instants à revenir. Il était tout essoufflé et plus triste que s'il eût perdu la chose la plus précieuse...

« Juste ciel ! monsieur, — me dit-il, — il n'y a qu'un quart d'heure que je lui ai fait le plus tendre adieu, et la volage, en ce peu de temps, a donné le gage de ma tendresse à un valet de pied du comte... J'ai été le lui demander : il l'avait donné lui-même à une jeune lingère du coin ; et celle-ci en a fait présent à un joueur de violon, qui l'a emporté je ne sais où...

— Et la feuille de papier avec ?

— Oui, monsieur... Nos malheurs étaient enveloppés dans la même aventure... »

Je soupirai et La Fleur soupira, mais un peu plus haut.

« Quelle perfidie ! — s'écriait La Fleur.

— Çela est malheureux, — disait son maître.

— Cela ne m'aurait pas fait de peine, — disait La Fleur, — si elle l'avait perdu...

— Ni à moi, La Fleur, si je l'avais trouvé. »

LX

L'ACTE DE CHARITÉ

Un homme qui craint d'entrer dans un passage obscur peut être un très galant homme, et propre à faire mille choses; mais il lui est impossible de faire un bon voyageur sentimental. Je fais peu de cas de ce qui se passe au grand jour et dans les grandes rues... La nature est retenue et n'aime pas à agir devant des spectateurs. Mais on voit quelquefois, dans un

coin retiré, de courtes scènes qui valent mieux que tous les sentiments d'une douzaine de tragédies du Théâtre-Français réunies... Elles sont cependant bien bonnes... Elles sont aussi utiles aux prédicateurs qu'aux rois, aux héros, aux guerriers; et quand je veux faire quelque sermon plus brillant qu'à l'ordinaire, je les lis, et j'y trouve un fonds inépuisable de matériaux... La Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphilie, le Mexique, me fournissent des textes aussi bons que la Bible.

Il y a un passage fort long et fort obscur qui va de l'Opéra-Comique à une rue fort étroite. Il est fréquenté par ceux qui attendent humblement l'arrivée d'un fiacre, ou qui veulent se retirer tranquillement à pied quand la foule des carrosses s'est écoulée. Le bout de ce passage, vers la salle, est éclairé par un lampion, dont la lumière faible se perd avant qu'on arrive à l'autre bout. Ce lumignon est peu utile, mais il sert d'ornement. Il est, de loin, comme une étoile fixe de la moindre grandeur... Elle brûle et ne fait aucun bien à l'univers.

J'aperçus dans ce passage, à cinq ou six pas de la rue, deux dames qui se tenaient par le bras, et qui avaient l'air d'attendre une voiture. Je me tapis le long du mur, presque à côté d'elles, et m'y tins tranquillement...

Je ne pouvais pas trop bien discerner moi-même les traits des deux dames : mais j'avais passé tout près d'elles, et j'avais, je crois, remarqué que celle dont j'étais le plus proche était grande, maigre, et d'environ trente-six ans. L'autre était aussi grande, aussi maigre, et paraissait plus âgée. Je ne sais si elles étaient mariées, si elles étaient veuves, ou si ce n'était point par hasard un duo de tristes vestales, aussi ennuyées de l'être que vaines, à leur grand regret, d'en afficher le titre. Ce que je crus voir le mieux, c'est qu'elles n'avaient pas l'air d'être plus accoutumées au doux langage des amants qu'à leurs tendres caresses... Je ne pouvais pourtant pas les rendre heureuses..... Mais le bonheur, ce soir, était destiné à leur venir d'une autre main.

Une voix basse, avec une bonne tournure d'expression, terminée par une douce

cadence, se fit entendre, et leur demanda pour l'amour de Dieu une pièce de douze sous entre elles deux... J'étais en noir, et à peine pouvait-on distinguer qu'il y eût là quelqu'un.

Il me parut singulier d'entendre un mendiant fixer le contingent d'une aumône, et surtout de le fixer à douze fois plus haut qu'on ne donne ordinairement, ou en plein jour ou dans l'obscurité... Les dames en parurent tout aussi surprises que moi.

« Douze sous! — dit l'une.

— Une pièce de douze sous! » dit l'autre.

Et point de réponse.

« Je ne sais, mesdames, — dit le pauvre, — comment demander moins à des personnes de votre rang.

Et il leur fit une profonde révérence.

— Passez, passez, — dirent-elles, — nous n'avons point d'argent. »

Il garda le silence pendant une minute ou deux, et renouvela sa prière.

— Ne fermez pas vos oreilles, mes belles dames, — dit-il, à mes accents...

— Mais, mon bon homme, — dit la

plus jeune, — nous n'avons point de monnaie...

— Que Dieu vous bénisse donc, — dit-il, — et multiplie envers vous ses faveurs!...

L'aînée mit la main dans sa poche...

— Voyons donc, — dit-elle, — si je trouverai un sou marqué...

— Un sou marqué! Ah! donnez la pièce de douze sous, — dit l'homme. — La nature a été libérale à votre égard, soyez-le envers un malheureux qu'elle semble avoir abandonné.

— Volontiers, — dit la plus jeune, — si j'en avais.

— Beautés compatissantes, — dit-il en s'adressant à toutes deux, — il n'y a que votre bonté, votre bienfaisance, qui donnent à vos yeux un éclat si doux et si brillant... Et c'est ce qui faisait dire tout à l'heure au marquis de Villiers et à son frère, en passant, des choses si agréables de vous... »

Les deux dames s'affectèrent, et toutes deux à la fois mirent la main dans leur poche, et tirèrent chacune une pièce de douze sous.

Le pauvre et elles ne luttaient plus; il n'y eut plus de contestations qu'entre elles pour savoir qui donnerait la pièce de douze sous, et leur envie paraissait tenir de l'empressement.

La dispute se termina par les donner toutes deux, et l'homme se retira.

LVI

L'ÉNIGME EXPLIQUÉE

Je courus vite après lui, et je fus tout étonné de voir le même homme que j'avais vu devant l'hôtel de Modène, et qui m'avait jeté l'esprit dans un si grand embarras...

Je découvris tout d'un coup son secret, ou au moins ce qui en était la base; c'était la flatterie.

Parfum délicieux! quel rafraîchissement ne donnes-tu pas à la nature! Comme tu remues toutes ses puissances et toutes ses faiblesses! Avec quelle douceur tu pénètres

dans le sang, et tu l'aides à franchir les passages les plus difficiles qu'il rencontre dans sa route pour aller au cœur !

L'homme, en ce moment, n'était pas gêné par le temps, et il prodigua à ces dames ce qu'il était sans doute forcé d'épargner dans d'autres circonstances. Il est sûr qu'il savait se réduire à moins de paroles dans les cas pressés, tels que ceux qui arrivaient dans la rue. Mais comment faisait-il?... L'inquiétude de le savoir ne me tourmente pas. C'est assez pour moi d'être instruit qu'il gagna deux pièces de douze sous... Que ceux qui ont fait une fortune plus considérable par la flatterie expliquent le reste. Ils y réussiront mieux que moi.

LXII

ESSAI

Nous nous avançons moins dans le monde en rendant des services qu'en en

recevant. Nous prenons le rejeton fané d'un œillet, nous le plantons, et nous l'arrosons, parce que nous l'avons planté.

M. le comte de B..., qui m'avait été si utile pour mon passeport, me le fut encore... Il était venu à Paris et devait y rester quelques jours... Il s'empressa de me présenter à quelques personnes de qualité, qui devaient me présenter à d'autres, et ainsi de suite.

Je venais de découvrir assez à temps le secret que je voulais approfondir pour tirer parti de ces honneurs et les mettre à profit. Sans cela, je n'aurais diné ou soupé qu'une seule fois à la ronde chez toutes ces personnes, comme cela se pratique ordinairement; et, en traduisant, selon ma coutume, les figures et les attitudes françaises en anglais, j'aurais vu, à chaque fois, que j'avais pris le couvert de quelqu'un qui aurait été plus agréable à la compagnie que moi. L'effet tout naturel de ma conduite eût été de résigner toutes mes places l'une après l'autre, uniquement parce que je n'aurais pas su les conserver...

Mon secret opéra si bien, que les choses n'allèrent pas mal.

Je fus introduit chez le vieux duc de...

Il s'était signalé autrefois par une foule de faits de chevalerie dans la cour de Cythère, et il conservait encore l'idée de ses jeux et de ses tournois... Mais il aurait voulu faire croire que les choses étaient encore ailleurs que dans sa tête.

« Je veux, — disait-il, — faire un tour en Angleterre. »

Et il s'informait beaucoup des dames anglaises.

« Croyez-moi, — lui dis-je, — monsieur le duc, — restez où vous êtes : les seigneurs anglais ont beaucoup de peine à obtenir de nos dames un seul coup d'œil favorable. »

Et le vieux duc m'invita à dîner.

M. de..., fermier-général, me fit une foule de questions sur nos taxes...

« J'entends dire, — me dit-il, — qu'elles sont considérables..

— Oui, — lui dis-je, en lui faisant une profonde révérence, — mais vous devriez nous donner le secret de les recueillir. »

Et il me pria à souper dans sa petite maison.

On avait dit à la vicomtesse de G... que j'étais un homme d'esprit... Mme la vicomtesse était elle-même une femme d'esprit. Elle brûlait d'impatience de me voir et de m'entendre parler. Je ne fus pas plutôt assis que je m'aperçus que la moindre de ses inquiétudes était de savoir que j'eusse de l'esprit ou non. Il me sembla qu'on ne m'avait laissé entrer que pour que je susse qu'elle en avait... Je prends le ciel à témoin que je ne desserrai pas une fois les lèvres; et Mme de G... exigea que je fusse de sa société.

Mme de F... assurait à tout le monde qu'elle n'avait jamais eu avec qui que ce soit une conversation plus instructive que celle qu'elle avait eue avec moi.

Il y a trois époques dans l'empire d'une dame d'un certain ton en France... elle est coquette, puis déiste, et enfin dévote. L'empire subsiste toujours; elle ne fait que changer de sujets. Les esclaves de l'amour se sont-ils envolés à l'apparition de sa trente-cinquième année, ceux de l'incrédulité leur succèdent ; viennent ensuite ceux de l'Église.

Mme de F... chancelait entre les deux premières époques. Ses roses commençaient à se faner, et il y avait cinq ans au moins, quand je lui rendis ma première visite, qu'elle devait pencher vers le déisme, et je m'en aperçus bientôt.

Elle me fit placer sur le sofa où elle était, afin de parler plus commodément et de plus près sur la religion ; et nous n'avions pas causé quatre minutes, qu'elle me dit :

« Pour moi, je ne crois à rien du tout.

— Il se peut, madame, que ce soit votre principe ; mais je suis sûr qu'il n'est pas de votre intérêt de détruire des ouvrages extérieurs aussi puissants. Une citadelle ne résiste guère quand elle en est privée... Rien n'est si dangereux pour une beauté que d'être déiste... et je dois cette dette à mon *credo* de ne pas vous le cacher. Eh, bon Dieu ! madame, quels ne sont pas vos périls ! Il n'y a que quatre ou cinq minutes que je suis auprès de vous... et j'ai déjà formé des desseins ; qui sait si je n'aurais pas tenté de les suivre, si je n'avais été persuadé que les sentiments de votre religion seraient un

obstacle à leur succès? Nous ne sommes pas des diamants, — lui dis-je en lui prenant la main : — il nous faut des contraintes jusqu'à ce que l'âge se glisse sur nous, et nous les donne... Mais, ma belle dame, — ajoutai-je en lui baisant la main que je tenais — ...il est encore trop tôt... le temps n'est pas encore venu. »

Je peux le dire... Je passai dans tout Paris pour avoir converti Mme de F... Elle rencontra D... et l'abbé M... et leur assura que je lui en avais plus dit en quatre minutes, en faveur de la religion révélée, qu'ils n'en avaient écrit contre elle dans toute leur *Encyclopédie*...

Je fus enregistré sur-le-champ dans la coterie de Mme de F..., qui différa de deux ans l'époque déjà commencée de son déisme.

Je me souviens que j'étais chez elle un jour. Je tâchais de démontrer au cercle qui s'y était formé, la nécessité d'une première cause.

J'étais dans le fort de mes preuves, et tout le monde y était attentif, lorsque le jeune comte de S... me prit mystérieusement par la main ; il m'attira dans le coin

le plus reculé du salon, et me dit tout bas :

« Vous n'y avez pas pris garde... Votre solitaire est attaché trop serré... Il faut qu'il badine... Voyez le mien... Je ne vous en dis pas davantage : un mot, monsieur Yorick, suffit au sage.

— Et un mot qui vient du sage suffit, monsieur le comte. »

Et M. le comte m'embrassa avec plus d'ardeur que je ne l'avais jamais été.

Je fus ainsi de l'opinion de tout le monde pendant trois semaines.

« Parbleu ! — disait-on, — ce M. Yorick a, ma foi, autant d'esprit que nous.

— Il raisonne à merveille, — disait quelque autre.

— On ne peut être de meilleure compagnie, » ajoutait quelqu'un.

J'aurais pu, à ce prix, manger dans toutes les maisons de Paris, et passer ainsi ma vie au milieu du beau monde... Mais quel métier ! J'en rougissais. C'était jouer le rôle de l'esclave le plus vil. Tout sentiment d'honneur se révoltait contre ce genre de vie... Plus les sociétés dans lesquelles je me trouvais étaient élevées, et

plus je me trouvais forcé de faire usage du secret que j'avais appris dans le cul-de-sac de l'Opéra-Comique... Plus la coterie avait de réputation, et plus elle était fréquentée par les enfants de l'art, et il fallait les surpasser pour plaire... Et je languissais après les enfants de la nature.

Une nuit que je m'étais vilement prostitué à une demi-douzaine de personnes du plus haut parage, je me trouvai incommodé... j'allai me coucher. Je dis le lendemain de grand matin à La Fleur d'aller chercher des chevaux de poste, et je quittai Paris et les bons amis que l'adulation m'y avait donnés.

LXIII

JULIETTE

Je voulais voir la Bretagne, et j'avais des raisons pour passer par la Loire... Peut-être y rencontrerai-je la charmante Juliette.

Je n'ai jamais senti jusqu'à présent l'embarras que cause l'abondance; mais quel spectacle pour un voyageur quand il traverse la Touraine dans le temps des vendanges, lorsque la nature verse ses bienfaits sur le cultivateur laborieux, et que tout le monde est dans la joie! Que ces coteaux si riants et si agréables de la Loire sont différents de ces campagnes sombres que nous traversons en Angleterre! Je donnerais tous les palais de l'univers pour y avoir une cabane couverte de chaume; mais c'est à une condition, ma Lisette : je voudrais que tu l'habitasses avec moi. Quel ravissement pour mon cœur, en faisant ce voyage! La musique, à chaque pas, battait le temps au travail, et tous les enfants portaient leurs grappes en dansant au pressoir. Mes sensations n'ont jamais été si vives. Les aventures naissaient à toutes les postes où je m'arrêtais.

Juste ciel! quelle ample matière est sous ma main! Elle me suffirait pour vingt volumes; et, hélas! l'histoire de Juliette, de la pauvre Juliette, va me prendre la moitié de ce qui me reste à

écrire. Mon ami, M. Shandy, l'avait connue près d'Amboise; et l'histoire de cette fille infortunée, dont l'esprit était égaré, m'avait sensiblement affecté... J'étais au relai de Veuves, et je ne pus résister au désir que j'avais de savoir de ses nouvelles. Je fis une demi-lieue à pied pour aller au village où demeuraient ses parents.

J'avoue que c'était aller en chevalier *de la Triste Figure* à la recherche des aventures mélancoliques... Mais je ne sais comment cela arrive... je ne suis jamais plus convaincu qu'il existe en moi une âme que quand je me trouve au milieu des accidents funestes.

La vieille mère vint m'ouvrir la porte, et sa physionomie me conta toute l'histoire avant qu'elle ouvrît la bouche. Elle avait perdu son mari... Il était mort un mois auparavant, de chagrin de voir l'égarement de l'esprit de sa fille Juliette.

Elle avait d'abord craint que cet événement n'eût dérangé le jugement qui lui restait; mais elle était au contraire un peu revenue à elle-même... Elle me dit qu'elle était toujours inquiète.

« Hélas! — dit-elle en pleurant, — ma pauvre fille rôde quelque part autour du village. »

Pourquoi mon pouls bat-il langoureusement pendant que j'écris ceci? Et pourquoi La Fleur, dont le cœur ne semblait tourné qu'à la joie, passa-t-il deux fois le dos de sa main sur ses yeux pendant que la femme nous parlait?

J'avais dit au postillon de conduire la chaise à Amboise. Lorsque nous n'en étions plus qu'à une demi-lieue, dans un petit sentier qui menait à un clos de vigne, j'aperçus la pauvre Juliette assise sous un saule. Son coude était appuyé sur ses genoux et sa tête sur sa main. Un petit ruisseau coulait au pied de l'arbre... Je dis à La Fleur de gagner la ville, et d'ordonner le souper.

Elle était habillée de blanc, et à peu près comme mon ami me l'avait dépeinte, si ce n'est que ses cheveux, quand il la vit, étaient retenus par un réseau de soie et qu'en ce moment elle les avait épars et flottants. Elle avait aussi ajouté à son corset un ruban d'un vert pâle, qui, en passant par-dessus son épaule, tombait

jusqu'à sa ceinture, et suspendait son chalumeau.

Sa chèvre lui avait été aussi infidèle que son amant, et elle avait à sa place un petit chien, qu'elle tenait en laisse avec une petite corde attachée à son bras.

Je regardai le chien, et elle le tira vers elle.

« Tu ne me quitteras pas, Silvio, » dit-elle.

Je la fixai, et je vis, aux larmes qui coulaient de ses yeux pendant qu'elle proférait ces mots, qu'elle pensait plus à son père qu'à son amant et à sa chèvre, qui avaient été inconstants.

Je m'assis auprès d'elle, et elle me permit d'essuyer ses pleurs avec son mouchoir... J'essuyai les miens à mon tour... et je sentis en moi des sensations qui ne pouvaient certainement provenir d'aucune combinaison de la matière et du mouvement.

Oh ! je suis assuré que j'ai une âme. Les matérialistes et tous les livres dont ils ont infecté le monde, ne pourront jamais me convaincre du contraire.

LXIV

SUITE DE L'HISTOIRE DE JULIETTE

Juliette était un peu revenue à elle. Je lui demandai si elle se souvenait d'un grand homme pâle et maigre qui s'était assis entre elle et sa chèvre, il y avait deux ans...

Elle me dit qu'elle avait eu l'esprit fort aliéné dans ce temps, mais que cependant elle s'en souvenait par deux circonstances : l'une qu'elle voyait bien, puisque je venais la voir, que ce monsieur était touché de son sort ; et l'autre, parce que sa chèvre lui avait dérobé son mouchoir, et qu'elle l'avait battue pour cela. Elle l'avait retrouvé et lavé dans le ruisseau, et l'avait conservé depuis dans sa poche pour le lui rendre, si jamais elle le revoyait...

« Il me l'a promis à demi, » ajouta-t-elle.

Elle tira aussitôt le mouchoir de sa

poche pour me le montrer... Elle l'avait enveloppé dans des feuilles de vignes qu'elle renouvelait de temps en temps, et qui étaient liées avec un osier... Elle le déploya, et je vis qu'il était marqué d'un S dans un des coins.

Elle me raconta qu'elle avait été depuis ce temps-là à Rome; qu'elle avait fait une fois le tour de l'église Saint-Pierre... qu'elle avait trouvé son chemin toute seule à travers de l'Apennin; qu'elle avait traversé toute la Lombardie sans argent... et les chemins pierreux de la Savoie sans souliers. Elle ne se souvenait point de la manière dont elle avait été nourrie, ni comment elle avait pu supporter tant de fatigues.

« Mais Dieu, — dit-elle, — tempère le vent en faveur de l'agneau nouvellement tondu.

— Et tondu au vif, — lui dis-je. — Ah! si tu étais dans mon pays, où j'ai un petit hameau, je t'y mènerais, je te mettrais à l'abri des accidents... Tu mangerais de mon pain, tu boirais dans ma coupe, j'aurais soin de ton Silvio... Je te chercherais et te ramènerais quand tu suc-

comberais à tes écarts et à tes faiblesses... Je dirais mes prières quand le soleil se coucherait... et mes prières faites, tu jouerais ton chant du soir sur ton chalumeau... L'encens de mon sacrifice serait plus agréable au ciel quand il serait accompagné de celui d'un cœur douloureux... »

Je sentais la nature fondre en moi en disant tout cela ; et Juliette, voyant que je prenais mon mouchoir déjà trop mouillé pour m'en servir, voulut le laver dans le ruisseau.

« Mais où le ferais-tu sécher, ma chère enfant ?

— Dans mon sein, — dit-elle. — Cela me ferait du bien.

— Est-ce que ton cœur ressent encore des feux, ma chère Juliette ? »

Je touchais là une corde sur laquelle étaient tendus tous les maux... Elle me fixa quelques moments avec des yeux en désordre ; puis, sans rien dire, elle prit son chalumeau, et joua une hymne à la Vierge.

La vibration de la corde que j'avais touchée cessa...

Juliette revint à elle, laissa tomber son chalumeau, et se leva.

« Où vas-tu, ma chère Juliette, » lui dis-je.

Elle me dit qu'elle allait à Amboise.

— Eh bien! allons ensemble. »

Elle me prit par le bras, et allongea la corde pour laisser à son chien la facilité de nous suivre avec plus de liberté...

LXV

LES ADIEUX

Nous arrivâmes à Amboise : les places et les rues étaient pleines de monde; on y attendait, pour la première fois, Mme la duchesse de... Sa bienfaisance y avait devancé depuis longtemps son arrivée, et la joie était peinte sur tous les visages; le plaisir respirait dans tous les cœurs... O vertu! voilà quels sont tes charmes; tu inspires l'allégresse partout où tu te montres.

Nous nous trouvâmes au milieu de la foule empressée. Juliette en était connue, et je vis qu'elle intéressait tout le monde à son sort : je m'arrêtai pour lui faire mon dernier adieu.

Juliette n'était pas grande, mais elle était bien faite. L'affliction avait fait impression sur sa physionomie.

Elle avait un air délicat, et tout ce que le cœur peut désirer en une femme...

Ah ! si elle pouvait recouvrer son bon sens, et si les traits de ma Lisette pouvaient s'effacer de mon esprit ! Juliette !...

Oui, elle mangerait de mon pain, elle boirait de ma coupe.

Je ferais plus, elle serait reçue dans mon sein.

Elle serait ma fille et tout ce qu'on peut être de plus cher.

Adieu, fille infortunée. Imbibe l'huile et le vin que la compassion d'un étranger verse en passant sur ta blessure...

L'être qui t'a créée peut seul la guérir.

LXVI

LA TOURAINE

Je comptais sur les sensations les plus joyeuses en parcourant ce pays charmant au milieu des vendanges.

Mais je n'étais pas susceptible d'en éprouver. Les scènes de gaieté qui se présentaient à mes yeux à chaque pas ne m'en inspiraient point... Mon imagination me rappelait sans cesse Juliette assise, d'un air triste et pensif au pied de son saule, et je me trouvais près d'Angers, que son attitude mélancolique n'était pas encore effacée de mon esprit.

Charmante sensibilité! source inépuisable de nos plaisirs les plus parfaits et de nos douleurs les plus cuisantes! tu enchaines ton martyr sur son lit de paille, ou tu l'élèves jusqu'au ciel. Source éternelle de nos sensations! c'est ta divinité qui me donne ces émotions... Mon âme, dans certains moments funestes et mala-

difs, languit dans la nonchalance, et s'effraye de la destruction du corps qu'elle anime... Mais ce ne sont que des paroles pompeuses.. Je sens en moi que cette destruction doit être suivie des plaisirs et des soins les plus doux.

Tout vient de toi, grand émanateur de ce monde! C'est toi qui amollis nos cœurs, et nous rends compatissants aux maux d'autrui. C'est par toi que mon ami tire les rideaux de mon lit quand je suis languissant; qu'il écoute mes plaintes et cherche à me consoler. Tu fais passer quelquefois cette douce compassion dans l'âme du pâtre grossier qui habite les montagnes les plus âpres; il s'attendrit quand il trouve égorgé un agneau du troupeau de son voisin...

Je l'ai vu dans ce moment, sa tête appuyée contre sa houlette, le contempler avec pitié...

« Ah! si j'étais arrivé un moment plus tôt!... — s'écriait-il. — Le pauvre agneau perd tout son sang, il meurt, et son cœur en saigne. »

Que la paix soit avec toi, généreux berger! Tu t'en vas tout affligé...

Mais le plaisir balancera ta douleur; car le bonheur entoure ton hameau.

Heureuse est celle qui le partage avec toi ! Heureux sont les agneaux qui bondissent autour de toi !

LXVII

LE SOUPER ET LES GRACES

Je voulais aller voir un de mes anciens amis qui s'était retiré dans une petite ville d'Anjou, à six lieues à droite d'Angers. Le chemin est bien difficile pour la poste, — me dit-on...

« Monsieur se connaît en difficultés, — dit La Fleur...

— Venez toujours... »

Un fer se détacha d'un pied de devant du cheval de brancard dans un chemin pierreux. Le postillon descendit et le mit dans sa poche. A peine avions-nous fait une lieue, que le fer de l'autre pied se détacha aussi; et il n'y avait pas

moyen d'aller plus loin sans courir le risque de faire blesser le cheval. Il fallait au moins lui donner un poids plus léger, et je descendis.

J'aperçus une maison à quelques portées de fusil du chemin, et je dis au postillon de m'y suivre. L'air de la maison et de tout ce qui l'entourait ne me fit point regretter mon désastre.

C'était une jolie ferme entourée d'un beau clos de vigne. Il y avait d'un côté un potager rempli de tout ce qui pouvait entretenir l'abondance dans la maison d'un paysan, et de l'autre un petit bois qui pouvait fournir du chauffage...

Je laissai au postillon le soin de s'arranger, et j'entrai tout droit dans la maison.

La famille était composée d'un vieillard à cheveux blancs, de sa femme, de leurs fils, de leurs gendres, de leurs femmes et de leurs enfants.

Ils allaient se mettre à table pour manger leur soupe aux lentilles. Un gros pain de froment occupait le milieu de la table, et une bouteille de vin à chaque bout promettait de la joie pendant le repas : c'était un festin d'amour et d'amitié.

Le vieillard se lève aussitôt pour venir à ma rencontre, et m'invite, avec une cordialité respectueuse, à me mettre à table. Mon cœur s'y était mis dès le moment que j'étais entré. Je m'assis tout de suite comme un des enfants de la famille : et, pour en prendre plus tôt le caractère, j'empruntai le couteau du vieillard, et je me coupai un gros morceau de pain. Tous les yeux, en me voyant faire, semblaient me dire que j'étais le bien-venu, et qu'on me remerciait de la liberté que j'avais prise.

Était-ce là, dis-le-moi, nature, était-ce autre chose qui me faisait paraitre ce morceau si friand? A quelle magie étais-je redevable des délices que je goûtais en buvant un verre de vin de cette bouteille et qui semble encore m'affecter le palais ?

Le souper était de mon goût : les grâces qui le suivirent en furent encore plus.

Le souper fini, le vieillard donne un coup sur la table avec le manche de son couteau. C'était le signal de se lever de table, et de se préparer à danser. Dans l'instant, les femmes et les filles courent

dans une chambre à côté pour arranger leurs cheveux, et les hommes et les garçons vont à la porte pour se laver le visage, et quitter leurs sabots pour prendre des souliers. En trois minutes, toute la troupe est prête à commencer le bal sur une petite esplanade de gazon qui était devant la cour. Le vieillard et sa femme sortent les derniers. Je les accompagne, et me place entre eux sur un petit sofa de verdure.

Le vieillard, dans sa jeunesse, avait su jouer assez bien de la vielle, et il en jouait encore passablement. La femme l'accompagnait de la voix; et les enfants et les petits-enfants dansaient... Je dansais moi-même, quoique assis.

Au milieu de la seconde danse, et à quelques pauses dans les mouvements où ils semblaient tous lever les yeux, je crus entrevoir que cette élévation était l'effet d'une autre cause que celle de la simple joie... Il me sembla, en un mot, que la religion était mêlée pour quelque chose dans la danse... Je ne l'avais jamais vue s'engager dans ce plaisir, et je commençais à croire que c'était l'illusion d'une

imagination qui me trompe continuellement, lorsque, la danse finie, le vieillard me dit :

« Monsieur, c'est là ma coutume. Dans toute ma vie, j'ai toujours eu pour règle, après souper, de faire sortir ma famille pour danser et se réjouir. Je m'imagine que le contentement et la gaieté de l'esprit sont les meilleures espèces de grâces qu'un homme comme moi, qui n'est point instruit, pouvait rendre au ciel.

— Ce seraient peut-être même aussi les meilleures des plus savants prélats, » lui dis-je.

LXVIII

LE CAS DE DÉLICATESSE

Il y a entre la petite ville où j'allais et Rennes des chemins presque impraticables par les hauteurs, les descentes, les ruisseaux et les fondrières qu'on trouve en

certains endroits. Adieu alors à tous les mouvements rapides et précipités! Il faut voyager avec précaution; mais il convient mieux aux sentiments de ne pas aller vite. Je fis marché avec un voiturier pour me conduire, aussi lentement qu'il voudrait, dans cette traverse difficile.

Les habitants en sont pauvres, mais patients, tranquilles, et doués d'une grande probité. Chers villageois, ne craignez rien! Le monde ne vous enviera pas votre pauvreté, trésor inépuisable de vos simples vertus. Nature! parmi tous tes désordres, tu es encore favorable à la modicité que tu fournis. Au milieu des grands ouvrages qui t'environnent, tu n'as laissé que peu ici pour la faux et la faucille, mais ce peu est en sûreté, il est protégé... Le plus fort n'envahit rien au plus faible. Heureuses les demeures qui sont ainsi mises à l'abri de la cupidité et de l'envie!

Que le voyageur fatigué se plaigne, s'il veut, des détours et des dangers de vos routes, de vos collines pierreuses, de vos fondrières et des obstacles de toutes espèces qui l'arrêtent dans son chemin... Moi, mes

chers amis, j'aime à voyager parmi vous.

Les habitants d'un village voisin avaient travaillé tout le jour à rendre praticable un endroit où nous arrivâmes. Nous n'aurions pu y passer la veille, et ils avaient encore pour deux heures d'ouvrage...

Il n'y avait point d'autre remède que d'attendre avec patience. La nuit, qui était pluvieuse et orageuse, s'approchant, le voiturier fut obligé de s'arrêter dans la seule hôtellerie qu'il y avait dans le village.

Je pris aussitôt possession de ma chambre à coucher...

L'air était devenu très froid, je fis faire bon feu, et je donnai des ordres pour le souper...

Je remerciais le ciel de ce que les choses n'étaient pas pires, lorsqu'une dame et sa femme de chambre arrivèrent dans l'auberge.

Il n'y avait pas d'autre chambre à coucher dans la maison que la mienne ; et l'hôtesse les y amena sans façon, en leur disant qu'il n'y avait d'autre personne qu'un gentilhomme anglais... qu'il y avait

deux bons lits, et qu'il y en avait un troisième dans le cabinet à côté... Mais, à la manière dont elle parlait de ce troisième lit, il aurait presque autant valu qu'elle n'en eût point eu.

Elle ajouta qu'elle osait avancer que le monsieur ferait de son mieux pour arranger les choses; et moi, pour ne pas tenir la dame en suspens, je lui dis que je ferais tout ce que je pourrais...

Mais cela ne voulait pas dire que je la rendrais la maîtresse absolue de ma chambre...

J'en étais encore propriétaire, et j'avais le droit d'en faire les honneurs. Je priai donc la dame de s'asseoir, je la plaçai dans le coin le plus chaud, je demandai du bois, je dis à l'hôtesse d'augmenter le souper, et de ne point oublier que je lui avais recommandé de donner le meilleur vin.

La dame ne fut pas cinq minutes auprès du feu qu'elle jeta les yeux sur les lits. Plus elle les regardait, et plus son inquiétude semblait augmenter. J'en étais mortifié et pour elle et pour moi, et je n'étais peut-être pas moins embarrassé qu'elle.

C'en était assez pour causer cet embarras que les lits fussent dans la même chambre...

Mais, ce qui nous troublait le plus, c'était leur position. Ils étaient parallèles, et si proches l'un de l'autre, qu'il n'y avait de place entre les deux que pour mettre une chaise...

Ils n'étaient guère plus éloignés du feu. Le manteau de la cheminée d'un côté s'avançait fort avant dans la chambre, et, avec une grosse poutre de l'autre, il formait une espèce d'alcôve qui n'était point du tout favorable à la délicatesse de nos sensations.

D'ailleurs, les lits étaient si étroits, qu'il n'y avait pas moyen de songer à faire coucher la femme de chambre avec sa maîtresse. Si cela avait été faisable, l'idée qu'il fallait que je couchasse auprès d'elle aurait glissé plus aisément sur l'imagination.

Le cabinet n'était pas consolant. Il était humide, froid; la fenêtre en était à moitié brisée, il n'y avait point de vitres... Le vent y soufflait, et il était si violent, qu'il me fit tousser quand j'y entrai avec la dame pour le visiter...

L'alternative où nous nous trouvâmes réduits était donc fort inquiétante. La dame sacrifierait-elle sa santé à sa délicatesse, en abandonnant le lit à la femme de chambre, ou la femme de chambre prendrait-elle le cabinet en laissant la dame exposée aux entreprises qu'un joli minois peut suggérer à un étranger? Le cas n'était pas aisé à résoudre.

La dame était une jeune Nantaise d'environ vingt-cinq ans, dont le teint l'aurait disputé à l'éclat des roses.

La femme de chambre était Blaisoise, vive, leste, et n'avait pas plus de vingt ans.

Ces circonstances augmentaient les difficultés, et le poids qui accablait nos esprits n'était pas allégé par la délicatesse que nous avions de ne pas nous communiquer l'un à l'autre ce que nous sentions dans cette occasion.

Le souper vint, et nous nous mîmes à table. Je crois que, si nous n'eussions pas eu de meilleur vin que celui qu'on nous donna, nos langues auraient été liées jusqu'à ce que la nécessité nous eût forcés de leur donner de la liberté.

Mais la dame avait heureusement quelques bouteilles de bon vin de Bourgogne dans sa voiture, et elle envoya sa femme de chambre en chercher deux.

Peu à peu, nous nous sentîmes inspirés d'une force d'esprit suffisante pour parler au moins sans réserve de notre situation; nous l'examinâmes de tous côtés pendant plus d'une heure, pour tâcher de trouver quelque heureux moyen de régler la chose.

Enfin, après l'avoir retournée dans tous les sens, nous convînmes de nos articles, et peut-être n'a-t-on jamais fait un traité de paix qu'on ait exécuté plus religieusement des deux côtés. Voici le nôtre :

Art. 1er. — Comme le droit de la chambre à coucher appartient à monsieur, et qu'il croit que le lit qui est le plus proche du feu est le plus chaud, il le cède à madame.

Accordé de la part de madame, pourvu que les rideaux des deux lits, qui sont

d'une toile de coton presque transparente, et trop étroits pour bien fermer, soient attachés à l'ouverture avec des épingles, ou même entièrement cousus avec une aiguille et du fil, afin qu'ils soient censés former une barrière suffisante du côté de monsieur.

Art. 2. — Il est demandé, de la part de madame, que monsieur soit enveloppé toute la nuit dans sa robe de chambre.

Refusé, parce que monsieur n'a pas de robe de chambre, et qu'il n'a dans son porte-manteau que six chemises et une culotte de soie noire.

La mention de la culotte de soie noire fit un changement total dans cet article... On regarda la culotte comme un équivalent de la robe de chambre. Il fut convenu que j'aurais toute la nuit ma culotte de soie noire.

Art. 3. — Il est stipulé, de la part de madame, que, dès que monsieur sera au lit, et que le feu et la chandelle seront

éteints, monsieur ne dira pas un seul mot pendant toute la nuit.

Accordé, à condition que les prières que monsieur fera ne seront pas. regardées comme une infraction au traité.

Il n'y eut qu'un point d'oublié : c'était la manière dont la dame et moi nous nous déshabillerions et nous nous mettrions au lit...

Il n'y avait qu'une manière de le faire, et le lecteur peut le deviner...

Je proteste que, si elle ne lui paraît pas la plus délicate et la plus décente qu'il y ait dans la nature, c'est la faute de son imagination.

Enfin, nous nous couchâmes. Je ne sais si c'est la nouveauté de la situation ou quelque chose autre qui m'empêcha de dormir, mais je ne pus fermer les yeux...

Je me tournais tantôt d'un côté, tantôt de l'autre..., et cela dura jusqu'à deux heures du matin, qu'impatienté de tant de

mouvement inutile, il m'échappa de m'écrier :

« O mon Dieu !

— Vous avez rompu le traité, monsieur, » dit avec précipitation la dame, qui n'avait pas plus dormi que moi.

Je lui dis que non, en soutenant que ce n'était qu'une exclamation.

Elle voulut que ce fût une infraction entière du traité... et moi je prétendais qu'on avait prévu le cas par le troisième article.

La dame ne voulut pas céder, et la dispute affaiblit un peu sa barrière...

J'entendis tomber par terre deux ou trois épingles de rideaux.

« Sur mon honneur, madame, ce n'est pas moi qui les ai détachées, » lui dis-je en étendant mon bras hors du lit, comme pour affirmer ce que je disais...

Et j'allais ajouter que, pour tout l'or du monde, je n'aurais pas voulu violer l'idée de décence que je...

Mais la femme de chambre, qui nous avait entendus, et qui craignait les hostilités, était sortie de son cabinet, et s'était glissée doucement dans le passage qui

était entre le lit de sa maîtresse et le mien ; et, en étendant le bras, je saisis la femme de chambre, et... etc., etc., etc... Mais *honni soit qui mal y pense.*

Le jour parut, et nous n'eûmes point à rougir de nous voir.

Nous partîmes. Je gagnai Rennes, et la dame et sa femme de chambre allèrent où elles voulurent...



CE VOLUME

a été imprimé, gravé et broché

dans les ateliers de Edouard Guillaume

Editeur-Imprimeur de la *Collection Guillaume*

105, boulevard Brune, 105

PARIS

25 Mars 1893.

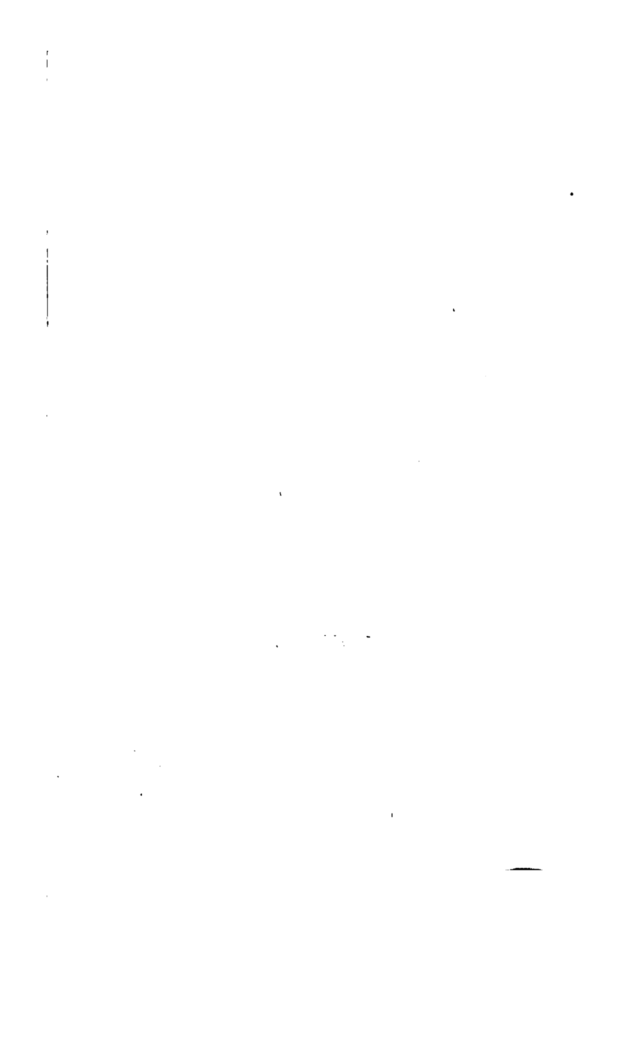
OUVRAGES PARUS

B. de St-Pierre.	*Paul et Virginie* . .	1 vol.
Gœthe	*Werther*.	1 vol.
Natesa Sastri. .	*Le Porteur de Sachet.* (Roman hindou)	1 vol.
Alph. Daudet. .	*L'Arlésienne*	1 vol.
L'abbé Prévost.	*Manon Lescaut* . . .	1 vol.
Edgar Poe. . .	*Le Scarabée d'or*. . .	1 vol.
Byron.	*Le Corsaire et Lara.*	1 vol.
de Goncourt . .	*Armande*.	1 vol.
Chateaubriand..	*Atala*.	1 vol.
Roman coréen. .	*Printemps Parfumé.*	1 vol.
Da Porto. . . .	*Juliette et Roméo*. .	1 vol.
Voltaire	*Candide*.	1 vol.
Diderot.	*La Religieuse*. . . .	1 vol.
Cervantes. . . .	*La Jitanilla*.	1 vol.
La Fontaine . .	*L'Amour et Psyché*.	1 vol.
Cazotte.	*Le Diable amoureux.*	1 vol.
Molière.	*Œuvres* (Tome Ier).	1 vol.
Chamisso	*Pierre Schlémihl*. . .	1 vol.
Molière.	*Œuvres* (Tome II).	1 vol.
Valmiki.	*L'Exil de Rama*. . .	1 vol.
Molière	*Œuvres* (Tome III).	1 vol.
Sterne	*Voyage Sentimental*.	1 vol.

Il est tiré de chacun de ces ouvrages un petit nombre d'exemplaires sur vélin de cuve des papeteries du Marais.

Prix : 3 francs

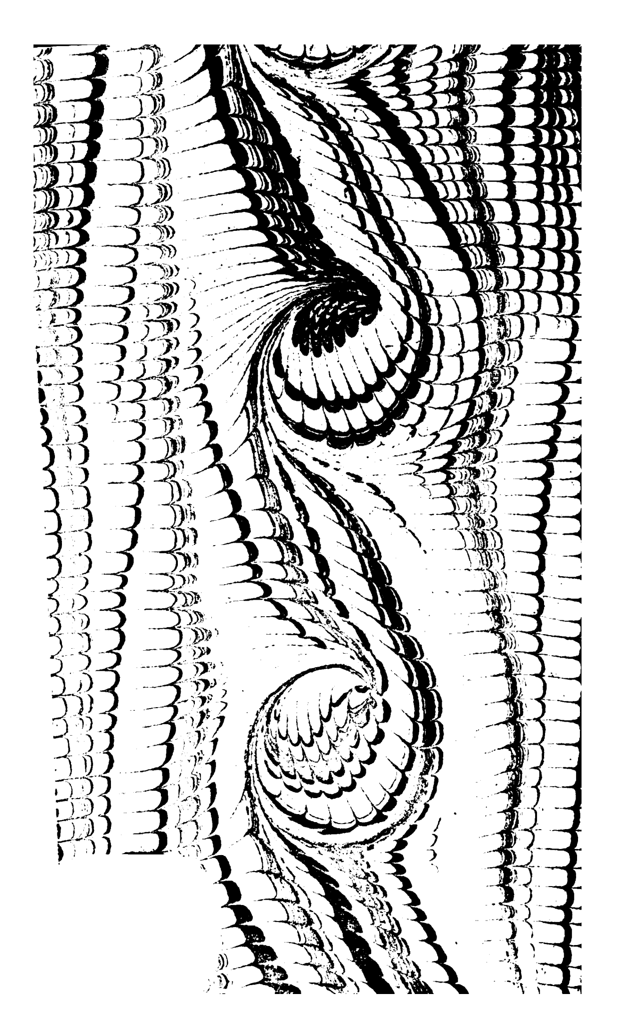


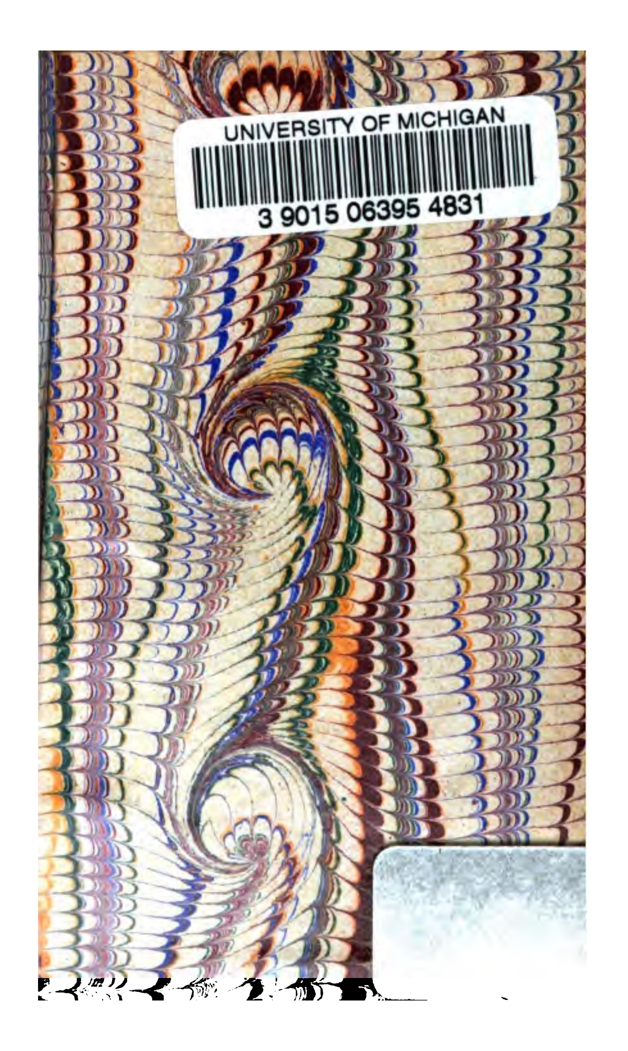




Nelumbo

Edouard Guillaume, Imp.-Edit., 105, boulevard Brune, Paris.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06395 4831